

## A ESTAVAYER-LE-LAC ET DANS LA BROYE



*légende p. 77*

## Table des matières

Table des matières.....	2
Bernard Chenaux ; adieu à un collègue et ami .....	5
En souvenir de l'abbé Bovet .....	6
Deux Brasey de Font au Cerneux-Péquignot.....	7
Hommage à Charles Jauquier .....	8
Chêne-Pâquier : une histoire hors du commun .....	10
Bagarre entre maîtres d'état ou imitation des Jésuites ? .....	10
La construction du temple ovale en 1667.....	10
Le temple de Chêne-Pâquier, aujourd'hui .....	11
Un petit Lascaux dans le vallon des Vaux.....	11
Un monastère orthodoxe dans la Broye .....	12
Des prêtres français enseignaient dans la Broye... ..	14
L'institut Marini de Montet .....	15
Au temps des Dames du Sacré-Cœur .....	15
L'orphelinat .....	16
Témoignage d'un instituteur de Marini 1940-1946.....	17
Les moments-clés de Marini.....	18
Images et figures de la riche histoire de Lully.....	20
Le château.....	20
La famille de Courten.....	21
Le couvent des Carmélites .....	22
L'Institut du Bon Pasteur.....	23
L'église de Lully .....	24
Les sondages du Service archéologique cantonal .....	25
Joseph Carrard, curé de Lully durant près de 50 ans.....	25
La maison de vacances des Jésuites devenue auberge.....	26
Une œuvre d'un sculpteur staviacois à l'église de Lully .....	26
Louis Grangier, un illustre Staviacois.....	27
Des horizons européens .....	27
Retour à Fribourg.....	28
Ne dites pas... par Louis Grangier .....	28
Deux scènes des grenouilles du musée.....	29
Quelques mots sur les Perrier d'Estavayer .....	30
Carmintran .....	31
Mgr J.-Cl. Périsset, nonce apostolique .....	32
Une formation complète mise au service de l'Eglise.....	32
En Roumanie, le rôle du Nonce.....	32
Accueils pleins de ferveur .....	33
La piété roumaine .....	34
Mgr Aftenie .....	34
Un mot sur la Roumanie .....	34
Nonce apostolique en Allemagne .....	35
Mgr Dominique Thierrin, le pèlerin de Praratoud .....	35
Pèlerin quêteur pour Moudon.....	35

Chanoine de la cathédrale de Bucarest .....	36
L'alcool et les veillées : une guerre inlassable ! .....	36
Les dernières années .....	37
<b>Michel Moret, de Ménières, directeur des Editions de L'Aire .....</b>	<b>37</b>
Le livre, une planche de salut .....	37
Michel Moret se lance.....	38
Les trois meilleurs souvenirs de l'éditeur .....	38
<b>Un révolutionnaire de St-Aubin, J.P. Raccaud.....</b>	<b>39</b>
L'insurrection de Pierre-Nicolas Chenaux.....	39
Ce que l'on sait de Raccaud .....	40
Le gouvernement sous l'Ancien Régime.....	40
Le soulèvement de Pierre-Nicolas Chenaux.....	41
Jean-Pierre Raccaud après le soulèvement.....	42
<b>Le schisme d'Autavaux .....</b>	<b>42</b>
Frictions avec la paroisse d'Estavayer .....	43
La rupture.....	43
1909 - 1910 : quelques épisodes de cette période.....	44
Encore des menaces et des vexations .....	45
La fin du schisme .....	46
Les services de « Monseigneur » .....	46
Quelques mots sur la religion catholique-chrétienne .....	47
Présentation de l'abbé Paul Fatôme .....	47
<b>Au temps de la « chète » .....</b>	<b>48</b>
<b>La Corbière .....</b>	<b>50</b>
Une chronologie pour situer les faits et les gens.....	50
Georges-Antoine Endrion.....	51
La comtesse de Pourtalès .....	51
Les enfants de la comtesse.....	52
Au temps des calèches... et du téléphérique .....	52
L'abbé François-Marie Guillermin (1828-1909) .....	53
Hubert de Boccard (1835-1908).....	53
Anecdotes .....	54
<b>Les premiers correspondants du Républicain .....</b>	<b>55</b>
Pierre Verdon .....	55
<i>Au service des lettres et des arts</i> .....	56
<i>Le journaliste</i> .....	56
<i>Le spahi inoubliable</i> .....	57
Paul Thierrin .....	58
Henri Bise .....	60
Léon Borcard .....	61
Lucie Gremaud-Duc .....	62
<b>En 2005, l'Institut du Sacré-Cœur a fêté ses 100 ans .....</b>	<b>63</b>
Une aubaine pour Estavayer .....	63
Raisons d'être d'une dénomination.....	64
La République chrétienne.....	64
Le culte du Sacré-Cœur.....	64
Les fondateurs des Sœurs d'Ingenbohl.....	65
La fondation de l'Institut du Sacré-Cœur .....	66
L'emplacement définitif est choisi : on peut construire ! .....	67
L'inauguration.....	67

<b>Jalons jusqu'au 25<sup>e</sup> anniversaire .....</b>	<b>68</b>
<b>Le 25<sup>e</sup> anniversaire .....</b>	<b>68</b>
<b>1928-1960 : rappel de quelques événements .....</b>	<b>69</b>
<b>Pages d'histoire .....</b>	<b>71</b>
<i>L'incendie du 5 novembre 1911 .....</i>	<i>71</i>
<i>Le général Guisan .....</i>	<i>72</i>
<i>L'Institut s'agrandit .....</i>	<i>73</i>
<i>Construire, une nécessité.....</i>	<i>73</i>
<i>La fête du 5 juillet 1955.....</i>	<i>74</i>
<b>Changements dans les études .....</b>	<b>74</b>
<b>Bombardement de Praratoud, 13 juillet 1943 .....</b>	<b>76</b>
<b>Le Dr Louis Vorlet.....</b>	<b>76</b>

## **Bernard Chenaux ; adieu à un collègue et ami**

Un coup de téléphone : Bernard Chenaux est mort. Tristesse puis, aussitôt, les souvenirs affluent. De lumineux souvenirs, des souvenirs qui chantent...

J'ai connu Bernard Chenaux en 1951. Je venais de sortir de l'Ecole normale et j'avais été nommé instituteur à Cheiry. Avant d'entrer en fonction, je descendais à Estavayer pour les répétitions de l'oratorio *Dismas*, de Joseph Bovet. Bernard Chenaux était au pupitre de direction. Quel chef ! Il sentait la musique, la vivait, la faisait vivre avec une ardeur que les choristes et les musiciens ne pouvaient que partager. Que n'a-t-on pas parlé du charisme de Bernard Chenaux ! Il était l'un de ces hommes chaleureux et communicatif qui, dès le premier contact, établissent une relation qui ne laisse personne indifférent.

Roger Karth, successeur de Bernard Chenaux à l'Ecole normale, m'a confirmé une opinion largement répandue dans notre canton : Chenaux avait le rayonnement du Chanoine Bovet. Il a été le musicien le plus complet de notre époque : chef de chœur, organiste, directeur de fanfare et d'harmonie, compositeur. Et il était capable de « faire quelque chose d'extraordinaire avec une partition de moindre importance ».

Bernard Chenaux est né le 15 février 1915, à Villarsiviriaux. Son papa, un instituteur bon musicien, est nommé ensuite à Promasens. C'est là qu'il confie l'orgue à Bernard encore élève de l'école primaire. Etudiant à l'Ecole normale de Hauterive, il fréquente sa chère musique avec Léo Kathriner, professeur d'orgue, et avec le Chanoine Bovet. Tout jeune - on est en 1936 et il a 21 ans - il arrive à Estavayer. Peu à peu, il assume la responsabilité de toute la vie musicale : l'Harmonie La Persévérance, le chant dans les écoles primaires, le « Chant de ville » et la Chorale des instituteurs de la Broye dès 1937. Il devient organiste et maître de chapelle lorsque le compositeur Auguste Marmier se retire en 1939. Plus tard, en 1951, il fonde la Chanson d'Estavayer. Quand M. Chenaux dirige, c'est toujours un régal musical, affirmait l'abbé F.X. Brodard. Bernard Chenaux rayonne dans la Broye comme directeur musical des Céciliennes de deux décanats.

Le renom du musicien, depuis longtemps, a dépassé les frontières de la Broye. M. Chenaux répond aux appels de la capitale. En 1956, c'est la direction de la Société de chant de la ville de Fribourg, puis de La Concordia qu'il conduira jusqu'au titre de reine des fanfares suisses. Dès 1958, il est professeur de piano et d'orgue à l'Ecole normale. Il collabore à l'enseignement du chant puis assume la responsabilité totale de cette branche au départ de l'abbé Kaelin en 1977.

En 1980, l'année de sa retraite à l'Ecole normale, il dirige le Requiem de Mozart donné par ses normaliens, le Chœur de la Glâne qu'il dirigera de 1979 à 1989 et l'orchestre de la ville de Bienne

Et je n'ai rien dit des autres innombrables concerts donnés tout au cours de sa carrière. Des concerts de musique chorale a capella ou avec orchestre et solistes, des concerts de musique instrumentale. Dans ces prestations, toujours et partout se dégagait l'âme sensible et vibrante d'un authentique musicien. Cette même âme que l'on trouve dans ses compositions, du Mystère St-Laurent aux diverses messes, en passant par les Fontaines de Fribourg et sans oublier la magnifique partition de Notre Dame des

Champs, chantée à la fin des messes de l'Ecole normale comme dans la paroisse de Surpierre à laquelle l'œuvre est dédiée.

Tu en as trop dit, me dirait Bernard Chenaux, modeste. Mais non, Bernard, pas assez ! On ne t'oubliera pas. Merci pour ta leçon d'enthousiasme. Sache que l'on partage le chagrin de ton épouse et de toute ta famille.

### **En souvenir de l'abbé Bovet**

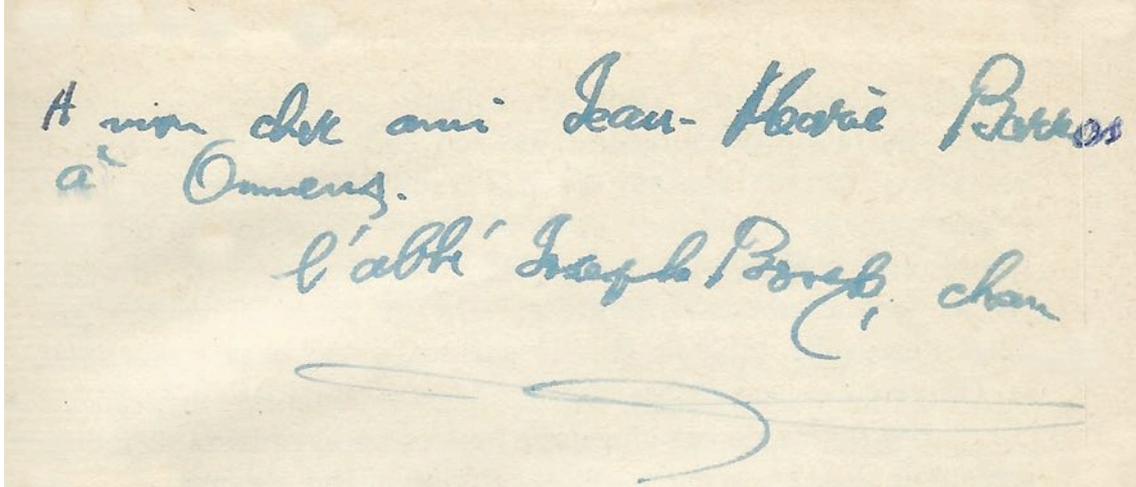
L'abbé Bovet 2001 : c'est l'appellation donnée à l'ensemble des manifestations qui ont marqué le 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort du musicien. L'initiative de cette commémoration est due au Groupe *Mon pays*, de Fribourg. Cet ensemble vocal a vu le jour en 1951, peu de temps après le décès de l'abbé Bovet. Il fut fondé à sa mémoire, sous le coup de l'émotion qui marqua la population du canton à la disparition de cet homme d'exception. Les manifestations du 50<sup>e</sup> se sont échelonnées de février 2000 à novembre 2001.

L'abbé Bovet. Evoquer ce nom éveille en moi de multiples souvenirs. Lorsque j'ai rencontré pour la première fois l'abbé Bovet, j'avais douze ans. Il était venu dans mon village d'Onnens donner un concert avec la Maîtrise de Saint-Nicolas, les fameux *Pinsons*. C'est mon oncle qui avait conduit les jeunes choristes et leur chef de la gare de Rosé à Onnens, sur un char à pneus - l'un des premiers de l'époque - emmené par deux chevaux... J'ai un souvenir précis du contact que le chanoine Bovet a eu avec mon papa, régent et directeur de la cécilienne du village. Large sourire, poignée de main chaleureuse. Je me souviens bien du concert qui a suivi, de l'enthousiasme des *Pinsons* aux voix claires, du rayonnement de leur chef.

En automne 1947, à mon entrée à l'Ecole normale de Fribourg, le chanoine était mon professeur de chant. Quelques leçons furent semblables à celles que décrivaient les anciens normaliens : des digressions passionnantes et, à la fin, un travail hâtif mais fécond... L'abbé était cassé par une vie trop remplie, par la maladie et par les soucis. Sa présence se fit toujours plus rare. Il partit bientôt à Clarens où un jeune prêtre staviacois vicaire à Montreux, l'abbé Georges Périsset - mon beau-frère -, le rencontrait souvent. C'est lui qui administra les derniers sacrements à son ancien professeur de chant du Séminaire. Le mardi 13 février 1951, ce furent des funérailles grandioses. Des plus hautes personnalités du pays aux gens les plus modestes, des musiciens célèbres aux chanteurs de nos céciliennes, tout un peuple rendit hommage au chanoine disparu. Avec cinq camarades de l'Ecole normale, j'ai porté sur les épaules son cercueil dans la cathédrale.

Son œuvre ? Immense ! Professeur à l'Ecole normale et au Séminaire diocésain, maître de chapelle à la cathédrale, directeur de l'Orchestre et de la Société de chant de la ville de Fribourg, animateur et réorganisateur de nos céciliennes (chorales paroissiales), conférencier... Il fut aussi - et surtout - un compositeur fécond. Plus de 2000 œuvres ! Du chant le plus simple pour les enfants à des œuvres d'envergure avec orchestre, des chants d'église, des messes, des motets, des offertoires pour tous les dimanches de l'année, des festivals, des oratorios, des recueils pour chœurs d'hommes et chœurs mixtes, des manuels scolaires. Son *Kikeriki* n'a-t-il pas battu tous les records de longévité des livres d'école ? Plus de 50 ans ! Ses activités professorales, sa musique ou ses poèmes furent marqués par un authentique charisme et une extraordinaire

sensibilité. L'abbé Bovet a su écouter le cœur du monde et le faire chanter. Il était ouvert à tout, jusqu'aux plus petites choses insignifiantes auxquelles il savait donner du sens. Démodées, toutes ces œuvres et œuvrettes ? Certaines, sûrement. Tout spécialement à cause des textes qui ont pris des rides. Mais d'autres - et elles sont nombreuses - demeureront. Par exemple, *Le Vieux Chalet* est connu dans le monde entier.



*L'abbé Bovet m'a dédié son « Nos Chansons »*

## **Deux Brasey de Font au Cerneux-Péquignot**

Connaissez-vous Le Cerneux-Péquignot ? Situé aux confins de la vallée de la Brévine, à plus de 1000 m d'altitude, ce village est attachant à plusieurs titres. On pourrait disserter longuement sur sa situation géographique à la porte de la France, son histoire, ses ressortissants connus, son église du XVII<sup>e</sup> superbement restaurée. Avec Michel Marguet, président de paroisse inamovible jusqu'en 1996, par une journée de novembre aussi fraîche que pleine de soleil, je me suis promené dans le temps passé et l'actualité de ce village neuchâtelois plein de surprises.

Près de l'église, une stèle rappelle un événement historique d'une dimension exceptionnelle. En 1815 - c'était la fin de l'époque napoléonienne - au Congrès de Paris, le village français du Cerneux-Péquignot était attribué à la Suisse. Les habitants du Cerneux, tout en étant rattachés à une région protestante, restèrent fidèles à leur foi. Et beaucoup d'entre eux à leur nationalité française. Le territoire était suisse, mais le passeport ne s'acquerrait pas sans les formalités que nous connaissons. Aujourd'hui encore, des natifs du lieu - des Balanche par exemple - sont encore français bien que domiciliés au Cerneux depuis plusieurs générations. Des pères ou grands-pères restés fidèles à leur origine française ont connu les champs de bataille de la guerre 14-18. Les principaux noms de famille du Cerneux-Péquignot sont Marguet, Bonnet, Bruchon, Vermot, Simon-Vermot, Balanche.

Et les Brasey de Font ? Nous y voilà. A l'entrée de l'église - à visiter et à citer comme modèle de restauration récente - on lit le nom de deux curés Brasey dans la liste des desservants. A eux deux, ils exercèrent un ministère de 25 ans dans le village neuchâtelois. Le premier, **Louis-Gustave Brasey**, de 1889 à 1900, et le deuxième, Henri Brasey, de 1911 à 1925, année de son décès.

Louis-Gustave Brasey, nous dit son biographe dans la *Semaine catholique* du 10 janvier 1935, a laissé au Cerneux le souvenir d'un prêtre plein de zèle et de dévouement. En 1900, il devint chanoine de St-Nicolas et recteur de la paroisse de St-Maurice à Fribourg. Réorganisateur des écoles primaires de la ville, auteur d'une notice sur le Chapitre de St-Nicolas, il fut nommé chanoine résident en 1911 et doyen du clergé de Fribourg en 1917. Il est décédé en 1935.

Quant à **Henri Brasey**, son souvenir est encore vivant au Cerneux-Péquignot. Le docteur Simon-Vermot, médecin-vétérinaire à la retraite rencontré lors de notre pérégrination en terre neuchâteloise, a été son servant de messe. Surtout, c'est le souvenir du curé-peintre qui a marqué le village. Mais, n'anticipons pas.

Henri Brasey, né à Font le 27 septembre 1877, était doué d'un beau talent pour le dessin. Son professeur à St-Michel était le célèbre artiste Joseph Reichlen. Un article paru dans *Les Nouvelles Etrences fribourgeoises* de 1926 nous apprend que, durant une année, Henri Brasey se perfectionna dans son art à Munich. De 1903 à 1909, il est préfet du collège St-Michel et professeur de dessin. Davantage attiré par le ministère paroissial, il est nommé vicaire à La Chaux-de-Fonds, puis curé du Cerneux-Péquignot. Il y demeurera de 1911 à 1925. Homme au caractère heureux, généreux de nature, Henri Brasey peignit beaucoup au Cerneux-Péquignot. Pas pour s'enrichir, mais pour faire plaisir. Portraits et paysages étaient offerts à ses paroissiens ; les décors de théâtre du curé-peintre faisaient merveille ! Et Henri Brasey était un modeste. Les illustrations du catéchisme que les gens de mon âge ont bien connu étaient dessinées par le curé du Cerneux-Péquignot, mais sans signature. Parmi les nombreux portraits qu'il a laissés figure celui de son ami de séminaire devenu évêque du diocèse, Mgr Placide Colliard. Cette toile est la propriété du Séminaire diocésain, à Fribourg.

Du temps de l'abbé Henri Brasey, la cure du Cerneux fut un foyer de culture. On lit dans l'article nécrologique que lui consacra la *Semaine catholique* : *C'est inouï combien ses relations furent nombreuses, non seulement parmi ses confrères, mais parmi les professeurs, les artistes, les avocats, les médecins*. Son ministère ne fut pas négligé pour autant. Les tâches étaient nombreuses. Citons, entre autres, les leçons de catéchisme au Cerneux, à la Brévine, à La Chaux-du-Milieu, au Grand Cachot, la desservance de la paroisse française du Chauffot pendant la guerre de 14-18.

Si vous montez au Cerneux-Péquignot, allez par Neuchâtel, la Tourne, Les Ponts-de-Martel, La Chaux-du-Milieu, le Cachot. Une promenade très agréable ! Au lieu d'aller dîner en France - Morteau est tout proche - restez au Cerneux, au restaurant du village, chez Jean Bonnet. S'il fait froid, demandez du salé avec du « souriebe ». Excellent !

### **Hommage à Charles Jauquier**

A gauche du porche de l'église de Surpierre repose celui que l'on appelait dans le canton « le ténor Jauquier ». Sur sa tombe, l'inscription « chantre de l'église et de la terre » peut paraître sibylline aux jeunes générations qui ne l'ont pas entendu. Avec ses amis les musiciens Michel Brodard et Roger Karth, j'ai estimé qu'un CD devait immortaliser cette voix unique afin qu'elle ne sombre pas dans l'oubli. Le Service des Affaires culturelles de l'Instruction publique et la Bibliothèque cantonale et universitaire ont vivement encouragé cette initiative. Le chef de chœur André Charlet n'a-t-il pas dit que

Charles Jauquier a été le plus beau ténor suisse du XX<sup>e</sup> siècle ? Après des heures d'écoute dans les studios de la radio à Lausanne et à Berne, après avoir exploré les trésors de la phonothèque suisse de Lugano, après toutes les démarches exigées par les droits des producteurs et accompagnateurs, un double CD a paru cette semaine. Les interprétations des compositeurs romands Bovet, Doret, Dalcroze, Boller, Kaelin ou Mermoud y côtoient Händel, Meyerbeer, Berlioz, Paer ou Rousseau... Une part est faite aussi au plain-chant qui tint une place privilégiée dans la vie de Charles Jauquier. (Photo de Charles Jauquier et Cécile Zay accompagnés au piano par Bernard Chenaux)



La manifestation marquant la parution de ce double CD a eu lieu à la Bibliothèque cantonale et universitaire le jeudi 30 septembre 1999 à 18 h. La *Chanson de Fribourg*, le soliste international Michel Brodard, les représentants des autorités religieuses et civiles, la famille et les nombreux amis de Charles Jauquier étaient présents.

La présentation graphique de ce florilège du ténor broyard est due à l'artiste peintre Nicolas Ruffieux. Le livret qui accompagne le double CD contient une description de la Broye et de l'enclave de Surpierre par le poète Henri Bise, une biographie de Charles Jauquier par Jean-Louis Matthey, conservateur des archives musicales à la Bibliothèque cantonale de Lausanne, une lettre *post mortem* que j'adresse à Charles Jauquier. Durant douze ans, à l'époque où j'étais instituteur à Cheiry, j'ai côtoyé régulièrement celui que l'on appelait amicalement Charles. Un extrait de cette lettre :

*Charles, ton renom dépassait les frontières, mais tu étais là, en toute simplicité, en toute amitié, chaque fois que tu en avais la possibilité. Noël, Pâques, la fête patronale couramment appelée la Madeleine, les Rogations qui nous faisaient pérégriner trois matinées durant dans toute l'enclave, les soirées, la course annuelle. Tu te souviens de Strasbourg ? Quelle équipée ! Le chœur d'hommes devint rapidement chœur mixte et tout alla mieux. Tu aimais évoquer le bon esprit de ces premières années du chœur mixte, où tu rencontrais, à part tes camarades d'enfance, tes amis instituteurs Joseph Seydoux, Louis Rapo et Raphaël Bugnon. L'un des beaux moments de ces années où nous nous côtoyions si souvent fut la fête des Céciliennes de Murist. Le chœur mixte de Surpierre y glana un beau succès. Tu n'y étais pas étranger, Charles.*

*Tu te souviens quand je m'arrêtais à la minuscule laiterie de Coumin-Dessous, où tu aimais répéter à cause de l'acoustique. Régulièrement, quand j'allais à vélo de Cheiry à Granges-Marnand, je ralentissais près de la laiterie. Quand je t'entendais chanter, j'entrais te saluer et tu m'indiquais les endroits de Suisse ou d'Europe où t'appelaient tes engagements. Un après-midi, tu travaillais dans un champ, avec tes frères. Je m'arrête pour faire causette. - Quel est ton prochain concert ? - Je chante demain soir à Londres...*

*Charles, ces souvenirs couvrent douze années. Douze années où ta voix faisait merveille dans sa plénitude. Les aléas de la condition humaine ont fait que tu n'as pas connu que les succès et les ovations. La jalousie et la mesquinerie sortent souvent du bois et pourchassent méchamment les têtes qui dépassent. Tu as dû affronter ces deux bêtes malfaisantes. Tu as souffert, mais tu as su faire face. Toujours, la joie de bien chanter et de répandre du bonheur ont su reprendre le dessus.*

*Merci, Charles. Tu nous as beaucoup apporté. Ce double CD va contribuer à perpétuer ta mission de semeur de beauté.*

## **Chêne-Pâquier : une histoire hors du commun**

### **Bagarre entre maîtres d'état ou imitation des Jésuites ?**

Ric Berger donne d'intéressantes explications sur le temple de Chêne Pâquier. Il évoque la légende - encore véhiculée aujourd'hui dans la région - selon laquelle la forme du temple est due à une querelle entre le maçon et le « chapuis » (Le « chapuis » est le charpentier. En patois fribourgeois, on dit « lou tsapouè ».) Le maçon voulait jouer un bon tour au charpentier : un vrai casse-tête de construire une charpente sur un édifice ovale ! Une autre explication est plus plausible. Après la conquête par les Bernois en 1536, les églises catholiques du Pays de Vaud furent épurées et réaménagées en fonction du culte protestant, axé sur la parole biblique. L'austérité du culte réformé postule l'élimination des tableaux, sculptures et autres signes extérieurs qualifiés d'incitations à l'idolâtrie... Ainsi, lorsqu'il s'est agi de construire un temple neuf - après 1536 - l'architecte avait la faculté d'innover, sans tenir compte de l'architecture traditionnelle des églises catholiques.

Pourtant, le temple sans chœur, tel qu'il existe à Chêne-Pâquier, pourrait tout de même avoir une inspiration... catholique. En effet, certaines églises de Jésuites, édifiées lors de la Contre-Réforme à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle - par exemple celle du Gesù à Rome, construite de 1571 à 1575 - n'ont pas de chœur. Un seul grand espace rectangulaire, plus favorable à l'audition de la Parole. Le sermon était en effet le moment essentiel. Les moyens imaginés par les Jésuites pour agir sur les foules trouvèrent-ils des imitateurs dans le Pays de Vaud ? C'est possible. Mieux qu'un espace rectangulaire, une forme elliptique favorise l'acoustique, donc l'écoute de la Parole. Le sanctuaire de Chêne-Pâquier a cette forme ovale et l'acoustique y est excellente. Le gain de places est aussi un élément non négligeable. Étonnant que l'on ne retrouve cette architecture qu'à Oron, alors que plusieurs temples édifiés postérieurement à la Réforme sont caractérisés par un seul grand espace... mais pas ovale.

### **La construction du temple ovale en 1667**

Les temples vaudois sont décrits dans un important ouvrage. Quatre pages sont réservées au temple de Chêne-Pâquier. Marcel Grandjean nous apprend - à part divers renseignements techniques - que l'architecte fut Abraham Dünz I - le même qu'à Oron - envoyé par Leurs Excellences de Berne. Le travail de la pierre est tout particulièrement soigné et artistique. Les initiales D.P indiquent que le maître-maçon était Daniel Potterat, originaire de Chavannes-le-Chêne, connu pour son talent. L'inscription latine figurant sur le portail du temple est transcrite en français dans le Dictionnaire historique et statistique du canton de Vaud. Cette inscription indique, entre autres, que les pierres

de l'ancienne chapelle furent utilisées pour l'édification du temple. Ric Berger précise qu'il s'agissait d'une ancienne chapelle romane datant de 1228. Probablement la chapelle du château de St-Martin, demeure féodale dont il ne reste aujourd'hui qu'une tour, toute proche de Chêne-Pâquier. Le village disparu de St-Martin du Chêne jouxtait ce château. Celui-ci, délaissé, délabré, fut abandonné probablement au XVII<sup>e</sup> siècle. Château et bourg - qui formaient jadis le centre d'une importante seigneurie - servirent de carrière pour la construction des maisons dans les villages environnants. Notons encore que Chêne-Pâquier, jadis, comprenait deux localités : Le Chêne, et Le Pâquier où est situé le temple.

### **Le temple de Chêne-Pâquier, aujourd'hui**



Il est resté le centre d'une vaste paroisse. Le pasteur habite l'imposante demeure bâtie en 1735, située à proximité du temple. Les volets de la cure arborent les couleurs du canton de Vaud, propriétaire de l'immeuble. Les visites de l'église sont fréquentes... comme les mariages. Cet édifice combien original, dans une campagne tranquille et opulente, se prête en effet à merveille aux cérémonies nuptiales. Enfin, des concerts sont organisés durant l'année. Le prochain aura lieu le 13 novembre, à 20 h 15. Le chœur d'enfants Crescendo, d'Aigle, sera l'hôte du temple ovale. Cérémonies et concerts peuvent bénéficier depuis quelques années de la présence d'un orgue construit par la manufacture Saint-Martin, dans le val de Ruz.

### **Un petit Lascaux dans le vallon des Vaux**

Le jeudi 12 septembre 1940, quatre garçons découvraient en baguenaudant dans une forêt de Dordogne les fameuses grottes de Lascaux. Appelé sur les lieux, l'abbé Henri Breuil, une sommité de l'archéologie, fut ébloui par les vaches, taureaux, cerfs, chevaux et autres merveilles peintes sur les rochers vers 15 000 avant Jésus-Christ.

Même début d'aventure à Chêne-Pâquier. Trois décennies plus tôt. C'était en 1908. Des enfants qui jouaient dans le vallon des Vaux - entre Chêne-Pâquier et Chavannes-le-Chêne - rapportèrent au village divers objets de nature préhistorique. Le Dr Pochon, dont la maison de week-end était située juste au-dessus du lieu des trouvailles, avertit le professeur Schenk, une autorité en matière de préhistoire. L'habitat préhistorique où se rendit le professeur est situé dans une paroi de molasse. Il s'agit d'une large terrasse, à 50 m au-dessus de la rivière, large de 8 m et longue de 120 m. A l'extrémité de cet abri, un enfoncement évoque une caverne. M. Schenk entreprit une fouille systématique, aidé par l'instituteur de Démoret, M. Tharin. Quatre couches superposées - la plus profonde à quelque trois mètres de profondeur - témoignaient de l'existence d'une présence humaine depuis l'époque néolithique. Les restes de civilisations successives furent découverts dans ces diverses couches. Inventaire très succinct : pour la longue époque néolithique (5000 à 1800 av. J.-C.), des silex grossièrement taillés, de nombreuses

poteries, des haches emmanchées dans des bois de cerf, des foyers formés de dalles de grès juxtaposées ; pour l'âge du bronze (1800 à 750 av. J.-C.), des squelettes enfermés dans des tombes cubiques et des poteries plus fines ; enfin, pour l'âge du fer (450 à 50 av. J.-C.), des objets en verre, des vases faits au tour .

Et quelle est donc l'origine des trous creusés dans la falaise qui surplombe le site préhistorique ? Des explications nous sont données dans le dictionnaire historique du canton de Vaud et dans l'ouvrage de Ric Berger cités plus haut, comme dans un texte de Jacques Reinhard, figurant dans un recueil de documents sur Estavayer réunis par Paul Périsset. Ces trous indiquent que le vallon des Vaux a été habité plus tard encore, au Moyen Age. Ces orifices dans la paroi de rocher étaient destinés à recevoir des têtes de poutre d'un toit, tandis que l'autre extrémité reposait sur des pilotis dont on a retrouvé quelques bases.

De nouvelles fouilles furent effectuées entre 1964 et 1966. Sans résultats très probants car le site, depuis 1909, a été l'objet de pillages sauvages...

J'emprunte la conclusion à Jacques Reinhard, le Staviacois spécialiste de l'histoire ancienne :

*Le Vallon des Vaux est un remarquable lieu de promenade. On peut remonter la vallée depuis son embouchure jusqu'à la tour St-Martin (...), longer la rive gauche de la vallée jusqu'au pont et moulin de Covet, et se retrouver ainsi à Chavannes-le-Chêne. Entre Chêne-Pâquier et le pont de Covet, on peut observer sur l'autre versant la plate-forme préhistorique et son surplomb molassique parsemé de trous. L'endroit est vertigineux et on a peine à croire qu'il existe de tels lieux si près de chez nous.*

#### **Sources :**

- Ric Berger, Les étranges églises ovales du Pays de Vaud, in *La vallée de la Broye*, Ed. Interlingua, Morges, 1974
- Marcel Grandjean, *Les temples vaudois*, L'architecture réformée dans le Pays de Vaud (1536-1798), Bibliothèque historique vaudoise, 1988
- E. Mottaz, *Dictionnaire historique et statistique du canton de Vaud*, 2 vol., Librairie Rouge et Cie, 1914

## **Un monastère orthodoxe dans la Broye**

Un monastère orthodoxe dans la Broye : le fait, insolite, mérite que l'on s'y arrête. Ne vous attendez pas à découvrir un monastère impressionnant par son architecture, coiffé par le dôme d'une église richement décorée d'ors et d'icônes, tel que vous en voyez dans les pays où vivent les quelque 170 millions d'orthodoxes.

On est à Dompierre (Vd), à la sortie du village en direction de Lucens. Rien, de l'extérieur, ne laisse pressentir un lieu de prière intense. Une belle maison vaudoise, comme beaucoup d'autres. C'est pourtant là, qu'en 1995, Mgr Serafim, archevêque orthodoxe de l'Eglise russe - un homme au charisme rayonnant de foi et de bonté - encouragea quelques intimes à créer un monastère. Quatre ans plus tard, la petite communauté formée de Mère Ottilia, de son frère le Père Martin et du Père Silouane est bien vivante. Trois jeunes religieux qui impressionnent par leur foi, leur piété, leur intense désir de communiquer leur conviction profonde : l'essentiel, dans la vie d'un

chrétien, c'est l'amour et la prière... Rien de sectaire dans leurs propos. Pas de prosélytisme. Recruter des adeptes à tout prix ? Ce n'est pas leur souci. Leur confiance en Dieu, qui pourvoit aux besoins, est totale.

Revenons un peu en arrière pour situer le cheminement de la petite communauté. A



l'origine, nous trouvons René de Caflisch, un prêtre catholique chrétien - ou vieux catholique - originaire des Grisons, curé de paroisse à Lausanne. La rencontre avec le rayonnant Mgr Serafim, archevêque orthodoxe qui exerce ses responsabilités à Zurich, aura une influence déterminante sur lui-même et sa famille. René de Caflisch devient prêtre orthodoxe, recteur de la paroisse de Payerne. Son fils et sa fille, profondément marqués eux aussi par le prélat orthodoxe, suivent la même voie et deviennent le Père Martin et la Mère Ottilia actuellement au monastère de Dompierre. Le Père Martin, par son titre d'archimandrite et sa fonction d'higoumène, qui est équivalente de celle d'Abbé d'un monastère catholique, assume en outre la charge de recteur la paroisse orthodoxe de Payerne.

Photo <http://www.egliserusse.eu/> l'archimandrite Martin de Caflisch, supérieur du monastère de la Sainte Trinité de Dompierre (VD)

Quant à Mgr Sérafim, il a passé les dernières années de sa vie au monastère de Dompierre. Il repose, depuis 1997, au cimetière du village. Son enterrement fut une marque tangible de la bonne entente entre les habitants de Dompierre et le monastère. La population, avec le syndic, s'associa à l'inhumation présidée par un archevêque dépêché pour l'occasion par S.S. le Patriarche Alexis II de Moscou. Une cérémonie qualifiée d'inoubliable.

Quels sont, au monastère, les lieux qui sont propres à la pratique religieuse ? La clôture, réservée à la prière et à la méditation, et l'église artistement aménagée située dans les combles. Au mobilier et objets liturgiques du culte orthodoxe et aux icônes s'ajoutera bientôt une iconostase. Il s'agit d'une cloison recouverte d'icônes, que l'on rencontre dans toutes les églises de rite chrétien oriental. Une artiste travaille actuellement en France à l'élaboration de cette iconostase. Dès qu'elle prendra place dans l'église du monastère, celle-ci pourra être consacrée. Et la liturgie orthodoxe, riche d'une tradition plus que millénaire, pourra se déployer dans toute sa plénitude.

J'ai parlé avec le Père Martin et Mère Ottilia des différences entre catholiques et orthodoxes. Le Pape, il y a quelques mois à Bucarest, a clairement souhaité et montré des points de rapprochement plutôt que d'éloignement. Le Père Martin insiste pour que se poursuive, entre les deux communautés, un discours d'amour.

Rentré chez moi, j'ai lu l'examen de conscience rédigé par l'archevêque Serafim. Et j'ai pensé que le monde - de toutes appartenances religieuses ou idéologiques - s'améliorerait si ce texte devenait lecture de chevet et de méditation... Un extrait : *J'ai été indifférent aux malheureux, aux pauvres... En les jugeant toujours, j'ai augmenté leur malheur et leur désespoir. J'ai été envieux, orgueilleux, suffisant... J'ai été égoïste et me suis considéré meilleur que les autres. Je me suis réjoui du malheur d'autrui.*

## Des prêtres français enseignaient dans la Broye...

Il y a deux cents ans, la France était en ébullition. La Révolution voulait faire passer les idées nouvelles qu'étaient la liberté, l'égalité et la fraternité, quitte à user des moyens les plus violents. L'Eglise catholique vécut en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle des années pour le moins éprouvantes. Le 12 juillet 1790 était votée par l'Assemblée constituante - première assemblée nationale française - la constitution civile du clergé. L'Eglise catholique française devient alors indépendante de Rome et elle est spoliée de ses biens. Le clergé, s'il veut poursuivre son activité, est tenu de prêter serment à la nouvelle constitution. Le pape condamne cette scission.

De nombreux prêtres français prêtent le serment requis par le gouvernement révolutionnaire. Quelque 30 000 prêtres optent pour Rome et choisissent l'exil. Ils s'en vont en Angleterre, en Espagne, au Portugal, dans les Etats pontificaux. La Suisse en accueille un grand nombre, dès le mois d'août 1789 et jusqu'en 1798. Les réfugiés français ne sont pas que des ecclésiastiques. On compte aussi de nombreux aristocrates restés fidèles au roi et - c'est *l'Encyclopaedia universalis* qui le précise - « un mélange à la fois pittoresque et navrant de toutes les classes, de toutes les conditions et de tous les âges ».

Tobie de Raemy, qui fut archiviste de l'Etat de Fribourg, consacre plus de 500 pages à cette émigration qui prit fin en 1798, année où les troupes françaises arrivèrent en Suisse et transformèrent le pays en une République.

Ce volumineux ouvrage évoque - entre autres - les contacts étroits de la Broye avec les émigrés français. Quelques exemples. Du 3 juillet au 7 septembre 1792, 97 prêtres obtiennent l'autorisation de s'établir en Suisse, spécialement à Estavayer et à Romont. Trois Frères des écoles chrétiennes dirigent l'école primaire des garçons à Estavayer. Le régent de Vuissens étant en prison à la suite du vol d'un cheval, la paroisse confie l'école à un prêtre exilé français. A Murist, un autre prêtre donne des cours « complémentaires » à des jeunes gens dont l'instruction primaire est terminée. A Villeneuve, François Bichat, curé de Champigneulle (région de Nancy), s'engage à célébrer deux à trois messes basses par semaine et une le dimanche pour les personnes empêchées de se rendre à l'église paroissiale. L'abbé Bichat donne aussi des cours de religion à la jeunesse. A Cheiry, une convention est passée avec Jean-Nicolas Bruchon, vicaire à Montperreux (non loin de Pontarlier, près du lac Saint-Point). Cette convention stipule que le prêtre français dira la messe chaque jour. Le dimanche, l'office sera célébré à une heure qui ne soit pas la même que celle de la messe paroissiale. L'abbé Bruchon fera une classe « parallèle » à celle que tient le régent de l'endroit... à une heure qui ne dérange pas l'école publique.

On pourrait aussi évoquer maints épisodes relatifs aux émigrés qui appartenaient à la noblesse française. Comme par exemple l'émoi causé à Domdidier et à Dompierre, le 9 août 1792, par le passage des ducs d'Angoulême et de Berry qui se rendaient de Berne à Lausanne.

### Source :

- Tobie de Raemy, *L'émigration française dans le canton de Fribourg, 1789-1798*, Fribourg, Impr. Fragnière 1935

## L'institut Marini de Montet

### Au temps des Dames du Sacré-Cœur

Si des ailes ont poussé au château de Montet il y a 170 ans, le fait est dû aux idées libérales qui ont agité Paris en juillet 1830. Madame Barat - il s'agit de Ste Madeleine-Sophie Barat, canonisée en 1925 - avait fondé en 1800 la congrégation des Dames du Sacré-Cœur. C'est l'une des sociétés religieuses à visées éducatives créées peu après la tourmente de la Révolution française. Dans le but de préserver sa communauté, Mme Barat, ou la Mère Barat - ainsi l'appelle-t-on dans de nombreux documents - cherche un pays plus calme pour mettre sa communauté parisienne à l'abri de la Révolution de Juillet 1830. Le 10 août, elle quitte Paris et s'en vient au château de Givisiez où l'a invitée un grand ami de sa famille religieuse, le marquis Théodore de Nicolay. A Givisiez, Mme Barat examine la situation. Bien conseillée, elle achète le petit manoir de Montet. Ses religieuses occupent le château de Middel pendant que la résidence de Montet subit les indispensables transformations.

Mme Barat, le 19 décembre 1830, peut rentrer en France, rassurée sur le sort de ses religieuses. La future Sainte reviendra à diverses reprises à Montet : en septembre 1831, au milieu de l'été 1833, quelques mois en 1836, en février 1839, après avoir franchi en traîneau le Jura couvert de neige, en été 1843, en août 1845.

Les cloches de l'église de Montet sonnèrent à toute volée en septembre 1831, quand Mme Barat vint prendre possession du château avec les religieuses et les pensionnaires. Pourquoi cette sonnerie, demanda le Dr Récamier qui accompagnait la Supérieure générale ? C'est la venue de la *sainte moine*, répondit un brave homme de Montet. La renommée de Mme Barat l'avait précédée.

Le noviciat de Montet doit être un modèle, avait demandé Mme Barat. Ce fut le cas, grâce tout spécialement à une Supérieure hors du commun, Mme de Charbonnel, sœur de l'évêque de Toronto (Canada). En 1836, l'institution comptait 60 religieuses ou novices et un bon nombre de pensionnaires. Précisons qu'il s'agissait surtout de dames et demoiselles « bien nées ». *Des filles de riche et noble naissance, nous dit une chronique, s'y livraient aux plus humbles et fatigants travaux. A certains jours de fête ou de congé, novices et pensionnaires montaient dans de vastes bois de sapins et de chênes dépendant de la Maison, où l'on passait la journée. Gravissant les pentes agrestes, et précédé par l'âne chargé des provisions, on atteignant le sommet qu'on avait nommé Thabor. (...) La harpe traditionnelle était aussi du voyage. On chantait des cantiques...*

Le programme d'étude des pensionnaires comprend un vaste éventail de branches. Le cours ordinaire d'Education dure quatre ans. Il est suivi d'un cours d'une ou deux années, destiné aux élèves les plus douées. Et l'étude alterne avec les travaux agricoles et les récréations.

Les Dames du Sacré-Cœur se préoccupent aussi des filles de Montet et de Frasses. Elles leur ouvrent une école, gratuite. Une vraie aubaine quand on sait qu'à cette époque, dans nos villages, l'enseignement était des plus sommaire. Le beau et vaste bâtiment d'école où enseignent les religieuses fait l'ornement du village de Montet, précise un article réservé à Madeleine-Sophie Barat dans la *Semaine catholique*, en 1908.

Le 27 novembre 1847, Mme Barat écrivait à l'une des religieuses de sa congrégation : « *Il n'y a plus de Sacré-Cœur à Montet. Cette contrée, Fribourg en tête, est envahie par les radicaux ; les Jésuites sont en fuite et nos Dames dispersées dans nos diverses maisons. Oh ! que de croix en ce monde; les méchants ont le dessus.* »

Deux stèles funéraires, à gauche et à droite de l'entrée de l'église paroissiale de Montet, rappellent le temps des Dames du Sacré-Cœur.

## **L'orphelinat**

Pourquoi un orphelinat à Montet ? Léon Genoud, en 1915, nous éclaire dans une étude sur *L'assistance dans le canton de Fribourg*. De graves fautes furent longtemps commises par les communes, qui plaçaient les enfants abandonnés au rabais, sans prendre en considération leur bien-être physique et moral, sans surtout prévoir l'avenir. La loi sur l'assistance et la mendicité du 17 novembre 1869 prévoyait pourtant que l'assisté devait être placé dans une institution. En 1900 encore, assure Genoud, les trois quarts des enfants assistés sont « accueillis » dans des familles. On « mise » les orphelins et les enfants illégitimes, le dimanche après les Vêpres. Ils sont placés pour quelques francs chez un misereux qui, bien souvent, les exploite.

L'abbé Eugène Torche, de Cheiry, professeur au collège Saint-Michel, veut remédier dans la mesure du possible à cette situation. Comme relevé dans *Les moments-clés de Marini*, la création d'un orphelinat est possible grâce à la comtesse Victoire de Marini.

Mais, le temps de l'abbé Torche à l'orphelinat de Montet sera celui de la rigueur. Une rigueur dictée par l'époque. Le Kulturkampf n'est pas éloigné, ni le Syllabus qui pourfendait le modernisme, ni Vatican I. Les écrits de l'abbé Torche reflètent des certitudes que l'éclairage apporté notamment par les sciences humaines ont heureusement scotomisées. Un bref extrait de *Protection de l'enfance abandonnée et vicieuse* de l'abbé Torche, publication qui porte la date de 1894 :

*L'enfant, à sa naissance, porte les germes de tous les vices : outre ces tendances mauvaises, qui sont les conséquences du péché originel, il y a aussi chez les enfants une transmission héréditaire des vices des parents. (...) Si, à l'éducation vicieuse reçue dans la famille, vient se joindre encore le crime d'Etat avec son école sans Dieu comme nous le voyons chez nos voisins, nous ne sommes pas surpris des excès des anarchistes.* Etc.

Néanmoins, l'abbé Torche n'était pas que rigueur et étroitesse. Il était sensible à la qualité des relations humaines. En témoignent ses rencontres à Turin avec celui qui allait devenir Saint Jean Bosco.

Deux prospectus du début du siècle détaillent les caractéristiques de l'orphelinat Marini et de l'institut agricole. La Maison compte trois sections. La section dénommée parfois Asile accueille les enfants de 7 à 13 ans. On ne prend plus d'enfants très jeunes. La section supérieure ou orphelinat agricole est réservée aux jeunes de 13 à 18-19 ans. Après avoir complété leur instruction primaire, ces jeunes gens peuvent apprendre un métier : charron, cordonnier, jardinier, meunier, tailleur ou agriculteur. Une partie de leur temps est réservée aux cours. Il est précisé qu'un enfant ne peut être admis à Montet que s'il est de bonne conduite, car l'orphelinat Marini n'est pas une maison

d'indisciplinés, mais une maison d'éducation. (Les enfants difficiles sont placés à Drogneus.) Si l'enfant n'a plus ses père et mère, la commune doit lui fournir un tuteur.

Un mot sur la chapelle de Marini aujourd'hui disparue, tiré du *Journal d'Estavayer* du 12 mars 1937 :

M. le directeur Ferrari a restauré la chapelle d'une manière merveilleuse, sous l'habile direction de l'architecte Fernand Dumas, de Romont. Ce sanctuaire est chaud et décoré avec un goût exquis. (...) La chapelle est entourée de jolies stalles de chêne où les bonnes Sœurs chantaient l'Office divin. Un grand tableau du Sacré-Cœur surmonte l'autel et Ste Madeleine-Sophie Barat est placée au-dessus de la stalle qu'elle occupait.

Malgré les changements de direction, l'orphelinat Marini resta, dans les grandes lignes, fidèle à sa vocation première. Preuve en sont les bulletins annuels portant comme titre *Le Protecteur de l'orphelin*, de même que le témoignage de M. Alexandre Overney. La vie à Marini ne s'est pas toujours déroulée sans heurts ni tensions au cours des quelque huit décennies de son existence. On peut bien s'imaginer les péripéties qui



ont jalonné l'histoire d'un internat de quelque cent personnes, ou davantage, pendant 80 ans. Il faudrait tout un ouvrage pour relater les bons et les moins bons moments de l'institution. Les documents ne manquent ni aux archives de l'Etat, ni à celles de l'Evêché ou à la Bibliothèque cantonale.

### **Témoignage d'un instituteur de Marini 1940-1946**

Alexandre Overney fut responsable d'une classe à l'Orphelinat Marini de 1940 à 1946. Il porte allègrement ses 80 ans au jour où sont écrites ces lignes. Et avec quelle mémoire ! Après son séjour à Montet, Alexandre Overney a poursuivi sa carrière en Gruyère, puis en ville de Fribourg. Personnalité marquante du monde de l'enseignement, il assumait la tâche de président cantonal du corps enseignant primaire. Il fut également le distingué directeur de l'Institut Les Buissonnets.

A Marini, M. Overney eut deux directeurs. L'abbé Charles Ferrari jusqu'en 1942, puis l'abbé Pierre Roulin. La Maison comprenait alors une centaine de pensionnaires, de 7 à 20 ans. Alexandre Overney dirigeait la classe des grands et Mlle Eugénie Godel était responsable des 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> années. Les « émancipés de l'école » pouvaient apprendre un métier sur place. Marini disposait en effet d'un atelier de cordonnerie et de charronnage, d'une forge, d'un grand jardin où régnait Joseph Poffet, maître jardinier, et d'un important domaine agricole où des jeunes s'initiaient au métier de paysan. Tous les pensionnaires n'étaient pas orphelins. Marini accueillait bon nombre de cas sociaux. A

la fin des années 30, l'abbé Ferrari avait ouvert une section d'une trentaine de jeunes Suisses alémaniques, qui venaient à Montet pour apprendre le français.

M. Overney garde un très bon souvenir de Marini. Une expérience riche, variée, formatrice dans plusieurs domaines, assure-t-il. Les journées étaient longues, et les vacances presque inexistantes. A côté de sa classe de quelque 25 garçons, il était chargé de la surveillance des grands apprentis. Les loisirs des jeunes ? Gymnastique, volley, basket, promenades, films de temps en temps... La nuit, de sa cellule, le surveillant pouvait inspecter le dortoir par la fenêtre aménagée à cet effet.

Les enfants allaient en classe le matin. L'après-midi était réservé à diverses activités. M. Overney se souvient de l'attelage de deux chevaux qu'il conduisait, les enfants ayant pris place sur le char. La petite troupe ratissait les forêts des alentours. Chaque enfant devait remplir son sac de pives. Les années de guerre furent aussi celles des doryphores. Quelle quantité en ont ramassé les enfants de Montet, se rappelle Alexandre Overney. Le régent-paysan devait aussi présider au « démariage » de la betterave.

A la chapelle - riche à l'époque de tout son mobilier liturgique, dont les stalles qui dataient de l'époque des Sœurs du Sacré-Cœur - Alexandre Overney accompagnait les chants des offices. Il disposait d'un harmonium bien commode, la transposition étant facilitée par la mobilité du clavier !

Les enfants étaient-ils malheureux ? Non, répond Alexandre Overney à cette question. Néanmoins, le premier directeur, l'abbé Ferrari, aurait pu être plus souriant et plus communicatif, et le second, l'abbé Roulin, moins rugueux et moins accaparé par les questions administratives. Mais, ajoute M. Overney, les discussions avec l'abbé Roulin - un homme intelligent - sur la marche de la maison, celle des ateliers ou du domaine m'ont beaucoup apporté. L'ancien instituteur de Marini a-t-il de mauvais souvenirs ? Il en évoque un. Pour guérir les énurétiques, le second directeur leur administrait une fessée. Le meilleur moyen de les guérir, assurait-il... Le salaire de l'instituteur de l'orphelinat s'élevait - si je puis m'exprimer ainsi - à 130 fr. par mois, nourri logé. Aucune acrimonie chez Alexandre Overney, malgré l'horaire un peu fou qui lui était imparti.

Madame Anne-Marie Overney-Bouverat est de Montet. Elle est l'une des premières Broyardes qui aient obtenu un baccalauréat. C'était en 1938. Bien que Marini ait vécu en quasi autarcie, communiquant très peu avec le village, c'est de là qu'un instituteur l'a remarquée...

### **Les moments-clés de Marini**

- **11 décembre 1830.** Château et domaine de Montet sont vendus par la famille de Praroman à Mme Françoise-Henriette-Emilie de Charbonnel, née à Monistrol-sur-Loire, représentant les Sœurs du Sacré-Cœur.
- **octobre 1831.** Arrivée des religieuses et novices du Sacré-Cœur à Montet, avec une dizaine de pensionnaires venues de France, premières bénéficiaires de la nouvelle Maison d'éducation.

- **octobre 1847.** Suppression du pensionnat de Montet, considéré comme couvent par le régime radical.
- **14 août 1849.** Vente de l'ensemble des bâtiments à Florent-Casimir Caille, négociant à Amiens. Les religieuses du Sacré-Cœur ont pu prouver qu'il s'agissait de la propriété privée de Mme de Charbonnel. La vente se fait à leur profit. Mme Elise Bourgknecht, par la suite, devient propriétaire.
- **1875.** La comtesse Victoire de Marini, à Odessa (Russie), a une dame de compagnie native de Cheiry, Alphonsine Torche. Elle lègue 250 000 fr. à l'abbé Eugène Torche, frère d'Alphonsine, pour créer un orphelinat de filles dans le canton de Fribourg. Achat, par la suite, de la propriété de Montet, avec ses bâtiments et ses 112 poses.
- **Novembre 1881.** Ouverture d'un orphelinat, pour les filles seulement, avec le concours des Sœurs Ursulines. L'abbé Torche est directeur à vie de l'orphelinat.
- **1883.** Fondation par l'abbé Torche de l'Œuvre de protection de l'enfance abandonnée.
- **1884.** Une trentaine de garçons orphelins sont accueillis. L'orphelinat devient mixte.
- **1886.** Les Sœurs d'Ingenbohl succèdent aux Ursulines.
- **1887.** Fondation d'une Société sous la dénomination *Orphelinat Marini*. Le 23 mai 1887, cette Société est inscrite au Registre du Commerce à Estavayer.
- Création de l'Association de l'orphelinat agricole, dont font partie toutes les personnes qui consentent un don, si minime fût-il.
- L'orphelinat ne compte alors plus que des garçons. Il est divisé en deux sections : la section dénommée **asile**, réservée aux garçons de 4 à 13 ans ; la section supérieure, appelée **orphelinat agricole**, pour les orphelins de 13 à 19 ans. Le nombre total de pensionnaires est d'une centaine. Le personnel, y compris les maîtres de métiers, dépasse la vingtaine. Alphonsine Torche est secrétaire de l'institution.
- **5 janvier 1908.** L'abbé Torche, décédé à l'âge de 65 ans, est enterré à Montet.
- **31 mai 1908.** La direction de l'orphelinat est confiée aux Frères des Ecoles chrétiennes, ordre religieux français.
- **1929.** Les Frères des Ecoles chrétiennes quittent Marini.
- **1929 à 1942.** Un prêtre diocésain, l'abbé Charles Ferrari, précédemment curé de Gletterens, assume la direction de Marini.

- **1942 à 1955.** L'abbé Pierre Roulin, qui était auparavant aumônier de l'orphelinat, succède à l'abbé Ferrari. L'époque de l'abbé Roulin est marquée par d'importantes transformations du bâtiment principal.
- **1955 à 1959.** Les Pères Salésiens - Ordre de Saint Jean Bosco - dirigent l'Institut Marini. Des difficultés de personnel - dues à la guerre d'Algérie qui mobilise de nombreux Salésiens - obligent l'Ordre à abandonner Montet.
- **1960 à 1962.** Le directeur est l'abbé Bernard Stucky. Celui-ci a la responsabilité d'une vingtaine de Romands (cas sociaux) et d'une trentaine de Suisses alémaniques.
- Arrivée des premiers Salvatoriens en 1961. La Maison qu'ils dirigent à Drognens sera définitivement fermée en 1963, à la suite de l'aménagement de la Place d'armes.
- **1961-1962.** Reprise de Marini par les Pères Salvatoriens. La Fondation Marini et la Fondation St-Joseph (dite Fondation Porcelet) prêtent chacune 250 000 fr. sans intérêts aux Salvatoriens pour l'achat de Marini. Les nouveaux propriétaires construisent le bâtiment artisanal actuel et réalisent diverses améliorations.
- Marini est transformé en un internat, avec une école secondaire comptant des classes alémaniques et des classes françaises.
- **1979.** Fermeture de l'institution. Pendant un certain temps, la Croix Rouge va disposer des locaux.
- **1981.** Marini devient le dynamique Centre de Rencontres animé par le Mouvement des Focolari. La propriété a été achetée aux Pères Salvatoriens. La ferme - bâtiment situé en face de l'auberge - est vendue. Elle est remplacée par une ferme modèle. Les bâtiments subissent diverses transformations.
- **2016.** Un rapport accablant, établi à la demande de l'évêché, fait état des abus sexuels dont ont été victimes des enfants placés à l'Institut Marini :

[www.diocese-igf.ch/fileadmin/documents/Documents/Marini/MARINI\\_rapport\\_recherche\\_2016.pdf](http://www.diocese-igf.ch/fileadmin/documents/Documents/Marini/MARINI_rapport_recherche_2016.pdf)

## **Images et figures de la riche histoire de Lully**

Au gré des découvertes, les pages s'ajoutent les unes aux autres. Ce fut le cas en fouillant le passé fertile de Lully. Lorsque les trouvailles abondent, résumer devient un art difficile... Merci donc au lecteur patient qui m'accompagnera jusqu'au bout dans la présentation de quelques facettes d'une histoire bien étoffée.

### **Le château**

Il est difficile de déterminer la date de construction du château de Lully. Quels étaient les propriétaires avant la famille de Courten qui l'acheta en 1807 ? Un plan de 1746 indique comme propriétaire du château Elisabeth d'Estavayer, qui avait épousé un de Praroman. La famille d'Estavayer, qui apparaît au XIIe siècle déjà, comptait plusieurs

branches : les d'Estavayer-Bussy, les d'Estavayer-Mollondin, les d'Estavayer-Montet. Elisabeth appartenait à la branche d'Estavayer-Lully.

L'état actuel du château résulte de transformations successives. La partie la plus ancienne est la tour, qui abritait la chapelle au temps des Carmélites et de l'Institut du Bon Pasteur.

### La famille de Courten



L'une des stèles funéraires, à gauche de l'entrée de l'église de Lully, est dédiée au premier de Courten de Lully. C'est Pierre François Marie dont le prénom est abrégé PFM. Né en 1750, il est décédé en 1839. Il est l'auteur de la branche fribourgeoise des de Courten. L'inscription figurant sur la pierre indique qu'il était primitivement originaire de Sierre. Officier au service de la France pendant la Révolution française, il s'en alla à Trêves (Trier, ville aujourd'hui allemande) en 1792, avec les princes en exil. En 1816, il est nommé maréchal de camp. Louis XVIII le fait comte en 1819. Il est reçu bourgeois de Lully le 22 juin 1807 et devient propriétaire du château. En contrepartie de sa nouvelle bourgeoisie, il cède un droit d'eau à la commune. Son épouse (1765-1856), née de Reverseaux, était d'origine française.

Les autres stèles funéraires rappellent la mémoire du fils et du petit-fils du premier de Courten de Lully : Edouard (1796-1874) dont l'épouse était Mme la comtesse François-Xavier de Courten, née Brody (1802-1882), et Charles, le fils d'Edouard (1825-1884). Charles de Courten eut trois enfants, Richard, Blanche et Raoul. Un fils de Richard, Maurice-Edouard de Courten, vit actuellement à Chermignon, en Valais. Il est né en 1912. Il m'a parlé de sa tante Blanche de Courten - la dernière des de Courten ayant

habité Lully - qui épousa le capitaine François Donin de Rosières, mort au service de la France au début de la guerre 1914-1918. Le capitaine de Rosières fut le parrain de baptême de M. François Koller, de Lully, dont les parents étaient fermiers du château. Le fils du capitaine et de Blanche de Courten est le général Bernard Donin de Rosières. Lui aussi sous les drapeaux pendant la Grande Guerre, il fit neuf tentatives d'évasion avant de pouvoir s'échapper d'un camp allemand. Le général fut grièvement blessé à la mâchoire. Certains, à Lully où il arrivait au général de revenir, se souviennent de sa mâchoire aurifiée.

Un souvenir original de la famille de Courten a pris place dans la deuxième salle du musée d'Estavayer. Il s'agit de la charrette à âne propriété des châtelains de Lully.

### **Le couvent des Carmélites**

En 1914, le château de Lully est vendu par Blanche de Rosières-de Courten à la Société immobilière du château de Lully. Des recherches ont permis de trouver les noms des actionnaires de cette société. Ils sont tous Français. L'actionnaire le plus souvent cité dans l'histoire du Carmel de Lully est Paul-Louis Tolmer, un juriste parisien. Pourquoi des Français, et quel rapport avec les Carmélites ? C'est une longue histoire, bien souvent embrouillée, pleine de rebondissements, qui gravite pendant 15 ans autour d'une personnalité singulière, Sœur Saint Michel.

Madame Zémilie Delaître - en religion Sœur Saint Michel - est née à Noyon (France) en 1865. Elle épouse un horticulteur qui meurt en 1900. Mme Delaître attend que sa fille unique, âgée de 13 ans au décès de son mari, devienne religieuse pour entrer elle-même au couvent. Elle est reçue chez les Clarisses à Paris. Pas pour longtemps, tant sa personnalité ambiguë suscite de remous. Elle passe tantôt pour une sainte miraculée et stigmatisée, une âme noble et généreuse, tantôt pour une mystificatrice. Difficile de s'y retrouver dans l'imbroglio de son comportement... Elle compte des amis riches et sûrs - dont Paul-Louis Tolmer -, des appuis inconditionnels chez des prêtres français. Son projet de créer un couvent est encouragé. Elle quitte Paris avec trois autres Clarisses parisiennes. Elles arrivent à Estavayer où elles sont logées près de l'église. En 1914, ses amis lui achètent le château de Lully... Le 29 juin 1914 est constituée la Société immobilière. Les 700 actions de 100 fr. sont toutes entre les mains des amis français de Mme Delaître (Sœur Saint Michel).

Suivent de nombreuses péripéties, échelonnées sur plusieurs années. Les trois religieuses venues de Paris avec Sœur saint Michel n'admettent pas ses supercheries. Elles s'en séparent. Le cardinal archevêque de Paris, Mgr Amette, émet les plus strictes réserves sur les phénomènes surnaturels qui entoureraient Sœur Saint Michel. Le curé d'Estavayer, le Doyen Joseph Dévaud, parle d'une drôle d'histoire... Mgr Placide Colliard, évêque de notre diocèse, est lui aussi des plus prudent et sceptique. La hiérarchie ecclésiastique ne s'en laisse pas conter ! Le château de Lully ne pourra abriter un couvent de Clarisses, à cause de la personnalité confuse de Sœur Saint Michel.

Le 14 octobre 1917, l'abbé Jules Maudonnet, d'Estavayer, écrit à Mgr Colliard qu'il verrait bien à Lully un couvent de Carmélites. Les actionnaires du château donnent leur accord, à condition que Mme Delaître y soit admise... Ce n'est que le 14 septembre 1921, après maints avatars, que la Mère Marie-Bernard de l'Immaculée Conception est autorisée par l'évêque de Carcassonne à franchir la clôture de son couvent de Carmélites

de Narbonne pour venir fonder le monastère de Lully. Le château abritera les Carmélites jusqu'en 1936.

Et Madame Delaître ? Elle ne va pas simplifier la vie du Carmel. Elle devient une Carmélite très spéciale. Hyperactive, inconditionnellement soutenue par certains, soupçonnée d'imposture par d'autres, c'est elle qui régent le Carmel jusqu'en 1929, date de son éviction par les autorités religieuses romaines. Elle quête, fait quêter, réunit des fonds et fait bâtir, dans les années 20, la villa Saint Michel et des logements qui subsistent jusqu'à la construction de l'immeuble locatif voisin du château. Ces bâtiments étaient destinés à héberger les bienfaiteurs français du Carmel durant leurs vacances.

De 1921 à 1936, date du départ des Carmélites pour le nouveau couvent qu'elles avaient fait construire au Pâquier, en Gruyère, ce ne furent que tergiversations et discussions au sujet du statut du Carmel. Les « bienfaiteurs » parisiens, de connivence avec Sœur Saint Michel, en étaient les maîtres contestables et contestés. En plus, la vie conventuelle de la vingtaine de Carmélites de Lully - dont la Supérieure fut durant 12 ans la Mère Marie-Bernard venue de Narbonne - ne fut pas exempte de tensions. Difficile de faire régner une entente parfaite entre religieuses jeunes ou âgées, venues de divers pays ou arrivées de couvents divers comme Narbonne, Avignon, Fontainebleau, Nogent... Mais les témoignages de vie religieuse exemplaire sont aussi nombreux et estompent bien des ombres.

### **L'Institut du Bon Pasteur**



Le couvent des Carmélites fermé, le château de Lully est libre. Mgr Besson s'entremet pour que les Sœurs du Bon Pasteur y ouvrent une institution. La spécialité de ces religieuses dans les divers continents, est de s'occuper des femmes et des jeunes filles en difficulté. Les Sœurs du Bon Pasteur, depuis le début des années 20, œuvraient déjà dans ce sens à Villars-les-Joncs, près de Fribourg.

L'Institut du Bon Pasteur ouvre ses portes au château de Lully en 1936. Il y accueille jusqu'à plus de 30 jeunes filles de 14 à 18 ans. Il s'agit d'adolescentes ayant des problèmes de comportement ou des difficultés familiales graves. Elles sont ressortissantes autant de la Suisse alémanique que de la Suisse romande. Lully est, en quelque sorte, le pendant pour les adolescentes de l'institut de Drognens réservé aux garçons.

Mais l'ancien couvent des Carmélites n'est pas idéal pour la formation de toutes ces jeunes filles. L'institution est à l'étroit. Il est en plus impossible d'y développer l'apprentissage de divers métiers. Sœur Marguerite Zwimpfer, actuellement à Villars-

les-Joncs et qui était à Lully la remplaçante de la directrice, a évoqué ces difficultés, comme les problèmes de coupures d'eau qui ne facilitaient guère la vie...

De 1952 à 1956, la villa Saint Michel a hébergé des dames victimes de l'alcoolisme. Toute activité cessa en 1956, tant au château qu'à la villa Saint Michel devenue durant ces années la villa Monika. Les jeunes filles furent accueillies à Villars-les-Joncs dont la maison avait été agrandie.

En 1956, la Société immobilière du château de Lully passa en mains broyardes. Le château fut transformé en appartements et la chapelle qu'il abritait fut démolie. La Société née en 1914 disparut en 1988, lorsque MM. Jürg et Ulrich Andres achetèrent la propriété.

### **L'église de Lully**

L'église de Lully est des plus attachante par ses proportions harmonieuses et la finesse de son clocher. La dernière restauration - après toutes celles qui se sont échelonnées du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle à 1951 - a donné à l'intérieur de l'église, avec sa voûte boisée, une atmosphère toute de piété grâce notamment à des œuvres d'art modernes et anciennes d'un goût sûr. Citons le grand Christ peint sur la croix, dans le chœur, qui date du XV<sup>e</sup> siècle et provient de l'Italie du nord, l'ambon et le tabernacle modernes d'Antoine Claraz, le vitrail de Jean-Marc Schwaller sorti de l'atelier Monférini en 1988, année qui marque le terme des travaux de réfection. Le vitrail de Schwaller, évoquant la résurrection de Lazare, occupe l'espace de l'ancienne porte devant laquelle les lépreux entendaient la messe au XV<sup>e</sup> siècle. (Le lieu-dit la Maladière rappelle la léproserie de ces temps reculés.) Les autres vitraux, plus anciens et non signés, datent des années 20. Aloys Lauper, historien d'art, estime que leurs médaillons sont dans le style des vitraux d'Henri Brolliet, décédé en 1960. Dans la nef, un grand tableau représente saint Léger, évêque d'Autun au VII<sup>e</sup> siècle et patron de Lully, à qui des bourreaux sont en train de crever les yeux. Ce tableau aurait été peint - indique un rapport de la Commission cantonale des monuments historiques du 12 juillet 1982 - lors de la restauration du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Quant au grand lustre ancien, Etienne Chatton qui supervisa la restauration de l'église en fit l'acquisition à la galerie Stucker à Berne.



La paroisse de Lully figure parmi les quinze plus anciennes du canton de Fribourg. Le document élaboré par M. Emmanuel Brolliet pour la conférence de presse du 27 février 1994 - conférence qui eut lieu en cours de restauration - avance que l'église de Lully est considérée comme la plus ancienne du diocèse de Lausanne. Elle aurait été construite avant l'an mille. Rodolphe III, roi de Bourgogne, rendit en 1011 au monastère de Romainmôtier - qui en avait été injustement spolié - la chapelle Saint Léger (ou

Leodogard) de Lully, avec cinq domaines. Mgr Waeber estime que le chœur de l'église, assez bas, avec une voûte en berceau, correspondrait au sanctuaire primitif. Mais, le conditionnel est de rigueur tant les transformations furent nombreuses au cours des siècles.

Jusqu'à la Réformation, les curés de Lully furent nommés par les Bénédictins de Romainmôtier. Dès le 22 décembre 1532, l'église de Lully fut desservie par le clergé d'Estavayer. C'est le plus jeune chanoine de la collégiale qui était chargé de la desservance... avec un zèle très variable comme le rappelle le Père Dellion dans son Dictionnaire des paroisses.

### **Les sondages du Service archéologique cantonal**

Durant la restauration des années 80, le Service archéologique cantonal a procédé à des sondages dans le chœur et la nef, ainsi qu'à une analyse des murs. Les sondages dans le sol ont permis de découvrir 187 monnaies dont plusieurs mailles (pièces de monnaie) fribourgeoises datant de 1476 à 1529. D'autre part, quarante-six squelettes ont été dégagés. Plusieurs trous de poteaux attestaient l'existence d'une très ancienne construction en bois. De rares vestiges subsistaient de la première construction en pierre édifiée vraisemblablement peu avant l'an mille.

### **Joseph Carrard, curé de Lully durant près de 50 ans**

Joseph Carrard est né à Estavayer en 1824. Ses parents tenaient l'Hôtel de l'Ancre. Il fit ses premières études au collège que les Jésuites avaient établi à Estavayer en 1826, dans les locaux occupés autrefois par l'Hospice de la Broye. Joseph Carrard poursuivit sa formation à Fribourg, encore chez les Jésuites, au Pensionnat du collège Saint Michel. Il est ordonné prêtre en 1847. Fribourg vit alors une époque de fortes tensions entre l'Eglise et le gouvernement radical arrivé au pouvoir le 15 novembre 1847. Joseph Carrard s'en va en France. En passant à Neuchâtel, une âme charitable - M. de Chambrier - lui donne une poignée d'écus pour subsister. Il reviendra bientôt en Suisse.

Après un bref passage à St-Barthélemy et à St-Martin en qualité de vicaire, le jeune abbé Carrard - il a 25 ans - est nommé chanoine d'Estavayer et curé de Lully en 1849. Il accomplira son ministère à Lully durant près d'un demi-siècle, soit jusqu'à son décès le 5 février 1895. Premier curé résidant à Lully, il est infatigable. Grâce à lui, trois cloches sonneront dans le nouveau clocher. Il dote l'église d'un orgue monté à Estavayer par un ouvrier prussien. Il fait confectionner un autel en bois sculpté. Les fenêtres du sanctuaire sont agrandies. Il construit une cure, ouvre l'école de Lully... et reçoit tous les jours le régent à sa table.

Il n'y a pas d'argent ? Il quête. Il peut compter aussi sur le solide appui de M. et Mme de Courten, les châtelains. En 1855, l'abbé Carrard se rend à Divonne où Mgr Marilley, évêque du diocèse, est en exil (L'évêque ne reviendra à Fribourg que l'année suivante, lorsque les conservateurs auront reconquis le pouvoir.) Le curé de Lully obtient non seulement l'appui du prélat pour la construction du presbytère, mais revient avec la promesse d'une prochaine reconnaissance de la paroisse de Lully, indépendante de celle d'Estavayer. Ce qui fut réalisé en 1860.

L'abbé Carrard - était-ce à son retour de Jérusalem ? - fit une expérience de sériciculture. Il prouva que l'élevage des vers à soie est chose tout à fait possible à Lully.

Une anecdote encore où il est question d'un privilège accordé à Mme de Courten, épouse du premier de Courten de Lully, décédée en 1856. Elle s'était fait construire dans l'église, avec l'assentiment de l'évêque, une chambre avec deux fenêtres donnant sur le chœur. L'abbé Carrard profita d'une restauration pour abolir cet appendice peu esthétique.

### **La maison de vacances des Jésuites devenue auberge**

Un peu à l'écart du village, signalé par les colonnes en pierre de ce qui fut jadis un portail, se trouve le bâtiment qui servit de maison de vacances aux Jésuites établis à Estavayer de 1826 à 1847. Cette maison abrita ensuite l'auberge de Lully, fermée définitivement, semble-t-il, après un incendie.

Jadis, l'après-midi du lundi de Pâques, la population d'Estavayer accourait à Lully. Ce jour-là, c'était la fête de la dédicace de l'église, qui en rappelle la consécration. Après les Vêpres et la bénédiction des yeux - Saint Léger est le protecteur de la vue - c'étaient des réjouissances sous le grand tilleul. Vers 1860, deux jeunes gens s'y disputaient le cœur d'une jeune fille. Ils s'en allèrent poursuivre leur bagarre au café de Lully. Celle-ci s'envenima tellement que l'un des deux fut tué.

Les noms de quatre prêtres qui ont laissé des traces dans les archives permettent de supposer qu'il y eut à Lully, à la fin du siècle passé, une Maison de religieux. Les noms retrouvés sont ceux des Pères Helfer, Feldmann, Deléglise, Billet. Je n'ai découvert aucun renseignement à leur sujet.

### **Une œuvre d'un sculpteur staviacois à l'église de Lully**

La statue en bois de Saint Joseph à l'Enfant, placée à la droite du chœur, est l'œuvre de Charles Jeunet. Cet artiste est né à Vevey en 1836 et il est décédé à Estavayer le 18 mai 1888. Il étudia la sculpture à Lons-le-Saunier, puis à Paris. Mgr Mermillod lui confia divers travaux dans le canton de Genève, dont la chaire de Notre-Dame. C'est lui qui sculpta les statues, les autels, les chapiteaux et la chaire de l'église de Châtel-St-Denis. On trouve des œuvres de Jeunet à La Tour-de-Trême, à Vevey et dans d'autres églises encore. Le monument édifié au cimetière d'Estavayer à la mémoire des soldats du général Bourbaki internés en Suisse en 1870 est, lui aussi, dû au ciseau de Jeunet. Celui-ci sculptait aussi bien la pierre que le bois.

#### **Sources :**

- Aloys Lauper, historien d'art, Service des biens culturels ;
- Archives de l'Etat ;
- Archives de l'évêché ;
- Registre foncier de la Broye ;
- Mgr L. Waeber, *Eglises et chapelles du canton de Frg* ;
- DHBS ;
- Père A. Dellion, *Dictionnaire historique et statistique des paroisses* ;
- Article nécrologique du doyen Joseph Carrard, *La Liberté*, février 1895 ; divers témoignages oraux

## Louis Grangier, un illustre Staviacois

Quel personnage que ce Louis Grangier ! Je le savais seulement Staviacois et fondateur des *Nouvelles Etrennes fribourgeoises*, cette mine de renseignements pour qui s'intéresse à la vie fribourgeoise de 1865 à 1950. Mais j'ignorais tout de sa vie extraordinaire.

Une parenthèse en préambule sur sa famille, l'une des plus prestigieuses qu'ait connues Estavayer. Lors du décès de Léonie Grangier, née Moura - la dernière personne qui ait porté le nom de Grangier d'Estavayer - *La Liberté* du 23 novembre 1964 consacra un article à cette famille hors du commun. Le premier Grangier bourgeois d'Estavayer fut Jean-Baptiste, venu de Taninges en Haute-Savoie en 1642. Il reçut la bourgeoisie deux ans plus tard et devint un riche marchand drapier. Il fit souche et, parmi ses descendants, nombreux sont ceux qui illustrèrent le nom de Grangier. Citons Jean-Jacques, châtelain de Seiry puis gouverneur d'Estavayer, mort en 1696 ; François-Antoine (1678-1850), Jésuite et recteur du collège de Strasbourg ; Jacques-Philippe (1743-1817) davantage connu sous le nom de *Chanoine Grangier*, auteur des *Annales d'Estavayer* ; Jules, préfet de la Glâne, puis de la Gruyère et enfin de la Broye en 1882 ; Ernest (1820-1873), curé d'Estavayer et dernier prêtre ayant porté de titre de chanoine de la collégiale. Venons-en à Louis, petit-neveu du chanoine Grangier, né à Estavayer le 23 juin 1817 et décédé à Fribourg le 31 décembre 1891. Il était le fils de Dominique Grangier, syndic d'Estavayer et député.

### Des horizons européens

Un paradoxe ! Au temps des diligences et des premiers trains à vapeur, de nombreux Fribourgeois poursuivaient leur formation et s'ouvraient l'esprit à l'étranger. Ce fut le cas de Louis Grangier. Il commença ses études, de 1826 à 1834, au collège que les Jésuites venaient de fonder à Estavayer. (L'hospice de la Broye en occupe aujourd'hui les locaux.) Après deux années passées au collège St-Michel - lui aussi dirigé à l'époque par des Jésuites - il s'en alla à l'âge de 20 ans apprendre l'allemand à Lucerne. Puis il étudia le droit à Fribourg-en-Brisgau durant une année, avant de revenir à Fribourg suivre les cours du juriste Bussard en 1839 et 1840.

Une grande facilité dans les études, une plume aisée, beaucoup d'esprit, une carrière de juriste qui aurait pu être brillante... Mais Louis est attiré par l'enseignement et les voyages. Sa sœur Olympe, partie en 1838 pour la Silésie, y attire son frère. Louis Grangier quitte Estavayer le 10 janvier 1841. Traîneau jusqu'à Fribourg, puis diligence jusqu'en Pologne. Les détails du voyage figurent dans ses *Mémoires*, qu'il rédigea de sa jeunesse à sa mort. En Silésie, Louis devient précepteur, durant trois ans, du fils du comte Strachwicz, au château de Grossstein, près d'Oppeln (Opole). Aucune distraction dans ce village. Aussitôt Grangier monte une troupe de théâtre qui joue une quantité de petites pièces en français et en allemand. (La Prusse et l'Autriche se partageaient la Silésie à cette époque.) Puis c'est Dresde, en Allemagne, où Louis Grangier enseigne le français et la littérature, durant 13 ans, dans divers pensionnats et familles. Il rencontre du monde, élargit ses horizons, poursuit ses études et écrit divers traités de littérature.

Dans la capitale saxonne, il fait notamment connaissance des musiciens Giacomo Meyerbeer et Franz Liszt. Il ne manque pas un concert, un opéra ou une pièce de théâtre. Il épouse à Dresde une jeune institutrice française, Louise-Marianne Gros, de

Montbéliard. Après une année de mariage, la jeune Madame Grangier meurt en donnant naissance à une petite fille. Cette dernière deviendra plus tard Madame Louise Ellgass-Grangier, qui seconda le Dr Thürler dans la mise en scène des théâtres restés célèbres à Estavayer.

### **Retour à Fribourg**

Du 15 novembre 1847 au 7 décembre 1856, Fribourg vit sous le régime radical. Le collège St-Michel devient l'Ecole cantonale, de laquelle sont bannis les Jésuites. En 1857, lors de la réorganisation du Collège, le directeur de l'Instruction publique Hubert Charles fait appel à Louis Grangier comme professeur de français, d'allemand et de littérature. Un professeur compétent, jovial, d'une gaieté communicative et d'une grande bienveillance à l'égard des élèves. Lorsque, à la fin de 1881, arrive au pouvoir une droite « pure et dure », Grangier - ulcéré - est évincé du collège après 24 ans d'enseignement, à cause de ses idées politiques peu en accord avec le nouveau gouvernement.

Parallèlement à son enseignement au collège, Louis Grangier conduisit des activités culturelles aussi nombreuses que variées. En 1861, il ouvre à la rue de Morat un pensionnat de jeunes filles bientôt florissant où enseignent des professeurs dont les noms sont encore connus. Citons Edouard Vogt, l'organiste de St-Nicolas, qui donne des leçons de musique et François Bonnet, le peintre présent aujourd'hui au Louvre, chargé du dessin. Esprit curieux, Louis Grangier collectionne des antiquités lacustres, des gravures, des objets divers. En 1875, il devient directeur du Musée cantonal. Pendant 30 ans, ses communications à la Société d'histoire sont appréciées. Il organise des expositions sous l'égide de la Société des Beaux-Arts dont il est l'un des membres fondateurs. A son instigation est décidée la publication de *Fribourg artistique*. En 1865, il fonde les *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* dont il dirigea la rédaction jusqu'à la fin de sa vie. Calendrier annuel, présentation des autorités locales et cantonales, études historiques, nécrologies, anecdotes et bons mots forment le contenu annuel combien précieux des *Etrennes*. Celles de 1893 donnent, en quinze points, la liste des ouvrages et articles de Louis Grangier.

Si des lecteurs souhaitent des renseignements complémentaires sur la vie et l'œuvre de cette personnalité hors pair - et il y en a ! -, ils en trouveront notamment dans les publications suivantes : abbé Fridolin Brülhart, *Etude historique de la littérature fribourgeoise*, Imprimerie St-Paul 1907 ; Bernard de Vevey, *Louis Grangier*, dans les *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* de 1942 ; *La Liberté* du 6 janvier 1892 et du 23 novembre 1964.

### **Ne dites pas... par Louis Grangier**

C'est le Staviacois Louis Grangier qui a publié en 1864 un *Glossaire fribourgeois*. J'ai présenté naguère dans ces colonnes cet homme au format hors pair : juriste, homme de lettres, grand voyageur, créateur des *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* en 1865, professeur au collège St-Michel duquel il est évincé en 1881 à cause d'opinions trop modérées. Dans son Glossaire, Grangier s'adresse à ceux qui veulent parler plus correctement leur langue. Il dénonce les erreurs de langage le plus souvent commises dans notre canton et en Suisse romande, qu'il s'agisse de germanismes, de mots venus

tout droit du patois ou d'expressions triviales. Extraits, avec quelques digressions, des quelque 270 pages du recueil :

Savez-vous ce qu'est un *podju* ? C'est un fourreau qui protège un doigt blessé. Le mot exact est doigtier. Ne dites pas un *petseگان*, mais un drôle de bonhomme, un fainéant. Quant à la *mourgue*, c'est une grosse fille gauche et un peu bornée. Grangier propose, au lieu d'un *enver*, un clou ou un furoncle. Vous est-il déjà arrivé, la nuit, de vous sentir oppressé, la respiration arrêtée quelques instants, avec une peur terrible de ne plus retrouver votre souffle ? C'est la *tsauceville* (prononcer le ille comme dans fille), ou le *toquelet*. Grangier ne donne pas le mot français... L'apnée probablement. Les *gouguenettes* - dommage que ce joli mot ne soit pas dans le dictionnaire ! - sont de petites histoires drôles. Vous dites un oriflamme ? Inexact. Cette espèce de bannière longue et effilée suspendue dans les rues à l'occasion de fêtes est une oriflamme. Furieux, il m'a *agonisé*. Erreur, il ne s'agit pas du verbe agoniser, être à l'agonie, mais du verbe agonir, qui signifie insulter. Donc, il m'a agoni. Un instrument que l'on ne trouve que rarement aujourd'hui dans nos fermes est la *bouratière*, ou la *bouratiare*. C'est une baratte, qui sert à faire le beurre. Une personne âgée de mon village évoquait le souvenir des détenus de Bellechasse qui travaillaient sur les routes, les deux pieds reliés par des chaînes. Elle ne disait pas les détenus ou les prisonniers, mais les *chalvériens*. Grangier cite ce mot, venu du suisse allemand Schalwerk. Les chalvériens ne jouaient sans doute pas à la *goune*. Le *Glossaire fribourgeois* explique ce jeu, disparu je crois : les joueurs, placés autour d'un trou, cherchent à détourner au moyen d'un bâton une boule qu'un autre joueur veut faire entrer dans l'orifice. Or, une goune est une truie. Grangier prétend que le jeu de la goune, au temps des Gaulois, se pratiquait avec une truie. Il n'explique pas le comment... Un germanisme que le professeur staviacois nous apprend pour désigner le jeu de cache-cache : le *guckeiss*. Le mot vient du suisse allemand guck eins, expression qui signifie *j'en vois un*. Elle - ou il - parle, parle, parle. Quel *ribet* ! Quelle grande langue. J'habite une *rite*. C'est une ruelle. Quand il a bu quelques *riquiquis*, il chante toujours les mêmes *ritoules*. Quand il a bu quelques petits verres d'alcool fort, il chante toujours les mêmes rengaines. Autrefois, on mangeait beaucoup plus de *schnetz*, de *sécherons* qu'aujourd'hui. Pour ceux qui ne connaîtraient plus ces mots, ce sont des fruits - pommes surtout, ou poires - séchés. En 1864, à l'époque où Grangier écrivait son glossaire, les Fribourgeois cultivaient encore le chanvre et le lin. Ils *seriçaient* le lin ou le chanvre : ils divisaient la filasse avec le sérançoir. Le dictionnaire d'aujourd'hui cite le verbe sérançer au lieu de sericer. Terminons avec un joli mot, le *stotz*, c'est le fessier de la vache.

## Deux scènes des grenouilles du musée

Depuis la fin des années 20, des milliers de visiteurs se sont penchés sur les grenouilles naturalisées par le lieutenant François Perrier. Des scènes variées, pittoresques, qui présentent une vingtaine de situations croquées dans la vie quotidienne. Dans le recueil de documents historiques patiemment réunis par Paul Périsset sur l'histoire d'Estavayer et de la région, figure un article signé Frédéric Wandelère. Une étude fouillée, avec de nombreux renseignements sur l'histoire des célèbres batraciens et la famille de leur concepteur. On y apprend que les grenouilles ont été remises au musée d'Estavayer par M. Louis Ellgass. Ce dernier, associé à M. Charles Perrier - le neveu de François - avait exposé les grenouilles à l'Hôtel Bellevue qu'ils exploitaient, avant de les confier au musée. Pas un mot sur les deux scènes « chez le notaire », et « la fondue fribourgeoise » qui se trouvent... en Hollande.

M. Jean-François Rijckmans, un professeur d'économie hollandais, est passé au musée d'Estavayer avec les photos de ces deux scènes, propriété de sa sœur Jacotte van Bellen, domiciliée à Bennebroek, près de Haarlem, en Hollande. Comment donc ces grenouilles ont-elles pu échapper à la collection ? La clé de l'énigme nous a été donnée par M. Jean Monney, domicilié à Fribourg, un homme âgé doté d'une rare vivacité d'esprit, lui-même descendant des Perrier d'Estavayer et oncle de Jacotte van Bellen. Suivons la route des fuyardes.

Jules Perrier, notaire, était le frère de François, le « naturalisateur » des grenouilles. (François fait d'ailleurs apparaître son frère le notaire dans la scène du « greffier » que l'on trouve au musée.) Jules était le père de Charles, cité ci-dessus à propos de l'Hôtel Bellevue. Charles épousa Marie Ducrest, fille du préfet d'Estavayer. De ce couple est née Germaine Perrier, professeur à Fribourg et héritière des grenouilles actuellement en Hollande. La sœur de Germaine, Lucie, épousa Alfred Monney. Jean Monney - qui nous a expliqué l'énigme des grenouilles hollandaises - est leur fils. Vous suivez ? Si vous peinez, faites un petit schéma ! La sœur de Jean Monney, Françoise, a épousé un juge hollandais, Emile Rijckmans. Ce couple a vécu longtemps en Indonésie, aux « Indes néerlandaises ». Françoise et Emile Rijckmans sont les parents de Jacotte van Bellen et de Jean-François Rijckmans. Au décès de Germaine Perrier en 1970, Jacotte hérita les grenouilles auxquelles elle vouait ses soins et son attachement lorsqu'elle se rendait chez sa grand-tante. Et voilà pourquoi la collection du musée d'Estavayer est incomplète.

### **Quelques mots sur les Perrier d'Estavayer**

François Perrier, le « père » des grenouilles - auquel on attribue parfois par erreur le grade de capitaine ou de colonel - était en réalité lieutenant. Il avait acquis ce grade au service du Pape, dans le 2<sup>e</sup> régiment étranger où il était entré en 1833. Dès 1850, il est de retour à Estavayer. Il est domicilié au Bordet. François, resté célibataire, habite avec sa mère. Il doit sa célébrité aux grenouilles plus qu'à sa carrière militaire. Il meurt en 1860, âgé de 47 ans. Son frère Charles (1799-1847) fut capitaine au service du roi de Naples. On a déjà parlé de Jules, le notaire (1815-1876). Le plus célèbre des quatre frères, présent dans presque tous nos livres d'histoire, est Ferdinand, le colonel (1812 - 1882).

Ferdinand Perrier a eu une vie aux épisodes aussi mouvementés que divers : officier au service du roi de Naples, puis aide de camp de Soliman Pacha (le colonel français Joseph Anthelme Sève ou Selves) pendant la campagne d'Égypte jusqu'en 1840, études tardives à Fribourg-en-Brisgau et à Karlsruhe pour obtenir le grade d'ingénieur, retour à Fribourg en 1844, participation en qualité d'officier des troupes fribourgeoises à la guerre du Sonderbund contre l'armée fédérale de Dufour, ingénieur des Ponts et Chaussées au début du Régime radical de 1848. Ferdinand Perrier tourne sa veste et devient l'allié de Carrard lors de la troisième insurrection de ce dernier contre le régime radical, en 1853. Ferdinand a combattu l'armée fédérale durant la guerre du Sonderbund et devient... colonel dans l'armée fédérale, commandant de l'école fédérale pour les instructeurs à Thoun. Il occupera encore la fonction de contrôleur général des chemins de fer de 1858 à 1868. Enfin, Ferdinand Perrier est le fondateur du parti et du journal *Le Bien Public*, en 1879. Le Bien public est le parti des modérés, qui s'oppose aux conservateurs ultras.

On croit parfois que c'est le colonel Ferdinand Perrier qui a naturalisé les grenouilles. La vérité est rétablie. C'est son frère François, le lieutenant. On sait maintenant que la collection d'Estavayer est incomplète. Les grenouilles néerlandaises reprendront-elles un jour le chemin d'Estavayer ? Sait-on jamais ? Il est permis de l'espérer...

## Carmintran

La tradition de Carnaval remonte aux réjouissances païennes. Au Moyen Age, tout en étant moins dissolu que celui de l'Antiquité, le carnaval reste trivial et grossier avec ses mascarades et libations. Le masque ne donne-t-il pas à celui qui le porte le sentiment de l'abolition des classes sociales ? D'où des abus, des vengeances parfois, des règlements de compte qu'encourage l'anonymat du travestissement. Elle est rare, la fête sans dérapages... Un parallèle pourrait être dressé, de nos jours, avec les journaux de carnaval. L'ironie et la verve ne cèdent-elles pas - trop souvent - la place à la mesquinerie, ou à la jalousie que conforte, encore une fois, l'anonymat ?

Trêve de considérations peu festives ! Gabriel Bise, un Broyard qui fut professeur au collège St-Michel, décrit le carnaval broyard dans les *Annales fribourgeoises* de mai-août 1945. Il emploie le terme patois qui désigne carnaval : Carmintran (carême entrant). Trois dimanches de mascarades précèdent le carême, notamment à Saint-Aubin et à Seiry. Affublés de défroques d'aïeules et de grands-pères, à la nuit tombante, les jeunes gens entament leur course folle à travers le village. Les maisons qui abritent des filles à « fréquenter » ont leur préférence ! Le jour du Mardi-Gras (veille du Mercredi des Cendres, qui marque le début du carême), les mascarades reprennent de plus belle.

Le dimanche même de carnaval se passe en général sans mascarade, sauf à Estavayer. Gabriel Bise écrit : *Je me souviens de ces batailles réglées survenues dans l'après-midi du dimanche de carnaval à Estavayer. Les garçons, le visage barbouillé de suie, de craies multicolores ou recouvert d'une « visagère » découpée dans un carton à souliers, costumés de sordides nippes, se groupaient par quartiers : Trépond, Batiaz, Rivaz. Une fois concertés, ils se mettaient à la poursuite des concurrents et se battaient copieusement à coups de vessies de porc gonflées et attachées à un bâton, à coups de matraques composées de bandes de pneus ou de chambres à air...*

Gabriel Bise parle aussi du long et copieux repas de Mardi-Gras. Les plus pauvres viennent, en fin d'après-midi, quêter les « restes de carmintran ». Dans la région d'Autavaux, le même Mardi-Gras, des groupes d'enfants armés de sabres de bois, quémangent des sous en chantant devant chaque maison :

*Carmintran, carmintran,  
Pour les petits et pour les grands.*

Le dimanche qui suit carmintran, c'est les Brandons chez les Payernois réformés et le premier dimanche de carême chez les Fribourgeois catholiques. Les villages fribourgeois proches de Payerne répondent aux fêtards des Brandons en allumant un grand feu allumé sur une hauteur, le « tsaférou ».

Les coutumes laïques ne sont pas les seules enfouies dans l'oubli. L'Eglise avait les siennes, empreintes d'une foi profonde. Plusieurs précédaient le carême. Des bénédictions chargées de sens : celle du sel pour le bétail le jour de la saint Antoine le

17 janvier ; celle des cierges le 2 février, jour de la Chandeleur ; celle des cous le 3 février, à la saint Blaise ; celle du pain de sainte Agathe enfin, le 5 février. Chaque fête avait son histoire, née du charisme des saints Antoine, Blaise ou Agathe. De bien belles histoires, remplacées par... je ne sais pas quoi.

### **Mgr J.-Cl. Périsset, nonce apostolique**

Si l'on explore l'histoire fribourgeoise, on a beau chercher. On ne trouve aucun Nonce apostolique originaire de notre canton. Le premier est donc un Staviacois, Mgr Jean-Claude Périsset, né à Estavayer le 13 avril 1939. Une rencontre à Bucarest, quelques jours avant les soixante ans du prélat, s'imposait donc. J'ai effectué le voyage en mars 1999 avec mon petit-fils Joël Oberson.

Une brève présentation avant de le retrouver en Roumanie.



#### **Une formation complète mise au service de l'Église**

Un cursus intellectuel et théologique exemplaire que celui de Mgr Périsset : maturité fédérale après des études à Estavayer, au collège Saint-Michel de Fribourg et au collège cantonal de Sarnen ; séminaire diocésain à Fribourg ; doctorat en droit canonique à l'Université pontificale grégorienne à Rome ; Académie pontificale ecclésiastique à Rome.

L'abbé Jean-Claude Périsset est ordonné prêtre le 28 juin 1964. Puis il exerce durant cinq ans son ministère à la paroisse Notre-Dame de Genève en qualité de vicaire. A Rome, parallèlement à ses études, il est collaborateur de la Congrégation pour le clergé, puis de la Congrégation pour les évêques. De 1973 à 1986, il est successivement Secrétaire de nonciature en Afrique méridionale, au Pérou, en France, au Pakistan et au Japon. De 1986 à 1991, il assume la responsabilité d'Official - ou Vicaire judiciaire - de notre diocèse, à la demande de Mgr Mamie. De retour à Rome, il devient collaborateur de la Secrétairerie d'Etat comme conseiller de nonciature, de 1991 à 1996. Le 6 janvier 1997, lorsqu'il est ordonné évêque par le Pape Jean-Paul II, il exerce la fonction de Secrétaire adjoint du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens.

Enfin, le 12 novembre 1998, il est nommé Nonce apostolique en Roumanie et promu archevêque titulaire de Giustiniana prima. Il s'agit d'un diocèse disparu, existant autrefois en Bulgarie. (Les évêchés ou sièges dits titulaires sont réservés à des évêques qui ne sont pas à la tête d'un diocèse ou d'une communauté, comme par exemple les Secrétares des organismes romains et les Nonces.)

#### **En Roumanie, le rôle du Nonce**

Pour répondre à la question que pourraient se poser les lecteurs du *Républicain* sur la fonction de Nonce apostolique, voici une explication succincte. Le Nonce est l'ambassadeur du Vatican dans un pays. Il fait partie du corps diplomatique, comme les autres ambassadeurs. En plus, à Bucarest comme dans beaucoup d'autres pays où le Saint-Siège est représenté, le Nonce est Doyen du corps diplomatique. C'est lui qui

représente les ambassadeurs - il y en a 75 à Bucarest - dans les manifestations officielles.

Pour Mgr Périsset, tout a commencé à Bucarest le jeudi 3 décembre 1998, jour où il est arrivé dans la capitale roumaine. Accueilli à l'aéroport Otopeni par les représentants des autorités religieuses et civiles du pays, il a pris ensuite possession de sa résidence, un magnifique et imposant bâtiment. Le 9 décembre, il a présenté ses lettres de créance au Président de la République roumaine, M. Emil Constantinescu.

A une question sur son emploi du temps, le Nonce répond qu'il est celui d'un diplomate, avec les soucis pastoraux inhérents à sa fonction de représentant du Saint-Siège. Durant les quatre jours que j'ai passés à Bucarest, Mgr Périsset a reçu le ministre roumain des Cultes, une supérieure religieuse française, l'ambassadeur de Corée, deux représentants de la radio du Vatican venus préparer la visite du Pape. Il s'est en plus occupé d'un abondant courrier. Le Nonce suit de près la vie de l'Eglise, tant dans le monde qu'en Roumanie. Il accueille aussi à la nonciature les évêques, les prêtres ou les laïcs qui lui demandent audience. Le Saint-Siège est tenu au courant de ces diverses activités par le truchement de la valise diplomatique ou du fax.

Côté pastoral, Mgr Périsset doit favoriser le dialogue entre les Eglises présentes en Roumanie. Ce qui ne va pas sans difficultés. Le pays compte 20 millions d'orthodoxes, 1 500 000 catholiques latins et quelque 800 000 Uniates, appelés aussi gréco-catholiques. Soit, en tout, plus de 22 millions de chrétiens. Les Uniates, qui reconnaissent l'autorité du Pape, ont néanmoins les mêmes rites byzantins que les orthodoxes. L'Eglise gréco-catholique garde les séquelles de 40 années de persécution communiste. Le régime disparu en 1989 - qui tolérait, sans plus, les orthodoxes - a séquestré 1800 églises uniates. Ces lieux de culte ont été mis à la disposition des orthodoxes... peu pressés de les restituer. Un domaine où toute la diplomatie du Nonce doit s'exercer !

Mais, Mgr Périsset a le format pour conduire ce dialogue avec les orthodoxes. J'en ai eu la preuve avec mon petit-fils Joël le lundi 29 mars dernier, à quelque 200 km de Bucarest, à Rimnicu Vilcea. (L'Ecole normale de cette ville est en relation avec celle de Fribourg.)

### **Accueils pleins de ferveur**

En arrivant à Rimnicu, le chauffeur a placé à l'avant de la voiture le fanion de la nonciature. Première réception à la Préfecture, par Mme Augustina Constantinescu, inspectrice départementale de la culture, une amie de l'Ecole normale de Fribourg. Puis, c'est un accueil chaleureux à l'évêché, par l'évêque orthodoxe Mgr Christea et sa suite. Le préfet, le député, le maire, les représentants de la presse écrite, de la radio et de la télévision sont présents. Les cloches sonnent à l'arrivée du Nonce. Le chœur des séminaristes chante lorsque les visiteurs et leurs hôtes pénètrent dans l'église. Mgr Christea adresse des propos de bienvenue. Mgr Périsset répond. Le traducteur est l'évêque auxiliaire de Rimnicu, Mgr Popa. Le Nonce exprime avec beaucoup de délicatesse les raisons de sa présence, son souci d'œcuménisme et le sens de la prochaine visite du Pape. Suivent une visite des salons épiscopaux dont la richesse picturale est admirable, des interviews accordés à la presse et un apéritif. Puis, c'est le départ pour le repas au monastère des religieuses orthodoxes d'Horezu, à 40 km de

Rimnicu. C'est l'un des plus beaux monastères de toute la région. De nouveau, les cloches salueront les visiteurs à l'arrivée comme au départ. Les allocutions prononcées par les évêques, comme les échanges avec le préfet de Rimnicu, laissent présager un dialogue positif avec les orthodoxes. Mgr Périsset nous a dit toute la satisfaction qu'il a ressentie au cours de ces rencontres prometteuses. Sur le chemin du retour, un arrêt avec le même cérémonial a lieu au très beau monastère de Dintr-un-Lemn.

### **La piété roumaine**

Que ce soit le dimanche des Rameaux à la cathédrale catholique latine bondée jusque dans le moindre recoin, ou à la cathédrale orthodoxe, la piété des fidèles roumains impressionne. Pas de respect humain. A la cathédrale catholique, après l'office où les chants de la foule ont été exécutés à pleine voix par toute l'assistance, de nombreux fidèles - individuellement ou en famille - se recueillent devant des oratoires ou font le chemin de la croix. Un mot sur les rameaux. Chaque fidèle porte des branches de noisetier avec leurs chatons. Par-ci par-là, un bouquet de tulipes ou d'œillets.

En Roumanie, le problème des vocations ne se pose pas. Les séminaires accueillent tous un grand nombre d'étudiants en théologie.

### **Mgr Aftenie**

Mgr Périsset nous a conduits sur la tombe de Mgr Aftenie, évêque auxiliaire de l'Eglise gréco-catholique (uniate). Cette Eglise, supprimée en 1948, fut restaurée en 1989. Mgr Aftenie est un martyr du régime communiste. Indéfectiblement attaché à sa religion, il a refusé énergiquement toute proposition de rejoindre l'Eglise orthodoxe. Assigné à résidence puis emprisonné dès 1948, il mourut en 1950, âgé de 51 ans. A sa mort, il ne pesait plus que 15 kg. Son cercueil était celui d'un enfant. Tous les jours, des fidèles se recueillent près de sa tombe.

### **Un mot sur la Roumanie**

Les traumatismes dus au communisme, à son idéologie et aux mentalités peu créatives qu'il a engendrées sont encore présents. Le pays vit dans le marasme économique. En parcourant Bucarest et la région, on trouve le meilleur et le pire. De beaux bâtiments modernes jouxtent des immeubles en piteux état. De belles avenues propres avoisinent des rues négligées. La pauvreté se rencontre à chaque coin de rue. Des mains se tendent et des regards implorant. Dévaluation et changements dans la législation sont encore trop fréquents. Mais, tout n'est pas négatif. Loin de là. On constate une vie culturelle et religieuse réelle et, chez beaucoup d'habitants la volonté de s'en sortir. N'oublions pas que la Révolution, le changement de régime et l'entrée dans l'économie de marché ont à peine dix ans... Une amélioration du niveau de vie est maintenant indispensable, nous a fait remarquer le préfet de Rimnicu.

Mgr Périsset - cousin germain de mon épouse Colette - nous a réservé un accueil des plus chaleureux. Cette visite nous a permis de faire plus ample connaissance avec le rôle d'un Nonce apostolique, et de mieux connaître la Roumanie et, notamment, sa pratique religieuse.

## Nonce apostolique en Allemagne

Le 15 octobre 2007, Mgr Jean-Claude Périsset a été nommé par le pape Benoît XVI nonce apostolique en Allemagne. C'est une marque de haute estime qu'a témoignée le pape à l'archevêque staviacois en le nommant son ambassadeur dans son pays, l'Allemagne. L'une des charges les plus difficiles de la Secrétairerie d'État du Vatican.



Mgr Périsset a pris sa retraite en 2014 dans sa ville d'Estavayer-le-Lac.

## **Mgr Dominique Thierrin, le pèlerin de Praratoud**

Etrange destin que celui de Dominique Thierrin, né à Praratoud le 23 septembre 1837. A une époque où les moyens de communication n'avaient rien de la célérité de ceux d'aujourd'hui, Dominique Thierrin était déjà un grand voyageur devant l'Eternel. Mais n'anticipons pas !

Orphelin très jeune, Dominique fut élevé par ses oncles, à Surpierre. Doué intellectuellement, il fréquenta non pas le Collège St-Michel supprimé par le Régime radical de 1848, mais l'Ecole cantonale de Fribourg, dont le recteur était l'historien et pédagogue Alexandre Daguët. Après l'Ecole cantonale, Dominique Thierrin poursuivit ses études à Einsiedeln, puis au séminaire de Fribourg. Ordonné prêtre le 28 juillet 1861, il devint la même année vicaire à Promasens. En 1867, il fut nommé curé de cette paroisse. L'abbé Thierrin passa 44 ans à Promasens !

### **Pèlerin quêteur pour Moudon**

La construction de la grande église néogothique de Promasens, consacrée le 28 mai 1872, ne fut pas l'unique souci du curé Thierrin. Une partie de sa paroisse en « pays mixte » - Moudon et ses environs - lui tenait fort à cœur et allait l'occuper pendant de longues années. Grâce à l'abbé Thierrin et à la compréhension des autorités protestantes de Moudon, le 18 juillet 1876, le culte catholique était restauré dans cette ville. Trois siècles et demi s'étaient écoulés depuis la conquête du Pays de Vaud par les Bernois et l'instauration de la religion réformée.

Tous les soucis pécuniaires de la communauté catholique de Moudon, l'église, le presbytère, l'école, l'abbé Thierrin les prit sur lui et les conserva jusqu'en 1914. Muni de son bâton de pèlerin, il s'en alla quêter à travers l'Europe. En France, en Belgique, en Allemagne, en Italie, et ailleurs encore. Il noua des amitiés, fit la connaissance de maintes personnalités et de nombreux prélats. Le 9 juin 1889 déjà, c'était la pose de la première pierre de l'église.

## **Chanoine de la cathédrale de Bucarest**

Comment Dominique Thierrin, de Praratoud, devint-il chanoine de Bucarest ? Son cousin, Florentin Thierrin, dirigeait une institution florissante dans la capitale de la Roumanie. Le curé de Promasens lui rendit visite. Voici l'extrait d'une lettre qu'il a envoyée de Bucarest, à l'Evêché de Fribourg, le 21 mai 1895. (On remarquera que le souci de réunir des fonds pour son œuvre de Moudon ne l'abandonnait jamais...)

*Je viens de l'archevêché de Bucarest. Mgr Zardetti m'a retenu sept quarts d'heure auprès de lui. Demain, mon cousin et moi dînerons à l'archevêché. J'espère vous apporter encore 1000 fr. Et si l'empereur d'Autriche exauce ma requête, le montant sera plus élevé.*

*C'est donc dimanche prochain que je prêcherai la Première communion des enfants dans la cathédrale de Bucarest. Vendredi, j'irai à Roustchouk en Bulgarie voir une religieuse de ma paroisse. C'est à deux heures de chemin de fer et il faut une heure pour traverser le Danube. Je verrai aussi Mgr Jaquet \*à Jassy. Il faut profiter, puisque mon cousin paie tous les voyages. Tous les jours, il me conduit avec une voiture à deux chevaux dans les environs de Bucarest. Nous irons voir sa belle maison de campagne qui est près de Prédéal, à la frontière hongroise.*

\* Note Natif de Grolley, Mgr Dominique Jaquet (1843-1931) fut curé du Cerneux-Péquignot avant d'enseigner au Collège St-Michel. Il choisit ensuite de devenir Cordelier. Professeur à la toute nouvelle Université de Fribourg, il fut - à sa grande stupeur - désigné par le Vatican en qualité d'évêque de Jassy, en Roumanie.

Le camail de chanoine honoraire de la cathédrale de Bucarest était dans ses bagages lorsque l'abbé Thierrin revint de Roumanie. Dès 1896, il porta en plus le titre de Monseigneur. Le Pape l'avait nommé Camérier d'honneur.

Le journal « La Gruyère » du 10 juin 1896 relate cette distinction en ces termes : *Le pape a confié à M. Thierrin, curé de Promasens, le titre de prélat de sa maison. M. Thierrin était candidat, après Mgr Hornstein, au siège épiscopal de Bucarest.*

## **L'alcool et les veillées : une guerre inlassable !**

Deux passions ont animé l'abbé Dominique Thierrin : les voyages et l'écriture. Il aimait écrire. Des lettres, en quantité. Des articles de journaux, et aussi des livres, ou plutôt des libelles impétueux clouant au pilori ce qu'il considérait comme les fléaux de l'époque : l'alcoolisme et les veillées. Voici quelques titres : *L'épidémie des cabarets* (1883), *Dangers de l'abus des boissons alcooliques*, manuel d'instruction populaire à l'usage des instituteurs (1888), *Le fléau des veillées* (1891). Un échantillon de son style... grandiloquent et excessif, caractéristique de la fin du siècle passé :

*Quand l'immoralité est générale parmi la jeunesse d'une paroisse ; quand les assemblées nocturnes succèdent aux rendez-vous clandestins ; quand, à la faveur de l'ombre des nuits, on s'est familiarisé avec le vice : alors qui pourra dire les désastres produits dans cette paroisse par la jeunesse, qui s'est détournée de la voie de Dieu. (...) La corruption devient générale : de la jeunesse, elle passe à l'enfance, qui est excitée au mal par la vue du mal ; car, il est à remarquer que, parfois, on admet des jeunes*

*enfants à ces veillées où tout est loin d'être décent ; on souffre qu'on tienne devant eux des propos cyniques et grossiers, qu'on se permette des familiarités que la vertu réprouve. Etc.*

Ce témoignage de l'abbé Thierrin laisse supposer que tout n'était pas si bon au « bon vieux temps »...

### **Les dernières années**

En 1905, Mgr Thierrin quitta Promasens pour Collonges-Bellerive dans le canton de Genève. En 1911, il s'établit à la cure d'Estavayer-le-Lac. De 1915 à son décès survenu le 4 avril 1926, il exerça son ministère en qualité d'aumônier de l'Hospice de la Broye. Il fut inhumé devant la chapelle du cimetière d'Estavayer.

#### **Sources :**

- *La Liberté*, Nos 79 et 81, 1926 ;
- *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* 1912 et 1927 ;
- *Semaine catholique* du 15 avril 1926 ;
- BCU, ouvrages de Dominique Thierrin ;
- archives de l'Evêché

### **Michel Moret, de Ménières, directeur des Editions de L'Aire**

En visite chez le poète René Char, Albert Camus découvrit une collection de superbes photos réalisées par Henriette Grindat. Camus en écrivit les légendes. Et quelles légendes ! Ainsi naquit un superbe ouvrage, *La Postérité du Soleil*, dont les Editions de L'Aire furent coéditrices en 1986. Le 27 octobre dernier, Michel Moret le parcourait en ma présence. Il s'est arrêté à la photo d'un minuscule bâtiment provençal surplombant un jardin broussailleux. La légende de Camus : *Ici vit un homme libre. Personne ne le sert. Ça fait réfléchir, m'a dit Michel Moret...*

### **Le livre, une planche de salut**

Michel Moret est né à Ménières. C'était en 1944. La guerre touchait à sa fin. Les mentalités villageoises, si souvent enserrées dans la pensée unique véhiculée par le curé et le régent, étaient immuables depuis des décennies. Les temps de l'anathème et des préjugés qui clouaient au pilori le moindre non-conformisme n'étaient pas révolus. Et l'orthodoxie de la pensée avait ses parasites : la jalousie, la rancune, la violence... Ici, dans ces années, ne vivaient pas des hommes libres. Ici, c'est Ménières, c'est les villages environnants. C'est le pays tout entier qui attendra les années 50 et 60 pour sa « révolution culturelle ». Michel Moret écrit dans *Une aire de Liberté* :

*Le livre a été ma planche de salut. Il a été le fil d'Ariane qui m'a permis, à la vingtaine, de sortir de mon labyrinthe intérieur. (...) Mon bonheur de vivre date de cette période où j'ai découvert la lecture. Pourtant, je ne renie rien de mon enfance paysanne. La dureté des travaux m'a formé le goût de l'effort ; la proximité des animaux et de la forêt a conditionné mes rapports avec la nature ; l'espace m'a donné le goût de l'indépendance et de la liberté. En revanche, l'étroitesse des mœurs a provoqué un sentiment de révolte inextinguible qui, d'ailleurs, trouve son prolongement dans le*

*métier d'éditeur. Parfois, les aspects négatifs du passé secrètent un humus qui aura des répercussions positives plus tard.*

A vingt ans donc, Michel Moret découvre la lecture, la grande, celle qui nourrit. Avec la lecture, s'élaborent les structures mentales qui font un homme libre. Pascal, Chamfort, Péguy, Kierkegaard et tant d'autres y contribuent, qui éclairent son ciel. Moret quitte successivement la terre, les PTT, pour entrer dans le monde du livre. A 24 ans, il commence un apprentissage de libraire à Lausanne. Il restera 10 ans à la librairie Payot. D'apprenti, il devient libraire, puis chef de service, puis chargé de cours auprès des futurs libraires. Un autre destin l'attend.

### **Michel Moret se lance**

En 1978, la Coopérative Rencontre rend l'âme. Michel Moret, encouragé par des amis - dont Michel Dentan, professeur et éditeur de talent - prend la relève. L'Aire, société coopérative est inscrite au Registre du Commerce. Michel Moret écrit : *J'étais très heureux d'être investi capitaine d'un vaisseau, mais la mer fut parfois tumultueuse.*

Dans les inévitables bourrasques, les Editions de l'Aire ont su choisir les bons vents. En 1992, c'est l'installation à Vevey, 15 rue de l'Union. La création de la *SA Editions de l'Aire* date de 1995. Qualités et mérites de Michel Moret ont été relevés. En 1992, il reçoit le Prix Blancpain et, l'année dernière, le prix Régis de Courten.

Fictions, romans, récits, nouvelles, autobiographies, essais littéraires, essais divers, théâtre, musique, poésie, beaux-livres, histoire et documents, sciences et tradition : l'Aire ne cesse d'éditer. Mais si la production est éclectique, les choix sont éclairés.

Environ mille manuscrits parviennent annuellement aux Editions de l'Aire. En fin de compte, seuls vingt ou trente seront publiés. Michel Moret lit beaucoup de manuscrits. Un petit comité de lecture le seconde. L'un des meilleurs moments de la vie d'éditeur ? C'est lorsque je communique à un auteur que son livre est accepté, affirme sans hésiter Michel Moret. Et aussi, bien sûr, lorsqu'un ouvrage de l'Aire conquiert une aura auprès d'un large public.

Des Mozart assassinés ? Il y en a, affirme l'éditeur. Certaines maisons d'édition, faute de temps, renvoient à leur auteur un colis qui n'a pas été ouvert. Le monde des chefs-d'œuvre ignorés existe.

### **Les trois meilleurs souvenirs de l'éditeur**

Trois, c'est trop peu... Michel Moret réfléchit. (Il parle toujours posément, après un moment de réflexion.) Il nomme trois livres qu'il porte tout spécialement dans son cœur. Le premier, c'est *La Mort en Arabie*, de Thorkild Hansen, traduit du danois par Raymond Albeck, édité par l'Aire et Actes Sud en 1984. L'ouvrage a obtenu le grand Prix des Lettres scandinaves et il a fait l'objet de trois films.

*La Postérité du Soleil*, dont il a été question ci-dessus, est le second titre. Avec amour, Michel Moret me présente l'édition de luxe. Tout est superbe, autant les photos que les légendes nées sous la plume du Prix Nobel de littérature. *La Postérité du Soleil* a eu - entre autres - les honneurs de l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot.

La troisième palme revient à *Carême*, le roman de Marie-Claire Dewarrat. Michel Moret, l'un des premiers, a pressenti que l'écrivaine de Châtel-St-Denis a le souffle d'une authentique romancière. *Carême* est l'un des beaux romans qui ait vu le jour aux Editions de l'Aire.

Que Michel Moret me pardonne d'ajouter un quatrième ouvrage ! C'est son imposante anthologie, *Vingt-Cinq siècles de littérature*, de Platon à Marie-Claire Dewarrat. D'innombrables extraits significatifs des auteurs publiés à l'Aire s'y consomment avec délice. Un livre à avoir dans sa bibliothèque !

Des quelque 400 pages que compte cette anthologie signée Michel Moret, je cite deux phrases. L'une de Henri Roorda, le professeur lausannois auteur de *Le pédagogue n'aime pas les enfants*, et de *Mon suicide* qu'a édité Moret : *Pour que les choses soient belles, il faut d'abord qu'il existe un être vivant capable d'en sentir la beauté*. L'autre, de Marie-Claire Dewarrat : *Il y a du bleu et de la lumière douce derrière les portes que l'on n'a pas encore poussées*.

Que Michel Moret continue à sentir - à pressentir - des beautés puis à nous en faire bénéficier, qu'il continue à ouvrir des portes sur de la lumière.

Extrait de *Lettre à un jeune libraire*, de Michel Moret dans *Célébration de la librairie*, Editions de l'Aire, 1998

*(...) A l'heure où tu lis ces lignes, un jeune homme ou une vieille dame isolée écrit des textes qui, peut-être, changeront le XXI<sup>e</sup> siècle. Il faut qu'il y ait des intermédiaires, des passeurs pour favoriser la transmission de l'œuvre en question. Pour cela, il faut être humble et respectueux devant l'écrit. Le texte fondamental ne sera peut-être pas reconnu du premier coup. Il faut que le libraire se donne les moyens de stocker le texte du célèbre inconnu comme l'éditeur se donne les moyens de l'éditer. (...)*

*Des questions lancinantes se posent à l'homme d'aujourd'hui : quelle Europe veut-on ? quelle Suisse veut-on ? quel monde veut-on ? Il n'y a que les extrémistes qui ont une réponse nette et tranchée. Les autres cherchent, hésitent. Le livre peut leur donner une réponse satisfaisante d'une manière indirecte et inattendue. Le marché du livre a été touché par la gangrène ultra libérale, mais il reste des îlots de résistance, des petites librairies où l'on personnalise le métier et donne un sens à la vie. Dans les grandes entreprises, il y a des gens qui croient encore au livre comme on croit à l'amour et à la vie. Ce monde n'aspire qu'à avancer. (...)*

## **Un révolutionnaire de St-Aubin, J.P. Raccaud**

### **L'insurrection de Pierre-Nicolas Chenaux**

Les souvenirs de l'histoire apprise à l'école se limitent parfois à des noms, à des dates. Mais quant à dire à quels événements ils sont rattachés, c'est parfois une autre histoire... Le nom de Raccaud est associé à celui de Castella. Précisons les souvenirs. Il s'agit de deux principaux lieutenants de Pierre-Nicolas Chenaux, celui dont la statue, à Bulle, est tournée vers Fribourg. Chenaux, statufié, tend le poing vers la capitale. Son soulèvement contre le gouvernement de Fribourg, fin avril et début mai 1781, tourna court. Mais les répercussions, en 1798, furent considérables lorsque fut instaurée la République helvétique.

## Ce que l'on sait de Raccaud

L'abbé Fridolin Brülhart, dans *Saint-Aubin, notice historique*, édité en 1932, nous éclaire un peu. Le comte de Zurich, dans des notes trouvées aux archives de l'Etat, apporte lui aussi quelques informations. Notre révolutionnaire est né en 1748. Il est le neuvième et dernier enfant d'Albin Raccaud et de Marie Kolly. Grâce à son grand-oncle Charles-Boniface Raccaud, curé de Saint-Aubin, Jean-Pierre peut faire des études assez complètes. De ses relations ultérieures avec des prêtres, on peut supposer qu'il a suivi des cours de théologie. Ayant envie de voir du pays - comme son frère engagé dans le service militaire étranger - il obtient en 1770 un passeport pour continuer ses études en France. C'est là qu'il puise ses idées révolutionnaires. Des notes rédigées à son sujet, on retient qu'il était dépensier. Il liquide en effet la plupart de ses biens et emprunte à gauche et à droite. En 1774 - il est rentré au pays deux ans plus tôt - il épouse Marie-Anne Cuany, de Delley. Le 27 mars 1776, il achète une maison au Criblet, à Fribourg, grâce à la dot de sa femme. Il la revend quatre ans plus tard, à perte.

Comment Raccaud occupait-il ses journées ? Il s'est associé un certain temps avec un marchand de vin. A part ça, mystère. Il dépense beaucoup et dilapide la dot de son épouse. On sait qu'il propage des idées révolutionnaires. C'est lui qui embrigade Henri Rossier, qui joua double jeu et assassina Chenaux. On le voit souvent en Gruyère. Il rencontre Pierre-Nicolas Chenaux, Jean-Nicolas-André Castella, et d'autres ennemis du pouvoir en place à Fribourg. Jean-Pierre Raccaud, dans les conciliabules pré-révolutionnaires, rend compte de l'état d'esprit des Broyards. Il assure que tout le monde, dans le bailliage de Montagny, se dit contre les ordonnances du gouvernement. Voici une description physique de Raccaud : d'une taille de 1 m 80, maigre, des cheveux noirs - soit tressés en cadenette soit portés dans une espèce de petite bourse -, des yeux tantôt décrits comme noirs, tantôt comme un peu bruns. Il parle aussi bien le français que le patois de Saint-Aubin.

Plantons maintenant le décor de ces années où notre Saint-Aubinois, avocat révolutionnaire et pamphlétaire, prêtait son concours à l'abordage de la citadelle aristocratique de Fribourg, en sa qualité de bras droit de Chenaux.

## Le gouvernement sous l'Ancien Régime

Du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, les bourgeois de Fribourg détiennent le pouvoir. La condition principale, pour être reconnu bourgeois, est de posséder une maison. Mais, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, quelques dizaines de familles - leur nombre a varié de 67 à 100 - réussissent peu à peu à accaparer toutes les charges publiques. Ces familles forment le patriciat - ou l'aristocratie - appelé aussi bourgeoisie secrète. Dès 1627, seuls peuvent être élus à une charge les membres de cette bourgeoisie privilégiée. La bourgeoisie dite commune n'a plus voix au chapitre !

Les patriciens monopolisent les pouvoirs politiques, économiques, culturels, sociaux. Une « Chambre secrète » de 28 membres représente une espèce de pouvoir suprême. Le Législatif et l'Exécutif sont à sa botte. Les patriciens envoient leurs délégués - les baillis - les représenter dans les dix-neuf bailliages que compte le canton. Jaloux de l'authentique noblesse, les patriciens - appelés Leurs Excellences dont l'abréviation est LL.EE. - ajoutent à leurs noms la particule *de* ou *von*. Ils s'anoblissent eux-mêmes. Le

peuple est sous tutelle. Le clergé aussi puisque l'oligarchie patricienne contrôle la foi et les pratiques de chacun. Sous l'Ancien Régime, le pouvoir aristocratique se serait estimé infidèle à son devoir s'il n'avait offert ses services au clergé pour imposer « par la terreur et la discipline ce que les prêtres sont impuissants à faire prévaloir par la parole ».

### **Le soulèvement de Pierre-Nicolas Chenaux**

Les documents abondent sur « la révolution » patronnée par Pierre-Nicolas Chenaux, de La Tour-de-Trême. Quelques-uns des faits relatés ci-après proviennent d'un texte quasiment inconnu, une pièce de théâtre inédite signée d'un Broyard originaire de Murist, Emile Bise. (Celui-ci occupa à Fribourg diverses fonctions importantes. Citons - entre autres - celle d'avocat, de professeur de droit, de premier recteur de l'Université nouvellement créée en 1889 et, plus tard, celle de rédacteur en chef de *La Liberté*.) En comparant à d'autres sources le contenu de *Pierre-Nicolas Chenaux, pièce populaire dramatique en cinq actes* d'Emile Bise, on peut s'assurer du sérieux de sa documentation.

L'un des prétextes du soulèvement de Chenaux doit être mis en rapport avec la pratique religieuse, chevillée à la mentalité du peuple fribourgeois. Or, LL.EE. avaient supprimé des fêtes, des processions, et ramené quelques solennités à de plus justes proportions. Pâques, la Pentecôte, Noël étaient en effet suivis de trois ou quatre jours chômés et prétextaient des libations... peu catholiques. En plus, le gouvernement aristocratique avait fermé en 1778 le couvent de la Valsainte auquel le peuple était très attaché. Autres motifs de la rébellion, l'augmentation du prix du sel et des taxes sur le bétail, le prélèvement de nouveaux impôts et de la dîme sur les pommes de terre, et j'en passe... Bref, le peuple en a marre. Emile Bise fait dire à l'avocat Castella : « Le peuple a maintenant d'autres idées que jadis. Il raisonne, il a pris conscience de sa force et de ses droits. Il veut avoir dorénavant son mot à dire dans la direction des affaires publiques. »

Le complot contre le gouvernement de Fribourg se trame en Gruyère, souvent à Bulle, à l'*Hôtel de l'Épée Couronnée*, devenu aujourd'hui l'*Hôtel du Cheval Blanc*, où Raccaud rejoint ses amis. Décision est prise d'entrer à Fribourg le 3 mai 1781, jour de foire, afin de renverser LL.EE. Mais, les patriciens ont vent de la révolte qui se trame. Les portes de la ville se ferment. Un détachement de dragons bernois, appelé en renfort, disperse deux à trois mille paysans en rébellion. Un faux ami de Nicolas Chenaux, Henri Rossier, le traître d'Ecuvillens, le transperce d'un coup de baïonnette. Le cadavre, transporté à Fribourg, est livré au bourreau. Celui-ci, ivre, donne plusieurs coups de hache pour couper la tête de Chenaux et il fait de même pour partager en quatre son cadavre encore habillé. La tête est exposée au bout d'une pique sur la tour de la porte de Romont. Dans *Le Tocsin fribourgeois*, pamphlet signé Raccaud, Castella et Guisolan, on peut lire qu'*une bande de Secrets, avec un certain nombre de femmes de leur digne espèce, ont eu la cruauté, ou plutôt la bassesse, d'aller danser devant la porte de Romont*. Le bourreau attachait à la potence deux têtes en fer blanc, censées représenter les avocats Raccaud et Castella, condamnés à mort par contumace. Ils avaient réussi à prendre la fuite.

Pluie de condamnations après cette révolution avortée. Peine de mort, galères (à Brest), bannissement du territoire helvétique, exil aux îles françaises, sonnettes (maison de

force), etc. Nicolas Chenaux, auquel le peuple voua un culte - des litanies étaient chantées en son honneur - fut réhabilité par le Grand Conseil le 4 juillet 1848.

### **Jean-Pierre Raccaud après le soulèvement**

La « Révolution » avortée, Jean-Pierre Raccaud se cache à Carouge (Genève) et à Evian. Il se fait appeler le Chevalier, ou M. le comte. Il vit en semi-clandestinité et écrit des pamphlets. Au *Tocsin fribourgeois*, dont il a déjà été question, ajoutons le *Réveil patriotique*. Ce sont de violentes diatribes contre les aristocrates.

On sait aussi qu'il laisse à Saint-Aubin sa femme et ses quatre enfants dans la misère. Le 30 juin 1783, son épouse lui écrit une lettre pathétique. En voici un court extrait : *Où est-il donc ce sort heureux que vous vouliez me faire ? Je vous ai toujours vu sensible pour les malheureux ; ce serait-il donc pour moi seule que vous êtes insensible ?*

En 1790, on retrouve Raccaud à Paris, avec Castella. Il est l'un des fondateurs du *Club helvétique*, appelé aussi *Société des Patriotes suisses*. Le Club réunit des bannis des cantons confédérés. Les libelles qu'il propage contre les gouvernements aristocratiques, la propagande menée dans les troupes helvétiques au service de la France ne furent pas étrangers au bouleversement que connut la Suisse en 1798... et à l'assombrissement de l'étoile patricienne.

L'avocat Castella, de retour au pays en 1798, au temps de la République helvétique, fut sous-préfet de Gruyères, puis greffier du tribunal de la Gruyère. Quant à Raccaud, on ne sait ce qu'il devint.

#### **Sources :**

- Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, volumes IV et VI ;
- *Histoire du canton de Fribourg*, du Dr Berchtold, Fribourg 1852, tome III ;
- *Histoire du canton de Fribourg*, de Gaston Castella, Fribourg 1922 ;
- *Fribourg, un canton, une histoire*, de Michel Charrière, Fribourg 1991 ;
- *Saint-Aubin*, de Fridolin Brülhart, Estavayer 1932 ;
- *Pierre Nicolas Chenaux*, pièce populaire inédite, de Emile Bise, non daté

### **Le schisme d'Autavaux**

Cela s'est passé au début du XX<sup>e</sup> siècle. Du 2 mai 1909 au 2 avril 1910, un curé vieux-catholique - on dit aussi catholique-chrétien - a exercé son ministère à Autavaux. Pourquoi réveiller cette vieille histoire ? Tout simplement pour lui donner, dans la mesure du possible, ses justes proportions. Si le temps l'a métamorphosée, des documents existent, qui peuvent - passez-moi l'expression - remettre l'église au milieu du village.

Ainsi, dans une plaquette éditée par la paroisse de Forel en 1974, il est écrit en page 46 au sujet de l'abbé Fatôme, le curé vieux-catholique : ... *Fantôme trouant la nuit, il effraya jusqu'aux joncs souples qui frissonnèrent. On le surnomma Fatôme (...)* Mais au fil des mois, au fil du scandale, les convictions s'estompèrent, le moral, le cœur n'y étaient plus. *Greuin, dit Fatôme, remonta sur son radeau et les brebis égarées firent à nouveau de l'œil au Pape de Rome.*

Le moulin du temps a maltraité la vérité. Fatôme était bien le nom du curé vieux-catholique d'Autavaux-Forel. Quant à l'abbé Greuin, prêtre de Bienne, il était à Autavaux le 4 avril 1909 à 10 h, pour célébrer la première messe selon le rite vieux-catholique dans une maison particulière. Le 2 mai, l'abbé Greuin revient célébrer la messe à Autavaux avec un jeune prêtre vieux-catholique français qui s'appelle Paul Fatôme. Ce dernier sera pendant près d'une année le curé de la nouvelle communauté d'Autavaux-Forel et environs.

Mais, n'anticipons pas. Reprenons les choses à leur début.

### **Frictions avec la paroisse d'Estavayer**

Forel, Autavaux et Sévaz appartenaient jadis à la paroisse d'Estavayer. Le 16 avril 1817, le Conseil d'Etat ordonne que les trois communes restent réunies à Estavayer. Des tensions relatives à la non-participation des trois communes aux frais du culte s'étaient fait jour. Les problèmes ressurgissent en 1843, lorsqu'il s'agit d'établir une assemblée paroissiale. Les députés Devevey et Grangier font remarquer que les trois communes ne sauraient en faire partie, puisqu'elles n'ont jamais rien payé. D'accord, dit-on à Forel, Autavaux et Sévaz, à condition que l'on continue à ne rien payer... 1864 est l'année où est votée une loi cantonale instituant une assemblée et un Conseil de paroisse. Le premier Conseil paroissial d'Estavayer est nommé, sans représentants des trois communes. L'année suivante, la commune d'Estavayer reprend en mains les affaires paroissiales. En 1879, révision de la loi. Même si une paroisse ne compte qu'une commune - Estavayer considère que c'est son cas puisque Forel, Autavaux et Sévaz ne paient pas de contributions paroissiales ! - il faut des autorités paroissiales. C'est l'époque où l'on peut encore ignorer les ukases du canton. Le Conseil communal d'Estavayer continue à gérer en maître les affaires paroissiales.

Le 22 février 1885, la commune d'Estavayer doit néanmoins s'incliner. Un Conseil paroissial est désigné... sans représentants des trois communes. Celles-ci s'insurgent. S'ensuivent 20 ans de désaccords, surtout de la part d'Autavaux. En 1898, les trois communes refusent de verser une subvention quelconque au « fonds de fabrique » (la caisse paroissiale). En 1905, non sans heurts, Sévaz est rattaché à la paroisse de Bussy. La même année, tout semble se calmer entre Estavayer et les deux communes d'Autavaux et de Forel, dont des représentants pourront siéger au Conseil paroissial d'Estavayer. Une convention est proposée aux deux villages. Elle est jugée boiteuse, surtout au sujet des immeubles paroissiaux.

### **La rupture**

L'abbé Dévaud, curé d'Estavayer, n'est pas le seul à être fatigué des interminables discordes. Le Conseil d'Etat et l'évêché sont du même avis. Un décret du Conseil d'Etat du **8 avril 1907** promulgue le rattachement d'Autavaux à la paroisse de Montbrelloz, et de Forel à celle de Rueyres-les-Prés. Vives réactions dans les deux villages détachés de la paroisse d'Estavayer ! On prétend que l'évêque, Mgr Déruaz, a été berné. Comme il est aveugle, on lui aurait forcé la main.

Le 25 avril 1907, 30 citoyens d'Autavaux recourent au Grand Conseil contre la décision du Conseil d'Etat. En vain. Le 17 juin 1907, c'est le recours au Tribunal fédéral. Le jour de la délibération de la cour fédérale, les gens des deux communes sont venus en

nombre à Lausanne, accompagnés de leur défenseur, l'avocat Dupraz de Romont. L'avocat Hudry, de Genève, l'autre défenseur, n'est pas présent. Les citoyens de Forel et Autavaux sont déboutés. Le rattachement d'Autavaux et de Forel aux paroisses de Montbrelloz et de Rueyres est entériné. C'en est trop. Les hommes d'Autavaux et de Forel, au caractère bien trempé, ne sont pas des gens à plier l'échine. Ils ont leur fierté. Puisque personne ne veut nous entendre, on va changer de religion, se disent-ils. La mise à exécution de la menace va exiger des mois de tractations. **1909** sera l'année de la réalisation du projet de se séparer de l'Eglise catholique romaine.

Le curé-doyen Dévaud, d'Estavayer, informe l'évêché le 19 mars 1909 de la pétition des citoyens de Forel et Autavaux envoyée à **Mgr Edouard Herzog**, évêque vieux-catholique, lui demandant un prêtre. Les catholiques romains de la région manifestent leur énervement. Ils s'attendent à ce qu'un culte vieux-catholique soit célébré incessamment à la chapelle de Forel. Le 20 mars, un détachement de gendarmes est sur les lieux. Le préfet d'Estavayer, aidé de deux gendarmes et d'un serrurier, fait changer la serrure de la porte d'entrée de la chapelle. Le lendemain, le curé de Rueyres accompagné de 16 jeunes gens vient dire la messe à la chapelle de Forel. Seule, une vieille dame y participe, par curiosité dit-on.

Le scandale éclate dans le canton. Le Journal radical *L'Indépendant* prend le parti des sécessionnistes alors que *La Liberté* et le *Journal d'Estavayer* les vitupèrent. D'autres journaux suisses parlent du schisme d'Autavaux. L'affaire fait grand bruit durant cette année 1909.

Qui a avancé l'idée de passer au vieux-catholicisme ? Je n'ai pas de réponse. Mais, on peut supposer que **Eugène Sansonnens**, né en 1870, le futur président de la « Société des catholiques-chrétiens d'Autavaux, Forel et environs », fondée le 22 août 1909 à 11 h, en a été l'un des principaux instigateurs.

### **1909 - 1910 : quelques épisodes de cette période**

Violente fut la réaction du curé Georges Wicht, de Montbrelloz ! Il voue les vieux-catholiques aux gémonies. Sa réprobation se manifeste autant de vive voix que par écrit. Les citoyens qui abandonnent officiellement la religion catholique romaine, les nombreuses présences - 47 le matin et 60 l'après-midi - aux premiers offices vieux-catholiques du **2 mai 1909** célébrés par le nouveau curé vieux-catholique Paul Fatôme, la participation des enfants aux leçons de catéchisme de la « nouvelle religion », autant de faits qui excèdent le curé de Montbrelloz. Il ne désigne Fatôme que sous le vocable de « l'intrus ». Le pauvre ne sait où loger. Il est tout d'abord hébergé au café de Montbrelloz. Le curé Wicht écrit au cafetier : *Si demain, lundi soir, à six heures, certain pensionnaire logeant dans votre pinte depuis plus d'un mois n'a pas gagné d'autres parages, je suspendrai tout exercice religieux, sauf ceux du dimanche et des fêtes que je ferai faire à voix basse par un autre prêtre. La population de Montbrelloz se chargera du reste. Salut. Wicht, curé.*

Fatôme s'en va. Le journal satirique de l'époque, « *Guguss* », le 3 juillet 1909, publie un commentaire sarcastique et une caricature où l'on voit le curé Wicht pointer un index menaçant sur son confrère catholique-chrétien. L'hôtel Bellevue d'Estavayer (futur Stavia) reçoit alors l'abbé Fatôme. Le curé d'Estavayer imite celui de Montbrelloz. Pas question pour le Bellevue d'accueillir un hérétique ! Durant les mois

que Fatôme va encore passer à Autavaux, il trouvera refuge « en bas Rivaz », auprès du pêcheur Louis Baudois, peu sensible à la vindicte de la « seule et véritable Eglise ». Auparavant, Fatôme avait encore été chassé d'un modeste logement qui lui avait été loué.

Pendant tout ce temps, il exerce son ministère, *avec un beau courage apostolique et stoïque*, pour reprendre les mots du président Eugène Sansonnens dans une lettre adressée au curé vieux-catholique de Schönenwerd, responsable des catholiques-chrétiens de la diaspora. Fatôme célèbre la messe dans une chambre d'une maison particulière d'Autavaux. Y assistent en général une dizaine d'adultes et autant d'enfants, surtout d'Autavaux. Le prêtre quitte par moments la table qui lui sert d'autel pour accompagner des chants à l'harmonium. L'instrument a été offert par la paroisse vieille-catholique de Lucerne. Les torts principaux reprochés à la messe et aux Vêpres de Fatôme : les offices sont célébrés en français et les fidèles tutoient Dieu et la Sainte Vierge dans leurs prières... Trois fois par semaine, le soir, ont lieu des réunions bien fréquentées.

Seiry, qui rencontre de sérieuses difficultés de desservance, envoie une délégation à Autavaux pour « voir comment ça marche ». Certains seraient prêts à demander eux aussi un curé à Mgr Herzog.

En 1909 toujours, le *Bund*, journal suisse-alsacien bien connu, ouvre une souscription pour la construction d'une cure et d'une chapelle à Autavaux. En août, plus de 800 fr. ont été récoltés. Un architecte bernois s'offre à dresser gratuitement les plans. On se demande si la chapelle doit être construite à Autavaux ou à Estavayer. En octobre 1909, le président Eugène Sansonnens se rend à Granges (Veveyse), où réside le propriétaire du café du Château d'Estavayer. Ce dernier refuse de compromettre son établissement en louant une salle pour le culte vieux-catholique. Par contre, il serait d'accord de vendre l'établissement à la nouvelle communauté pour 48 000 fr. Trop cher, estiment Eugène Sansonnens et son Conseil.

### **Encore des menaces et des vexations**

- Le Conseil d'Etat, en février 1909, révoque les Conseils communaux de Forel et d'Autavaux sous prétexte qu'ils ont refusé de remettre les registres civiques dans leurs nouvelles paroisses de Rueyres et de Montbrelloz.
- Des agents de la police de Sûreté, de la « Secrète » comme on disait, se déguisent en marchands de veaux pour venir espionner à Autavaux et à Forel.
- Le curé Wicht séquestre chez Jules Sansonnens des ouvrages vieux-catholiques. Il est poursuivi avec un grand couteau.
- Des sifflets sont distribués à Bussy, Rueyres et Montbrelloz pour siffler Fatôme, l'intrus.
- Le 15 juin 1909, 27 citoyens portent plainte contre les agissements du curé de Montbrelloz qui menace les enfants de prison s'ils n'assistent pas à ses leçons de catéchisme
- L'instituteur force lui aussi les enfants des vieux-catholiques à suivre ses leçons de catéchisme.
- Dans une lettre datée du 6 mai 1909, le curé Wicht prédit à Eugène Sansonnens de terribles conséquences pour ses actes de schismatique. Vous vous damnez, écrit-il. Vous agissez sans réflexion comme les gamins et les fous.

- Les femmes de Montbrelloz chassent à coups de balais les enfants d'Autavaux.
- Le Conseil d'Etat, Georges Python en tête, et l'évêché, cherchent un compromis. Forel et Autavaux, détachés de la paroisse d'Estavayer, ne veulent pas entendre parler d'un rattachement à Rueyres et à Montbrelloz. Soit ! Et si l'on fondait une nouvelle paroisse, en créant tout d'abord un rectorat d'Autavaux-Forel, dont la desservance serait assurée par le curé de Montbrelloz ? Cette idée des autorités religieuses et civiles se concrétisera en 1909 déjà.
- De multiples autres vexations et mépris sont signalés dans les rapports que Fatôme envoie à son Eglise.

### **La fin du schisme**

La peur de la damnation éternelle, le tonnerre déclenché en et hors de chaire par le curé Wicht contribuèrent aux premiers désistements des « renégats ». D'autres allaient suivre. Propos d'un journaliste : *Les femmes, qui sont ici comme ailleurs gardiennes des traditions, les femmes fascinées par la terreur de la damnation, retirent leur mari et leurs fils du fossé schismatique.* A peine une année après le début de son activité à Autavaux, l'abbé Fatôme s'en va, le 2 avril 1910.

Le rectorat catholique romain de Forel-Autavaux créé en 1909 supplanta la communauté catholique-chrétienne. On s'efforça même de gommer le souvenir de cette période de perturbation religieuse. Mme Gilberte Duc, domiciliée à Forel, née en 1914 soit peu d'années après les événements, l'a confirmé tout récemment : *J'avais 12 ans et j'étais au pensionnat à Orsonnens. J'ai appris l'existence du schisme par un professeur de musique de Payerne, M. Canivet, qui donnait des cours à Orsonnens. Dans ma famille et mon village, on n'en parlait pas.*

La chapelle de Forel fut transformée et agrandie en 1923. Mme Marie Sansonnens donna 60 000 fr. pour réaliser ces travaux. Le rectorat devint paroisse en 1942.

### **Les services de « Monseigneur »**

Le hameau des Planches, aujourd'hui rattaché à Forel, a vécu en dehors de ces événements. Ses habitants allaient à l'église à Rueyres-le-Prés. Ils vinrent à Forel dès 1934, année où l'église de Rueyres fut incendiée.

Dans une interview parue dans le *Républicain* du 4 août 1977, M. Joseph Marmy, ancien député et syndic d'Autavaux - un ancien servant de messe de Fatôme - rappelait en compagnie de Mme Marguerite Duc-Sansonnens divers souvenirs du schisme, dont plusieurs figurent dans cet article. Lors de cet entretien, M. Marmy a évoqué une anecdote dont les héros sont les agriculteurs des Planches. En 1910, les habitants du hameau se prétendent copropriétaires de la chapelle de Forel et réclament leur part, puisqu'ils assistent aux offices à Rueyres. Par gain de paix, l'évêché leur verse quelques centaines de francs. Une manne bienvenue pour les paysans des Planches qui s'empressent d'acheter en commun une machine à arracher les pommes de terre. Celle-ci est baptisée la « Monseigneur », que l'on se passe à l'époque de la récolte des tubercules... Il paraît qu'avec le solde du montant versé par l'évêché, les bourgeois ont acheté un cric, dont l'usage leur était réservé !

## **Quelques mots sur la religion catholique-chrétienne**

A l'origine du schisme d'Autavaux, aucun conflit d'ordre théologique. Tout est parti de la décision de séparer les deux villages d'Autavaux et de Forel de la paroisse d'Estavayer. Pourquoi a-t-on choisi la religion vieille-catholique plutôt que le protestantisme ? Si l'on pense à la proximité des protestants vaudois, le fait peut paraître étonnant. Quelqu'un a-t-il la vraie réponse à cette question ?

Une explication pourrait être que les rites vieux-catholiques sont plus proches du catholicisme traditionnel. En 1909, la séparation des vieux-catholiques de l'Eglise romaine était récente puisque réalisée après le concile Vatican I, en 1870. Un rappel succinct.

Lorsque le dogme de l'infaillibilité pontificale a été proclamé en 1870 - après des débats conciliaires tumultueux - une minorité de catholiques ne l'a pas accepté. La décision fut finalement votée à l'unanimité moins deux voix contre, à la faveur du départ précipité des évêques français et allemands, soit en raison de la guerre franco-prussienne qui était sur le point d'éclater, soit qu'ils préféreraient s'abstenir et quitter Rome plutôt que de voter non. Lors des séances préparatoires, une grande partie des évêques français - notamment Mgr Dupanloup - allemands et suisses s'étaient prononcés contre cette définition. Ces catholiques voyaient dans le nouveau dogme une abdication des évêques face à l'omnipotence du Pape. L'infaillibilité était ressentie par eux comme une contradiction avec les croyances de l'Eglise primitive, comme d'ailleurs d'autres décrets pontificaux. Des catholiques minoritaires ont fondé leur propre Eglise, dans laquelle ils voyaient pourtant la continuité de l'ancienne Eglise catholique. D'où le nom de « vieux-catholiques ». La décision de créer en Suisse des paroisses indépendantes a été prise lors de la *Journée d'Olten*, en 1872. Le premier évêque, Mgr Edouard Herzog, professeur de théologie, a été élu en 1876. Les églises vieilles-catholiques des différents pays sont unies depuis 1889. Il s'agit de l'Union d'Utrecht, ville des Pays-Bas dont l'évêque a assuré la « succession apostolique », c'est-à-dire la transmission des pouvoirs sans interruption depuis l'Eglise primitive. Actuellement, la Suisse compte dix-huit mille vieux-catholiques, dans 37 paroisses.

### **Présentation de l'abbé Paul Fatôme**

Paul Fatôme est né à Equeurdreville, à proximité de Cherbourg, dans la Manche, en Normandie, le 31 décembre 1873. Son père le destine à la marine. Il commence une école de mécanicien. Mais sa foi l'aiguille ailleurs. A 17 ans, il entre au petit séminaire où il reste jusqu'à 20 ans. Il fréquente ensuite le grand séminaire de Coutances où il poursuit ses études théologiques, avec une année d'interruption pour le service militaire. Contrairement à ce qui a été affirmé, il ne devient pas prêtre catholique romain. Il est sans cesse en recherche de vérité. Il part à Paris, puis à Rome dont il revient insatisfait. Un prêtre vieux-catholique dont il fait la connaissance le met en rapport avec Mgr Herzog, évêque suisse catholique-chrétien. Paul Fatôme entre à l'Université de Berne où il suit les cours de théologie de Mgr Herzog et d'un savant abbé français qui devient son ami, Eugène Michaud. Paul Fatôme est ordonné prêtre vieux-catholique en la cathédrale de Berne le 29 décembre 1905. Il revient ensuite en France où il a la douleur de perdre son père et une sœur. Il devient ensuite curé de St Cyr-la-Roche, en Corrèze.

Des difficultés avec l'Eglise catholique romaine l'obligent à quitter la Corrèze. Mgr Herzog l'appelle à Autavaux. Après son départ de ce village en avril 1910, l'abbé Fatôme prêche à Genève, à la Chaux-de-Fonds, à Lyon. En 1912, il est à Nantes. Son activité y est débordante, malgré les habituelles vexations qui recommencent partout où il exerce son ministère. Il ouvre une chapelle, un presbytère, un patronage.

La guerre de 1914 arrive. Le voilà brancardier sur le front. Il reste 25 mois dans les tranchées. Il est décoré de la Croix de guerre pour son grand courage. Revenu à Nantes, il tient à réaliser un projet qui lui tient à cœur : construire un asile de vieillards. Il parcourt la France, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne pour récolter des fonds. Il parvient à ses fins, grâce tout spécialement à l'aide de l'évêque d'Utrecht. Il travaillera de ses mains pour construire cet asile. Pendant la guerre de 1914-1918, il refusa d'être consacré évêque.

En 1935, l'abbé Fatôme fit paraître un journal, *Le catholique français*. A cause d'un manque de fonds, le journal disparut après une dizaine de numéros.



Lors d'un voyage en Pologne, en 1922, l'abbé Fatôme rencontre la fondatrice de la secte des Mariavites. Il est très marqué par cette rencontre, mais reste fidèle à son Eglise durant les années qui suivent. En 1936, il se rallie aux Mariavites. Le 4 septembre 1938, l'abbé Fatôme - qui s'appellera dorénavant Père Marc - est consacré évêque par Mgr Kowalski, l'archevêque de la secte. Il semble que Mgr Fatôme ait manifesté divers désaccords avec certaines pratiques ésotériques de la secte mariavite, « cet étrange surgeon » de l'Eglise romaine comme l'appelle un historien. Pendant l'occupation allemande, dans les années 40, Mgr

Fatôme hébergea une religieuse mariavite polonaise dans sa communauté de Nantes. Celle-ci, prêtre, voulait célébrer la messe. Le Père Marc (Fatôme) s'y opposa. Il s'éloigna par la suite des Mariavites.

Paul Fatôme est décédé à Nantes le 28 août 1951.

**Sources :** (interviews divers)

- Archives de l'évêché de Fribourg ;
- documents divers fournis par MM. Jean-François Mayer, historien ;
- Dr Urs von Arx, professeur à l'Université de Berne ;
- abbé Bernard Vignot, prêtre catholique-chrétien, Notre-Dame-de-Bondeville (France) ; abbé Jean-Claude Mokry, prêtre catholique-chrétien, Grand-Lancy ;
- Mgr Teyssot, évêque gallican d'Aquitaine, Bordeaux

### **Au temps de la « chète »**

Les superstitions populaires, la sorcellerie, les pactes avec le diable et autres manigances occultes ont infesté le monde jusqu'aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Et même au delà ! Pourquoi ? Le peuple ignorant - l'école ne devint obligatoire qu'au XIX<sup>e</sup> siècle - est crédule. L'obscurantisme éradique la raison. Moines et prédicateurs entretiennent la

peur du démon... que l'on voit partout. Des faits bizarres, qui seraient explicables aujourd'hui, sont ainsi attribués à la sorcellerie. On croit aux revenants, aux maléfices, à divers signes prétendument annonciateurs ou aux rapports directs avec le Malin. Et les sorcières - bien plus nombreuses que les sorciers en des temps combien sexistes - subissent les pires châtements. L'Eglise et les pouvoirs civils n'y vont pas de main morte ! Les soi-disant fautifs - ou, le plus souvent, fautives - sont soumis à la torture appelée « question ». Les souffrances sont telles que n'importe quel aveu jaillit. Parmi les supplices infligés, l'un des plus cruels consiste à arracher des lambeaux de chair avec des tenailles. S'ensuit le bûcher. Avant d'être brûlée, la victime est enduite d'une huile qui accélère l'action des flammes.

De nombreux ouvrages traitent de la superstition et de la sorcellerie. Internet se montre aussi prolifique dans ces domaines ! Un Fribourgeois, Jean-François Rouiller, a publié il y a juste vingt ans un ouvrage intitulé *Invoûta*, aux Editions du Cassetin. Parmi les exemples qu'il a découverts dans des manuscrits et des publications diverses, plusieurs cas se rapportent à la Broye. Ainsi, au XV<sup>e</sup> siècle, un enfant de Féigny est volé dans son berceau, puis étouffé. La nuit qui suit l'enterrement, il est déterré, amené à la « chète » (une assemblée démoniaque, espèce de messe noire) où il est apprêté, puis mangé pour conjurer des sorts. A la même époque, Jaquette Rossat, de Ménières, doit rendre des comptes à toute la population dans la carrière du village : elle mange de la chair de petits enfants pendant la « chète » et elle a jeté une hostie dans un brasier. Jaquette subit le sort du feu. Un endroit, à la limite de Granges, Ménières et Sassel, dénommé *l'Incrogne*, sert de lieu de réunion pour la « chète ». Encore au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, un Baillif de Surpierre est brûlé comme sorcier. Avant l'exécution, il a été huilé sur tout le corps. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les exécutions se poursuivent. Quelques noms de « sorcières » étranglées puis brûlées au XVII<sup>e</sup> siècle : en 1612, Anna Bondallaz, de Surpierre ; en 1644, Catherine Chanex, de Cugy ; en 1647, une dame Grivet, de Surpierre ; en 1650, Elisabeth Blanche, de Grandcour ; en 1651, une dame Sansonnens de Portalban. Puis, dans les années qui suivent, de nombreuses autres exécutions de « sorcières » de La Vounaise, Vuissens, Prévondavaux, Combremont, Dompierre... et d'ailleurs.

Où en est-on aujourd'hui ? Un extrait du *Grand dictionnaire de culture générale*, Ed. Marabout, 1996 : ***La boue noire de l'occultisme déferle sur notre fin de siècle qui redécouvre toutes les formes de la superstition, des plus innocentes, comme l'astrologie, aux plus menaçantes, les sectes.***

Un site Internet ([www.alyon.asso.fr/litterature/superstitions](http://www.alyon.asso.fr/litterature/superstitions)) nous indique par ordre alphabétique une multitude d'usages ressortissant à la superstition. Des usages souvent bien innocents qui n'ont plus rien à voir avec la « chète » d'antan. Chacun de nous en connaît un certain nombre. Ces « trucs » nous font sourire ? Pas toujours, tant la crédulité est parfois opiniâtre... En voici un qui peut rendre service : pour se débarrasser de verrues, il faut en entrant dans l'église pour la messe du dimanche, se plonger les mains dans le bénitier et « passer l'eau bénite » en souriant à une personne qui arrive ; celle-ci récupérera les verrues !

## La Corbière

Un manuscrit inédit de 16 pages, signé par Henri Michaud le 16 août 1988, une étude fouillée de sa cousine, Mme Véronique Marmy Brasey, enseignante, nous apportent un éclairage précieux sur l'histoire de La Corbière.

A part ces deux sources, les archives de l'évêché, celles de l'Etat, comme l'ouvrage du Père Daubigny intitulé *Le Monastère d'Estavayer*, Imprimerie Butty 1911, les *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* de 1909, *Le Républicain* du 11 octobre 1984, le *Journal d'Estavayer* du 6 juillet 1993 et *La semaine catholique* du 13 août 1936 ont également fourni divers renseignements. Sans compter des ouvrages généraux... et les témoignages oraux recueillis ici et là.

### Une chronologie pour situer les faits et les gens

- 1746 Un plan cadastral, aux archives de l'Etat, mentionne comme propriétaire de La Corbière le sieur François-Joseph Demiere. Cette famille a laissé des traces au musée d'Estavayer.
- Dans les années 1830, Nicolas de Boccard épouse la fille de Georges-Antoine Endrion, illustre militaire au service de Louis XVI. La famille Endrion est propriétaire de La Corbière. Construction du château
- 1865 La Corbière passe de la famille Endrion à celle des de Boccard. Le cadastre mentionne le nom de Antonin de Boccard, nouveau propriétaire.
- 1880 - 1901 Le château est loué par la famille de Boccard à la comtesse de Pourtalès.
- 1880 La comtesse fait édifier une chapelle dans le parc du château.
- 1902 Le château, pendant la construction du pensionnat du Sacré-Cœur à Estavayer, abrite cette institution.
- 1903 Le château avec parc, jardin et prairies est loué par la famille de Boccard aux demoiselles de La Rive et Roberty, venues de Montet-Cudrefin où elles exploitaient une Ecole d'horticulture. Cette école sera dorénavant à La Corbière. Elle y restera durant plus de 40 ans.
- 1917 La Corbière, domaine et château, sont achetés à la famille de Boccard par M. Léon Marmy et son parâtre M. Joseph Baudin. La même année, la ferme brûle.
- 1920 M. Léon Marmy construit une nouvelle maison d'habitation. La famille Baudin habite l'ancienne maison de maître, toute proche (A ne pas confondre avec le château de 1856, situé plus loin, qui abrite à cette époque l'Ecole d'horticulture.) La maison de maître, appelée aussi « manoir » date du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est là qu'habitait la famille Endrion, puis la famille de Boccard avant la construction du château.
- 1925 Partage du domaine entre les deux propriétaires. Il y aura dorénavant le domaine Léon Marmy et le domaine Joseph et Philomène Baudin.
- 1929 Mme Jeanne-Alexandrine de La Rive, directrice de l'Ecole d'horticulture, devient propriétaire du château et de ses alentours immédiats.



- 1903 – 1946 L'école d'horticulture reçoit des jeunes filles de bonnes familles. Dans les serres et jardins sont cultivées des plantes et des fleurs les plus variées.
- 1946 – 1987 En 1946, le château et ses alentours deviennent propriété des Pères de St François de Sales. L'institution abrite le juvénat - petit séminaire qui compte une trentaine d'élèves - puis une école de degré secondaire dirigée par ces Pères qui accueille jusqu'à cent étudiants. Dans la région, cette école est appelée *l'Institut La Corbière*.
- 1952 La ferme de l'institut - dont le responsable fut le Frère Maurice Rouiller jusqu'au départ des Pères de St François de Sales - est ravagée par un incendie.
- 1965 La grande ferme Marmy-Baudin est la proie des flammes.
- 1993 La Corbière - soit l'ancienne propriété des Pères - est transformée en Centre de Santé.
- 1995 Incendie de la ferme située près du château.
- 1999 La Corbière comprend toujours deux secteurs : celui des domaines Marmy et Monney-Baudin et celui du château et de ses annexes naguère institut et aujourd'hui Centre de Santé sous la direction du Dr François Choffat. Le J.d'E. du 6 juillet 1993 précise les buts de la *Fondation La Corbière* : la promotion de la santé globale selon des moyens conformes aux lois naturelles.
- La ferme Marmy, parallèlement à l'exploitation, développe le tourisme rural, avec camping, location de caravanes, chambres pour groupes, possibilité d'activités nautiques, de visites diverses dont celle de la grande cariçaie.
- A la ferme Monney-Baudin, Chantal Monney a ouvert un atelier de poterie.
- Les propriétaires actuels des deux domaines sont Patrice Marmy, fils de Gérard, et Michel Monney.

### **Georges-Antoine Endrion**

Le dictionnaire historique et biographique de la Suisse indique que la famille Endrion est bourgeoise d'Estavayer depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, et qu'elle fut reçue dans le patriciat fribourgeois en 1783. Les Endrion sont propriétaires de La Corbière dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Georges-Antoine Endrion de la Corbière est resté célèbre. Lieutenant-colonel et commissaire général du régiment de la *Garde Suisse* au service du roi de France au moment de la Révolution française, il était présent lors du massacre du 10 août 1792, où 786 gardes sur 1100 furent tués. Endrion en réchappa et prit une part active à l'évasion - ratée - de Louis XVI. Lors de l'arrestation du roi, il aurait réussi à quitter Paris sur une charrette chargée de paille cachant... une barrique de louis d'or. Son attelage aurait mis 14 jours pour effectuer un parcours peu usité pour se rendre en Suisse : Paris, Montargis, Nevers, Autun, Chalon-sur-Saône, Poligny, Champagnole, Pontarlier, Fleurier, Neuchâtel. Endrion aurait caché le tonneau d'or dans le lac et serait venu le rechercher quelques jours plus tard depuis La Corbière. Cet or a fait l'objet de bien des questions, discussions et supputations...

De 1809 à son décès en 1828, Georges-Antoine Endrion fut syndic d'Estavayer.

### **La comtesse de Pourtalès**

A gauche de la porte d'entrée de l'église des Dominicaines d'Estavayer se trouve la dalle funéraire de la comtesse de Pourtalès, avec l'inscription suivante : *Anne-Marie*,

*comtesse de Pourtalès-Gorgier, née comtesse d'Escherny, née à Paris le 11 septembre 1820, décédée à La Corbière le 7 avril 1901. Tertiaire de Saint Dominique. Elle faisait beaucoup d'aumônes et sa prière était constante.*

La comtesse de Pourtalès a vécu au château de La Corbière de 1879 à 1901, date de son décès. Son grand-père était le comte François-Louis d'Escherny, publiciste et ami des illustres écrivains et philosophes qu'étaient Diderot, Helvétius et Jean-Jacques Rousseau. En 1840, Mademoiselle d'Escherny épousa Henri, comte de Pourtalès-Gorgier dont la famille - active dans le développement industriel de Cortaillod - donna son nom à un hôpital de Neuchâtel. Dans son ouvrage sur *Le Monastère d'Estavayer*, le Père Daubigney affirme que la comtesse de Pourtalès *était douée d'une beauté remarquable et d'une parfaite distinction d'esprit et de manière*. La comtesse allait beaucoup « dans le monde », à Paris, à Berlin, à Rome, à Naples où elle était reçue à la cour. Elle passait une partie de son temps au château de Gorgier, qui fut vendu à la mort de son mari. Elle se retira alors à La Corbière.

### **Les enfants de la comtesse**

La comtesse avait trois filles et un fils, écrit le père Daubigney. L'aînée, Marie, Sœur de la Charité, était supérieure d'un orphelinat en Macédoine. Emilie avait épousé le baron Gaston Renouard de Bussière. Louise était l'épouse du comte Raymond de Geoffre de Chabrignac, général de division. Quant au fils, le comte Arthur de Pourtalès-Gorgier, il était ministre de France au Guatemala.

Un mystère demeure. Plusieurs témoignages recueillis dans la région d'Estavayer font état d'une jeune personne toujours voilée à cause d'un visage tourmenté, qui vivait auprès de la comtesse. Cet être mystérieux mangeait, paraît-il, dans une auge en or. Certains parlent d'une tête de chat, d'autres de cochon, d'autres, et c'est plus plausible, d'un bec de lièvre. Des témoignages concordent pour prétendre qu'il s'agirait de la quatrième fille de Mme de Pourtalès.

### **Au temps des calèches... et du téléphérique**

Henri Michaud, dans son étude sur la Corbière, parle des visiteurs huppés qui fréquentaient le château.

La région d'Estavayer résonnait des « grelottières » attachées aux somptueux attelages des de Pourtalès, ou à ceux des nombreux et riches visiteurs. Henri Michaud affirme qu'une bonne partie de la noblesse d'Europe vint au château. Il cite les d'Estérazy de Budapest qui arrivèrent en 1895 avec six grandes diligences attelées de six, voire de huit chevaux ; le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg, cousins de Victoria, reine d'Angleterre ; des princes italiens. La plupart arrivaient par la route, avec d'impressionnants convois. D'autres abordaient au débarcadère qu'avait fait aménager la comtesse sous La Corbière. Les vapeurs de la Société de navigation fondée en 1872 - dont elle était une grande actionnaire - pouvaient ainsi faire escale non loin du château.

La comtesse aimait à se faire promener sur le lac. Mais, le chemin d'accès lui était pénible. Philibert Liardet, serrurier à Estavayer, lui construisit un téléphérique actionné par un treuil à deux manivelles placé au sommet des roches. La comtesse descendait et

remontait, assise dans une nacelle. Le câble porteur était fixé près du lac sur un bloc erratique. Près du château, il s'enroulait autour du tronc d'un imposant châtaignier.

### **L'abbé François-Marie Guillermin (1828-1909)**

La comtesse de Pourtalès, de 1885 à 1901, eut son aumônier privé, l'abbé François-Marie Guillermin. Celui-ci fut tout d'abord secrétaire de son cousin l'évêque d'Annecy. De 1863 à 1878, l'abbé Guillermin était curé de Versoix. Une parenthèse historique pour éclaircir la suite...

La victoire allemande de 1870 fut suivie de rudes assauts contre l'Eglise catholique. Les luttes avaient déjà commencé avec l'encyclique de 1864, le *Syllabus*, qui condamnait le libéralisme. Ce combat, qui eut pour théâtre l'Allemagne et la Suisse, s'appela le *Kulturkampf*. Le dogme de l'infailibilité pontificale, proclamé par le Concile Vatican I en 1870, fut le prétexte d'une scission dans l'Eglise. Ceux qui optèrent pour la séparation s'appelèrent vieux-catholiques ou catholiques chrétiens. Genève connut de violents remous. Mgr Mermillod, alors évêque auxiliaire de cette ville, fut banni en 1873. Les curés de Genève qui avaient refusé de prêter serment à la constitution genevoise furent remplacés par des prêtres vieux-catholiques.

Le futur aumônier de la comtesse de Pourtalès, curé de Versoix, fut emprisonné durant trois mois en 1876, ayant refusé de prêter serment. L'abbé Guillermin a laissé un texte - reproduit dans la *Semaine catholique* du 13 août 1936 - sur son séjour en prison. Mgr Mermillod, exilé tout d'abord à Ferney, puis à Monthoux, près d'Annemasse, à partir de 1880, demanda à l'abbé Guillermin d'être son secrétaire. Les relations amicales entre l'abbé Guillermin et Mgr Mermillod se poursuivirent lorsque ce dernier était l'évêque du diocèse, de 1883 à 1891. (En 1890, Mgr Mermillod devint le premier cardinal suisse.) Les archives de l'évêché détiennent les lettres écrites par l'aumônier de La Corbière à Mgr Mermillod.

### **Hubert de Boccard (1835-1908)**

Un mot tout d'abord de la famille de Boccard. Le père de Hubert de Boccard est Nicolas, capitaine au service du roi de France Charles X. Le roi ayant été renversé en 1830, Nicolas de Boccard revint à Estavayer où il épousa la fille de Georges-Antoine Endrion, le propriétaire de la Corbière, l'illustre officier duquel il est question dans notre article. Aux diverses propriétés qu'ils possédaient à Estavayer, à Fribourg et ailleurs, les de Boccard ajoutèrent La Corbière en 1865. Le cadastre porte à cette date le nom de Antonin de Boccard, frère de Hubert. Le premier était né en 1838 et le second en 1835.

Agé de 19 ans, Hubert de Boccard s'engage au service du roi de Naples. Il accède après quelques années au grade de lieutenant. Mais, le royaume de Naples, comme les autres régions de la péninsule, sont en effervescence. L'unification de l'Italie s'opère dans les années 1860 et 1861. Le royaume de Naples, par plébiscite, s'annexe au royaume d'Italie, sous le sceptre de la maison de Savoie. Hubert de Boccard rentre au pays.

En 1864, notre Staviacois s'en va ... aux antipodes, tenter fortune en Nouvelle-Zélande. Il se fait chercheur d'or. Son escapade dure trois ans. A son retour en Suisse, il est incorporé dans l'armée fédérale où il parvient au grade de major. Après la guerre

franco-allemande de 1870, lors de l'internement de l'armée du général Bourbaki en janvier 1971, il participe activement à « l'éreintante corvée de l'internement », pour reprendre l'expression des *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* de 1909 qui relatent la vie mouvementée de Hubert de Boccard. Au contact des soldats français souffrant de diverses maladies graves, il est atteint de la variole. Il en réchappe et devient collaborateur de l'ingénieur Guillaume Ritter qui construit le barrage de la Maigrauge sur la Sarine. En 1872, il épouse Mlle Caroline de Diesbach, fille d'Amédée. Nommé secrétaire à la Direction de l'Instruction publique, il s'ennuie, n'étant pas né pour la vie sédentaire. En plus, la maladie l'oblige à de longs séjours dans diverses stations étrangères. On le trouve successivement à Madère, Nice, Florence, Rome... Les dernières années de sa vie furent assombries par un mal incurable.

Hubert de Boccard a légué au musée d'Estavayer diverses armes, dont une superbe épée ayant appartenu à Georges-Antoine Endrion.

### **Anecdotes**

- Lorsque l'eau du Rio de La Corbière s'échappe du fossé au sud-ouest et dévale la falaise, elle prend le joli nom de Saut de la Pucelle. Une légende prétend qu'une jeune cavalière vierge, pour échapper à un méchant cavalier noir, sauta dans le précipice. Le cheval fut tué, mais la pucelle fut sauvée...
- Lors de la première correction des eaux du Jura, entre 1868 et 1891, le niveau du lac s'abaissa de 2,10 m à 2,50 m. La famille de Boccard, vu ses bonnes relations avec le gouvernement cantonal, obtint en toute propriété les terrains découverts par le retrait des eaux entre Estavayer et Forel. D'où l'expression « les grèves à Boccard ». Les de Gottrau, de Font, firent la même opération. Les grèves sud devinrent « les grèves à Gottrau »...
- Dans son testament, la comtesse de Pourtalès demanda que son cheval fût tué, et sa chair distribuée aux plus démunis. Clément Périsset, le futur boulanger, était à l'époque servant de messe. Il en reçut un kilo. Une autre version - les aléas de la tradition orale ! - dit que la mule blanche de Mme de Pourtalès étant âgée, la comtesse la fit tuer. La chair de l'animal fut distribuée aux pauvres.
- Les jeunes filles de l'école d'horticulture venaient vendre leurs fleurs devant la Grenette à Estavayer. Un âne conduisait le convoi. Celui-ci ne voulait pas rentrer à La Corbière si les demoiselles n'étaient pas allées lui « tirer » des caramels à la gare.
- Les tirs des avions militaires débutèrent en 1927 déjà, affirme M. Georges Fasel, d'Autavaux, retraité SAM. Les appareils étaient moins rapides qu'aujourd'hui. Il arrivait qu'un pilote jette son casque près de La Corbière, où était située la place de tir. Il avait ainsi un prétexte pour venir le récupérer auprès des jeunes filles de l'école d'horticulture. (A noter que les dames de cette école n'appréciaient pas les tirs sur le lac, à 400 m du château. Elles parvinrent à faire déplacer la place de tir à Forel, en 1932.)

## Les premiers correspondants du *Républicain*

C'était le samedi 10 janvier 1948. Les gens de la Broye et d'ailleurs découvraient, curieux, le premier numéro du *Républicain*. L'initiateur, Bernard Borcard. Un homme jeune, plein d'allant, d'enthousiasme et de talent. Un esprit libre, non conformiste, prêt - annonçait-il - à traquer les hypocrites, les cagots et autres tartufes dont les vertus se bornent à être religieusement drapeautiques. Bernard Borcard s'est entouré de collaborateurs talentueux. Les principaux : Pierre Verdon, Paul Thierrin, son papa Léon Borcard, Henri Bise, Lucie Gremaud-Duc, puis Marcel Perret et bien d'autres... Des collaborateurs locaux aussi, parmi lesquels on aurait garde d'oublier Gugu Maeder, le bouillant agriculteur d'Estavayer, qui prit avec fougue la défense des paysans.

Pourquoi le nouvel hebdomadaire broyard s'est-il appelé *Républicain* ? La réponse est donnée dans le premier éditorial. *Ce titre est mieux qu'une enseigne, écrit l'éditorialiste, c'est un programme. On vit en république, que diable ! Et le peuple exerce la souveraineté par l'intermédiaire de délégués élus par lui, pour un certain temps.* Le nouvel hebdomadaire broyard se propose de lutter pour la reconquête de libertés amenuisées. Il se donne pour tâches d'éclairer l'opinion publique sur les intolérables abus fédéraux et cantonaux. Si le *Républicain* s'annonce indépendant, affleurent tout de même ses sympathies radicales. Dans la majorité conservatrice, trouvent grâce des personnalités agréées, les Paul Torche, les Gustave Roulin. D'autres sont anathématisés. Brosse à reluire ou étrille, c'est selon. Gare aux despotes et sus à la docilité de trop de citoyens, docilité qui favorise l'autocratie ! Le premier numéro suscite - à côté des compliments - des réactions acariâtres. Ce qui n'est pas pour déplaire à Bernard Borcard qui écrit dans l'édition suivante : *Ces menaces ont glissé sur le rail de notre indifférence...*

Il m'a paru intéressant de présenter quelques-uns des premiers collaborateurs du *Républicain*, et d'accompagner leur présentation de textes qu'ils ont écrits en 1948. Réminiscences pour certains, découvertes peut-être pour d'autres.

Un anniversaire - le 50e du *Républicain*, tout proche - permet ainsi de se souvenir ou de faire la connaissance d'écrivains, journalistes, poètes ou polémistes, tous Broyards d'origine ou établis dans la Broye. Et qui n'étaient pas n'importe qui !

### **Pierre Verdon**

Collaborateur de la première heure, Pierre Verdon n'a pas la plume dans sa poche. Dès qu'il prend officiellement la responsabilité de la chronique fribourgeoise, le 17 juillet 1948, il annonce la couleur : *J'ai horreur des gens, quels qu'ils soient, qui se prennent au sérieux, se gonflent d'importance et se frappent la poitrine avec l'ostentation des Phariséens bibliques. Je méprise les sournois, les tortueux, les cauteleux, les rampants (...). Quand ils sont vaniteux, paresseux, incapables ou despotes, les politiques me dégoutent jusqu'à la nausée et au vomissement. Ce sont alors des parasites ou des tortionnaires du peuple et il convient de les fustiger à chaque occasion opportune.*

Ne croyez pas que Pierre Verdon ne fait que fustiger. Ce redresseur de torts a aussi le cœur tendre. L'injustice, la méchanceté, la jalousie, l'ignorance guettent, attaquent, écrasent parfois. Verdon le sait bien, qui écrit dans son beau livre de poèmes *Les Prémices* :

*J'étais empli d'ardeur pour les plus nobles causes :  
La Religion, l'Art, l'Amour du sol natal ;  
Voulant qu'on les aimât fort, très fort, mais sans poses,  
Je devins incompris ; c'était presque fatal !...*

Malgré les vicissitudes de la vie, malgré les coups que lui valurent ses écrits, Verdon resta fidèle à lui-même, passant de l'algarade au compliment, du bâton à la carotte.

### ***Au service des lettres et des arts***

Originaire de Dompierre, fils d'un instituteur de Bulle, il obtint son brevet d'enseignement à Hauterive en 1921. Il poursuivit ses études à l'Université de Fribourg, tout en étant secrétaire à la Direction de l'Instruction publique. Passionné de littérature, il s'en alla ensuite étudier à Paris, à la Sorbonne. Revenu au pays, il fit carrière dans le journalisme, tout en publiant plusieurs ouvrages : un roman policier, *Un conseiller d'Etat a été assassiné*, qui met en scène un magistrat fribourgeois du bon bord, aux mœurs qui passaient à l'époque pour légères ; un livre de poèmes, *Les Prémices* ; un recueil de fables, *Vérités ironiques* ; deux comédies, *La Sérénade*, accompagnée d'une musique de Georges Aeby et *Cachez vos photographies*. Dès 1925, il est membre de la Société des écrivains suisses. Il se passionnera toute sa vie pour les arts. En 1931, il publie une importante étude sur les artistes et les peintres contemporains dans le numéro de Noël de la revue *L'art en Suisse*.

### ***Le journaliste***

Son activité principale est le journalisme. Il lance un mensuel, la *Gazette de Fribourg*, dont la durée sera éphémère. Il est nommé rédacteur de *L'Indépendant* en 1934, fonction qu'il assume pendant quatre ans. Le 31 décembre 1938, une voiture le fauche à la rue de Romont, à Fribourg. Il restera handicapé, mais il garde entières tant sa volonté que sa verve. Il s'établit à Rosé où sa maison s'appelle *La Métairie*. Il fonde un hebdomadaire, *La Revue de Fribourg*, qui fusionnera avec *Fribourg Illustré* en 1946. Cette revue, à cette époque, est un reflet exhaustif et abondamment illustré de la vie en général dans le canton de Fribourg, avec une prédilection marquée pour les activités culturelles et artistiques. En plus, Pierre Verdon continue de correspondre avec maints journaux et revues, dont *Le Républicain* à partir de 1948. A Rosé, défilent des amis écrivains, peintres, sculpteurs, musiciens.

A sa mort survenue le 14 août 1951 - il n'avait que 48 ans - *Fribourg Illustré* lui rend un émouvant hommage sous la plume des écrivains fribourgeois Jean Humbert, Paul Thierrin, Henri Gremaud, Gabriel Oberson. Quelques-unes de leurs phrases : Pierre Verdon connaissait toute la littérature... Il disait la nécessité de retourner toujours aux grands maîtres du passé... Il cherchait à mettre en vedette l'élite intellectuelle et artistique fribourgeoise... Envers les artistes, il était celui qui comprend, qui stimule, qui porte en avant... Disparaît un homme de lettres non conformiste, à l'imagination féconde, à l'humour inné, au verbe incisif et truculent. Pierre Verdon laissait une veuve et cinq enfants.

## ***Le spahi inoubliable***

Pendant la dernière guerre, la Suisse a accueilli des réfugiés, civils et militaires. C'est ainsi que de fringants spahis - soldats d'Afrique du Nord qui servaient la France - arrivèrent à Estavayer. Ils étaient grands, ils étaient beaux, ils sentaient bon le sable chaud... Pierre Verdon prit prétexte de leur séjour à Estavayer pour échafauder un roman-feuilleton à l'intention du *Républicain*. Bien qu'il ait annoncé haut et fort que ce roman relevait de la littérature d'imagination, il paraît que, dès les premiers épisodes, ce ne furent que gorges chaudes et rigolades dans les rues, les cafés et les chaumières d'Estavayer et d'ailleurs !

Des amours-propres et des susceptibilités furent désagréablement échaudés. Après le treizième épisode, le rideau tomba - ou plutôt fut forcé de tomber - et nul ne sut ce qu'il advint de Mustapha ben Mekboul et de Mohammed ben Aouid du premier peloton, ni de Haroun el Yousep du deuxième peloton, ni des Ali et des Baba. Nul ne sut non plus qui apaisa la tempête de sentiments tumultueux dont avait été assaillie Mélanie Minouille...

### **Episode No 5 du *Spahi inoubliable*, publié dans le *Républicain* le 21 février 1948**

*Rentrée « chez elle », Mlle Mélanie se débarrassa prestement de ses vêtements de ville et, avant que de vaquer à sa besogne quotidienne, elle se rendit sur la pointe des pieds à la porte qui donnait accès à la chambre des internés.*

*L'oreille aux aguets, le visage tendu de curiosité, elle jeta un coup d'œil dans l'ouverture où la clef de serrure trouve asile. Par le truchement de ce trou, elle aperçut une ombre gesticulante sur la paroi qui faisait face à la porte. Malgré l'inconfort de son poste d'observation, elle s'obstina dans la contemplation attentive d'un champ visuel restreint.*

*Patience est toujours récompensée et curiosité féminine souvent satisfaite. La redoutable servante de M. Pilet-Chassut vit soudain l'ombre se mouvoir sur l'écran boisé et un être vivant s'y substituer.*

*Ne se méfiant point de l'indiscrète surveillance dont il était l'objet, Mohammed se promenait de long en large dans la chambre, vêtu seulement du pantalon d'ordonnance. Une ceinture de cuir rouge le serrait à la taille. Brusquement, il la dénoua, désireux de se mettre tout à son aise pour procéder à sa toilette matinale.*

*A la vision troublante de cette scène aussi imprévue que désirée, Mlle Mélanie Minouille comprit deux choses dans l'instant même: d'abord, que le maréchal des logis Mohammed se trouvait seul, son compagnon ayant quitté le quartier pendant qu'elle assistait à la messe, et, surtout, que cet hôte était un homme d'une attirante beauté. Maintenant qu'il apparaissait dans la simple et suggestive tenue d'Adam, il était bien l'homme de sa race, à la fois robuste et flexible, large d'épaules, étroit de hanches, magnifiquement musclé et harmonieusement proportionné.*

*Détachant pudiquement son regard de la partie virile de l'Arabe, l'œil investigateur de Mlle Mélanie s'arrêta sur la tête de l'étranger. Elle était belle aussi, d'une sorte de beauté grave et dominatrice.*

*Le sous-officier spahi ne devait pas être n'importe qui, né dans n'importe quel gourbi berbère et élevé à la diable. Le port impérieux du chef, la finesse des traits, la noblesse évidente de l'allure indiquaient un descendant de qualité. Ce devait être, dans son pays, un homme important fils d'un homme important. C'est, du moins, ce qu'immédiatement la servante décida dans son imagination excitée...*

*Un appel sonore éclata soudain dans la maison : le maître de céans, M. Pilet-Chassut, manifestait ainsi son impatience de n'avoir point encore reçu les premiers soins matinaux de Mlle Mélanie. Et l'heure du petit déjeuner au lit devait être sacrée dans la maison de l'égoïste célibataire !*

*Inopinément dérangée dans sa contemplation d'une chair mahométane, toute rouge et courbaturée de s'être si longuement abaissée devant un trou de serrure, et toute frémissante au souvenir des choses vues, bien que défendues, la servante s'enfuit prestement du corridor, s'affaira quelques minutes à l'office et s'en fut présenter ses devoirs et son café à M. Pilet-Chassut.*

*Mécontent d'avoir dû attendre quelque peu la venue de sa complaisante bonne à tout faire, le patron s'apprêtait à lui adresser réprimande et sermon. Mais, la mâtine le servit avec tant de gentillesse, elle l'enveloppa de regards allumés et son teint, avivé par une flamme intérieure nouvelle, était si frais que le politicien retraité renonça du coup aux paroles sévères.*

*D'un geste condescendant et doux, il caressa la main droite de sa « fidèle collaboratrice » - c'est ainsi qu'il daignait appeler Mlle Mélanie dans ses moments de tendresse - et, voulant être spirituel, il déclara : « Votre café, ma chère, a, ce matin, la couleur basanée de nos deux spahis. J'espère que ces lascars ne nous causeront point d'ennuis... Mais, avec ces étrangers, on ne sait jamais ! En tout cas, méfiez-vous et surveillez bien cave, argenterie et porte-monnaie. »*

*Brave homme, candide politicien et honnête bourgeois, M. Pilet-Chassut songeait, avant tout et d'abord, à la sauvegarde de ses petits intérêts matériels.*

*Mlle Mélanie, toute préoccupée déjà d'autres arguments (car « le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas »), en conçut mépris subit pour son maître et se promit tout bas de lui faire comprendre, le cas échéant, que cave, argenterie et porte-monnaie ne sont pas l'essentiel ici-bas !*

*Tout en raisonnant juste sur le point particulier, et parce que la vision sensuelle d'un Africain déchaînait en elle une tempête de sentiments tumultueux et contradictoires, Mlle Mélanie Minouille était, comme on dit communément, sur le mauvais chemin.*

*La journée durant, sans revoir « l'inoubliable » sous-officier, elle accomplit machinalement ses travaux, oscillant entre deux décisions à prendre : aller à confesse le plus tôt possible ou discuter amour « avec un si bel homme »... (A suivre)*

## **Paul Thierrin**

Paul Thierrin signait le *Billet d'un républicain*. Propos aigres-doux sur la politique fédérale, sur les méfaits et les embrouilles de l'économie de guerre qui existait encore

en 1948, sur la hausse des prix. Notes de voyages aussi, ou réflexions diverses sur la vie de tous les jours.

Paul Thierrin est né à Surpierre en 1923. Son goût pour les livres fut éveillé à la bibliothèque du château, dont son papa était le concierge. A l'époque, bien peu de garçons, et encore moins de filles, même doués, pouvaient faire des études. Le curé-doyen de Surpierre, Nicolas Charrière, décela très tôt les qualités intellectuelles de Paul Thierrin et de son frère Gabriel, mathématicien de talent qui a fait carrière au Canada. Le curé-doyen fit en sorte que les deux frères puissent fréquenter le collège de Saint-Maurice.

Et Paul Thierrin vécut une triple carrière, d'écrivain, d'éditeur et de professeur, jusqu'à son décès survenu en décembre 1993. Auteur de contes, de récits, d'aphorismes, de poèmes, il fut honoré par l'Académie française. Il obtint le Prix de l'humour noir pour son livre *Buffet froid* (Editions de la Table ronde). Parmi ses œuvres, relevons encore deux recueils de poèmes : *Femmes, rêveries, ennuis*, Ed. Reflets 1947 et *Chemins*, Ed. Regain, 1949. En 1965, paraissait, en collaboration avec Jean Humbert, un recueil de discours dont le titre est *Vous avez la parole*, Ed. du Panorama. En 1976, c'était la publication de *La femme et l'enfant*, contes et fables, Ed. du Panorama. Ses manuels de correspondance rencontrèrent un succès considérable et furent tirés à des centaines de milliers d'exemplaires. José Ribeaud, dans *La Liberté* du 20 décembre 1993, dit de Paul Thierrin qu'il fut un prestidigitateur de la langue française. Chacun reconnaissait sa sincérité, son talent, son tempérament passionné, comme son ironie qui savait être mordante.

En 1951, Paul Thierrin fonda les Editions Panorama, à Bienne, où furent publiés 161 ouvrages. Parmi les auteurs édités par Paul Thierrin, figurent notamment Léon Savary, Henri Guillemin, Maurice Zermatten, Michel Simon, Blaise Cendrars, le Fribourgeois Netton Bosson (*Le Fils du Boulanger et les Courtes Fêtes*). Et son ami Jean Humbert avec lequel il collabora étroitement.

Paul Thierrin ne fut pas un professeur confortablement installé dans une trajectoire routinière et immuable. Homme de défis, il créa des institutions : l'Ecole prévôtise de secrétariat à Moutier en 1967 et, quelques années plus tard, l'école paramédicale Panorama à Bienne. Il fut enfin directeur de l'Ecole Bénédict de Neuchâtel.

L'écrivain de Surpierre, dans notre hebdomadaire, avait un malin plaisir à égratigner l'administration, même pour des peccadilles. Un exemple :

### **Billet d'un républicain**

3 avril 1948

*La semaine passée, je profitais de quelques loisirs pour vaguer, sous un ciel d'un bleu d'iris, à travers les prairies ourlées d'un vert printanier timide et pâle. Ainsi, rousseauiste moderne, j'explorais une contrée de la Broye, charmante par ses coteaux boisés, ses ruisseaux limpides où s'inclinait la frondaison naissante des arbrisseaux.*

*Après avoir musé longtemps ainsi et goûté à la saveur particulière de la cuisine campagnarde, je rejoignis un coquet village de la Broye vaudoise pour y prendre l'autobus qui devait me conduire à la gare.*

*Le vent du soir tourmentait les branches veuves des arbres, mais je m'installai dans l'autobus le cœur serein, léger de tout le bleu qui avait ruisselé durant cette splendide journée.*

*Cependant, il faut toujours qu'un ennui jaloux détruise notre paix intérieure. Et cet ennui, en ce crépuscule de mars, fut engendré par les P.T.T. « Comment les Postes ont-elles pu vous causer des désagréments » ?, vous demandez-vous peut-être. Par leurs tarifs, que diable !...*

*Ordinairement, je payais cinquante centimes pour mon trajet. Le chauffeur m'a réclamé soixante centimes. Alors, le tarif des autobus postaux a aussi augmenté ? Dois-je m'énerver pour ce supplément de dix centimes ? D'aucuns trouveront qu'il n'en vaut pas la peine.*

*Eh bien ! non, il faut réagir encore. J'ai protesté dans plusieurs articles déjà contre la hausse systématique appliquée par les entreprises d'Etat. Je m'élève encore contre cette nouvelle augmentation bien qu'elle fasse partie en somme du relèvement général des taxes postales.*

*Et ce qui m'irrite le plus, c'est de constater la sinistre satisfaction que semblent éprouver certains fonctionnaires postaux à remarquer notre dépit d'être tondus comme des moutons, d'être enregistrés comme des oies qu'on se propose d'engraisser pour je ne sais quel Noël de ces Messieurs du Gouvernement.* P.Th.

## **Henri Bise**

Henri Bise - originaire de Murist mais né à Fribourg - était le collaborateur distingué du *Républicain*. Son urbanité en imposait. Son dernier article - *Aimer l'ombre* - a été publié la semaine de son décès survenu après une brève maladie, le 18 septembre 1950. Son frère Pierre Bise - connu sous le pseudonyme de Pétrone - écrivait lui aussi régulièrement dans le *Républicain*.

En 1913, Henri Bise était avocat. En 1914, il obtenait le titre de docteur en droit. Sa carrière se déroula entièrement à Berne, au Département fédéral des Finances et des Douanes où il fut notamment adjoint au Service des contributions fédérales, puis chef de section de la taxe militaire. De sa vraie nature, Henri Bise était poète. Il abordait les sujets les plus divers, touchant aux arts, à l'histoire, aux voyages, à la nature, à tout... jusqu'au plus humble objet qu'il découvrait avec un regard et une inspiration ignorés du commun des mortels. Ses trois volumes de *Vocation de Fribourg*, édités entre 1935 et 1949, permirent à un large public de découvrir tant l'historien que le poète. Son dernier ouvrage, *Vocation de la Suisse*, sortit des presses de l'Imprimerie Borcard en 1950.

Henri Bise connaissait la Broye et l'aimait. Lorsque Paul Thierrin publia son recueil de poèmes *Chemins*, il choisit Henri Bise pour rédiger l'introduction. Celle-ci parut aussi dans le *Républicain* du 4 décembre 1948. En voici un extrait, consacré à **Surpierre**, village natal de Paul Thierrin :

*... Ce village broyard, entouré par le Pays de Vaud, forme, avec les terres de son enclave, un bijou de bailliage. (...) Que d'images j'ai, moi aussi, de ce pays ! Dominant la contrée, le château seigneurial s'affirme sur une haute roche, où des ruisseaux*

*cascadent, comme si, non content de régir le sol, il prétendait encore se créer des fiefs dans les nuages. Cette demeure forte défie le temps, tandis que, dans sa cour, une fontaine sculptée, à l'incessant murmure, semble le répandre. Autour, c'est une campagne claire où les collines ne sont pas dressées, mais paraissent étendues, recelant des villages aux toits rouges, tels des coquelicots au creux des sillons. Çà et là, de petits sanctuaires brillent dans les champs comme des lampes d'autel. Cette terre délicieuse est l'un des fragments du district fribourgeois de la Broye, district au territoire rompu, divisé, épars, mais combien entouré de signes ! La Basse-Broye a, sur la carte, la forme très nette d'une ancre. (...)*

*L'enclave d'Estavayer est attachée à son lac comme un nid d'hirondelles à l'auvent d'un toit, et cette comparaison est achevée puisqu'il s'envole de cette terre exquise tant de voiles qui vont raser, comme des ailes, la surface de l'onde. L'enclave de Surpierre, si on en dessine les frontières, avec sa pointe de Prévondavaux, est l'image d'une lampe antique ou d'une navette d'encens, et il n'est pas étrange, alors, qu'un poète lui soit né.*

### **Léon Borcard**

Ses billets avaient pour titre *Propos du barbu*. Léon Borcard était le papa de Bernard Borcard, l'éditeur du *Républicain*. Un papa auquel son fils rendit un bel hommage en publiant une plaquette intitulée *Léon Borcard, 1869-1953*. Les *Propos du barbu* y sont reproduits, à la suite de divers hommages rendus par Bernard Borcard, Ernest Grivet, François-Xavier Brodard, le Dr Vincent Liardet et Pierre Verdon.

Quelques mots de sa vie. Il est né à Vaulruz, à la scierie de Làla. Quand il a quatre ans, sa famille s'installe non loin de l'église, dans une ferme rustique à large auvent. S'ajoutent à cette exploitation les vastes pâturages de Tsuatsô, sur les flancs du Moléson. Léon Borcard fréquente, à pied, l'école secondaire de Bulle. Tout jeune encore, il se rend, toujours à pied, chez Joseph Renevey à Fétigny, où il s'engage comme apprenti pierriste. Quand le travail vient à manquer, il retourne, encore à pied, à Vaulruz. A vingt ans, il devient cheminot non payé à la gare de Vaulruz. Il ne quittera plus les chemins de fer. D'aiguilleur, il est promu chef de gare : à Belfaux, à Dompierre, à Cugy puis, de 1914 à 1929, à Estavayer-le-Lac. Sa retraite se passe dans la maison qu'il avait fait construire, non loin de la gare. Pour honorer sa terre natale, il lui avait donné pour nom *La Gruyère*.

C'était un personnage ! Malicieux, caustique. Sec de corps, mais pas de cœur, affirme l'un de ses biographes. Marcheur, ami de la nature et des animaux, conteur plein de talent, farceur consommé, généreux sans ostentation... et fine plume. Il a publié quantité d'articles dans divers journaux et revues. Son feuilleton dans *L'Indépendant* relate les « glorieuses » aventures de nos dirigeants spirituels et politiques de la fin du siècle passé. Les « *Voyages de Djan de la Bolyéta* » - affirme Pierre Verdon - ont été lus et relus avec passion par nos pères et nombre de leurs fils « avancés en curiosité et en esprit », et mériteraient réédition.

Ses *Propos du barbu* sont des histoires gaies : des farces, et des souvenirs.

*Propos du barbu*, publié dans le *Républicain* le 14 février 1948

## A l'école

*Il y a bien longtemps de cela, sous la conduite d'un feu cousin, je m'acheminai vers l'école afin d'être présenté à mon futur instituteur.*

*Le bâtiment scolaire était encore une toute vieille maison en bois, que les élèves de mon âge et les plus anciens ont fort bien connue. Cette vénérable institution, farcie de coins et de recoins, de corridors sans fin, favorisait farces et polissonneries les plus diverses.*

*En ce temps-là, l'instruction n'était pas poussée à jets surchauffés. Il suffisait de savoir lire et écrire sans trop de fautes, de connaître l'arithmétique plus ou moins bien pour être licencié vers l'âge de 13 à 15 ans. Je crois même me rappeler que la classe avait lieu la matinée pour les plus âgés et l'après-midi pour les débutants, ou vice-versa.*

*Le matériel n'était pas compliqué. Pour ma part, je reçus une ardoise, un crayon et un abécédaire qui avait l'air d'avoir servi à plusieurs générations.*

*Il me souvient, entre autres, d'une leçon d'arithmétique, branche que je ne prisais pas fort. Notre régent s'avisait de me demander, à brûle-pourpoint, combien faisaient huit fois huit. Pris au dépourvu, je bredouillai une réponse fantaisiste. Soixante-quatre, me rétorqua l'instituteur, non sans m'avoir gratifié d'une magistrale gifle.*

*Ce mémorable soufflet a agi énergiquement sur mon cerveau, puisque le résultat de cette multiplication est resté incrusté d'une manière indélébile.*

*Une autre fois, je ne me remémore plus pour quelle facétie, je fus expédié en prison sans grandes cérémonies, sous l'escalier de la cave. Deux ou trois compagnons me tenaient compagnie. Il faisait noir comme dans un four et, sans avoir aucunement l'idée d'une évasion, nous nous mîmes à explorer notre sombre retraite. Nos investigations nous amenèrent devant un local dont l'huis n'était pas clos. La pénombre nous permit cependant de découvrir quelques rayons sur lesquels gisaient de savoureuses pommes. Or, tout geôlier ayant l'obligation de nourrir ses prisonniers et le nôtre paraissant nous oublier, nous nous sommes gavés de ces fruits providentiels et, selon la parabole biblique, défendus.*

*Quelques jours plus tard, même punition. Hélas ! La porte de la chambre à provisions était soigneusement cadénassée. Nous n'avons pas demandé au maître le motif de ses précautions...*

L.B.

## Lucie Gremaud-Duc

Je ne sais pas grand-chose de Lucie Gremaud-Duc, qui signe L. Grd-D ses *Croquis staviacois*. Sinon qu'elle écrit fort agréablement, avec un sens aiguisé de l'observation et beaucoup d'amour pour sa ville d'Estavayer. Née le 3 juillet 1885, elle est décédée le 26 août 1949. Bernard Borcard, dans la nécrologie qu'il lui consacre, rappelle son goût pour la littérature et parle de la correspondance qu'elle entretenait avec des gens de lettres, le Dr Louis Thürler, Solandieu, Georges Volmar. Son mari Emile travaillait à la fabrique de cigares d'Estavayer. Le *Croquis* reproduit ci-dessous - bien que vieillot sous bien des aspects ! - donnera peut-être des idées aux édiles staviacois, confrontés aux récriminations générées par certains tapages nocturnes...

## **Croquis staviacois**

### **Les veilleurs de nuit** Le Républicain du 14 février 1948

*Ils sont deux qui, par n'importe quel temps, que ce soit par les nuits glaciales de janvier ou par les belles soirées estivales, arpentent les rues de notre petite ville. Ils veillent à notre tranquillité et, surtout, à notre sécurité.*

*Estavayer est emmitouflée dans une coiffe d'aïeule ; les habitations, les clochers des églises, les tours du château émergent du tapis immaculé !*

*Chassée par le vent, une tourmente de flocons effrénés fouettent les vitres des demeures bien closes. Qui voudrait quitter la douce chaleur du foyer ? Autour de la lampe voilée d'un ample abat-jour et répandant une lumière discrète, tout un petit monde est réuni. Les livres familiers voisinent avec les tricots, Dans une petite coupe, les cendres d'un cigare traduisent la joie qu'éprouve le papa à se trouver au milieu des siens.*

*La veillée passe bien vite et, à travers la nuit froide, la cloche égrène onze heures en sons clairs, avec des coups qui trébuchent, pressés de s'enfuir dans l'espace.*

*Dans l'ombre, la cité s'endort ! C'est alors que le sympathique veilleur quitte son logis, enveloppé d'une grande capote, armé d'une canne, sa pipe à la bouche, compagne inséparable. Il commence sa tournée et chemine, durant de longues heures, descendant ou remontant les rues sinueuses.*

*Aperçoit-il, au loin, une lueur insolite ? Le premier, il donne l'alarme. Une mince raie de lumière filtre-t-elle à travers les volets d'un cabaret ? Il attend patiemment et, discrètement, il dresse contravention aux amis de la bouteille. Voit-il des amoureux par trop attardés ? Paternellement, il les admoneste.*

*Certains soirs de fête, lorsque les rentrées sont tardives, il a fort à faire pour remettre sur le bon chemin ceux qui, en titubant, vont à la recherche de leur logis. Durant la belle saison, plus d'un retardataire se plaint à babiller avec le brave garde. Les veilleurs de nuit, qui furent si chers aux Staviacois, ne sont plus que souvenir. Les verra-t-on renaître un jour ? Souhaitons-le, ne serait-ce que pour la tranquillité nocturne des habitants de notre petite cité !*  
L. Grd-D.

## **En 2005, l'Institut du Sacré-Cœur a fêté ses 100 ans**

### **Une aubaine pour Estavayer**

Depuis cent ans, l'Institut du Sacré-Cœur est l'un des fleurons de la petite ville d'Estavayer-le-Lac.

Que de services éducatifs appréciés il a rendus ! Autant à des jeunes filles venues des quatre horizons, de Suisse et de l'étranger, qu'à de nombreuses Staviacoises et Broyardes. Pour elles, durant des décennies, fréquenter les cours du Sacré-Cœur a été en effet la seule possibilité de formation offerte après l'école primaire. N'a-t-il pas fallu attendre 1959 pour que l'Etat crée à Estavayer une section féminine d'école

secondaire ? Jusqu'alors, c'est le Sacré-Cœur qui ouvrait ses portes. Un signalé service parmi d'autres, rendu sans subventions étatiques par les Sœurs d'Ingenbohl.

L'architecture de l'institut, appelé aussi pensionnat, est typique des années 1900. Elle ne détonne pas en ce début du troisième millénaire. Les Sœurs et l'architecte - le Père Victor Stürmle, bénédictin d'Einsiedeln - ont vu grand et leur prospection de l'avenir s'est avérée pertinente. Mais, reprenons l'histoire à son début...

### **Raisons d'être d'une dénomination**

Un rapide examen de la situation politico-religieuse qui a marqué le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle aidera à comprendre pourquoi le nouvel institut créé à Estavayer a porté le nom de Sacré-Cœur. Ces années ont en effet connu un élan religieux exceptionnel.

### **La République chrétienne**

Le nom de République chrétienne donné à notre canton de 1881 à 1914 définit bien les liens étroits établis entre l'Eglise et le Pouvoir civil. En 1881, les élections cantonales fribourgeoises ont raison des oppositions radicale, libérale et même conservatrice modérée. La droite conservatrice catholique obtient une très large majorité et se retrouve seule à contrôler le Grand Conseil et le Conseil d'Etat. En 1886, un jeune Broyard, Georges Python, est nommé directeur de l'Instruction publique. Il le restera jusqu'à sa mort en 1927. Python a l'envergure d'un chef, une stature d'homme d'Etat. Mais, conduire le gouvernement de la République chrétienne née en 1881 et penser sa politique n'iront pas sans soulever parfois d'après contestations...

Le Conseil d'Etat conservateur dont Python devient le spiritus rector a pour alliée une Eglise dont les buts sont d'éradiquer les séquelles radicales des années 1848 à 1856 et poursuivre le combat contre le libéralisme, le rationalisme et le socialisme, jugés les principaux ennemis du catholicisme. Ce combat - le Kulturkampf - dont les tenants étaient en symbiose avec le Vatican avait été entamé dans les années 1870. Quels ont été les outils au service de cette lutte qui, après avoir assuré l'hégémonie conservatrice en 1881, a contribué à l'assise de la République chrétienne ? Ce sont tout spécialement l'Association Pie IX ou Piusverein - dont le but essentiel est la défense et la propagation de la foi catholique - la Société des étudiants suisses, les Cercles catholiques fondés ici et là dans le canton, la presse avec *La Liberté* dès 1871, la Société fribourgeoise d'éducation créée la même année pour mobiliser le corps enseignant. Avec le turbulent chanoine Joseph Schorderet qui occupait l'avant-scène ! Un seul exemple au sujet de son activité débordante. En quatre ans, de 1871 à 1875, l'assemblée des délégués du Piusverein a passa de quatre cents à sept ou huit mille !

### **Le culte du Sacré-Cœur**

Le regain religieux de cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle a donné une place de choix au culte du Sacré-Cœur. Les apparitions de Paray-le-Monial ont joué le rôle d'incitatrices lointaines au réveil de cette dévotion. En 1673, Sœur Marguerite-Marie Alacoque, du Monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, avait reçu la révélation des « merveilles d'amour » du cœur du Christ.

La Fête du Sacré-Cœur a été instituée en France en 1765. Il faudra attendre 1856 pour que Rome, par l'intermédiaire de Pie IX, étende cette célébration à l'Eglise universelle. En 1873, le président de l'Équateur Garcia Moreno obtient des évêques de son pays la consécration de la nation au Sacré-Cœur. Députés et sénateurs consentent et décrètent que la République de l'Équateur est consacrée au très saint Cœur de Jésus proclamé le saint patron et le protecteur. Le 30 juin 1889, c'est la Ville et République de Fribourg qui, à son tour, se voue au Sacré-Cœur de Jésus. Dix ans plus tard, en 1899, Léon XIII lui consacre solennellement tout le genre humain.

Le nom de Sacré-Cœur sera attribué dès lors à une multitude d'églises, d'oratoires, d'écoles, d'institutions diverses, de groupements... Le 16 octobre 1911, lors de la pose de la première pierre de la chapelle « conservatrice » de Posieux, le cantique Fribourg au Sacré-Cœur de l'abbé Bovet est chanté pour la première fois. Il retentira longtemps dans toutes les églises fribourgeoises, tout spécialement les premiers vendredis du mois, en souvenir des apparitions de Paray-le-Monial qui avaient lieu ce jour-là. En 1918, Benoît XV demandera à toutes les familles de se consacrer au Sacré-Cœur. Dans tous les pays catholiques, une multitude de tableaux représentant le Sacré-Cœur seront accrochés à la place d'honneur dans les maisons...

### **Les fondateurs des Sœurs d'Ingenbohl**

A l'origine des Sœurs théodosiennes d'Ingenbohl, nous trouvons deux personnalités hors du commun. Tant par leur idéal que par leur exceptionnel dynamisme.

#### ***Le Père Théodose Florentini***

Pourquoi théodosiennes ? L'adjectif se rapporte au fondateur, le Père Théodose Florentini (1808-1865) Un capucin d'une envergure singulière ! Natif de la vallée de Müstair, dans les Grisons, il fut dans les premières années de sa vie religieuse maître des novices et professeur à Soleure. Devenu gardien du couvent des capucins à Baden en 1838, il y fonde un pensionnat de jeunes filles. La suppression des couvents d'Argovie, en 1841, lui vaut un exil mouvementé en Alsace. Revenu aux Grisons, il est curé de la cathédrale de Coire, puis vicaire général. Mais, sa raison d'être est d'éduquer les enfants et de secourir les pauvres. Le contexte social, dans le domaine de l'industrie notamment, est lamentable. Le Père Florentini introduit dans les familles le travail à domicile : tissage de la soie, broderie, tressage de la paille, tissage du coton... Parallèlement à son ministère à Coire, il fonde à Altdorf un institut de religieuses enseignantes. Après leur formation, celles-ci ouvrent à Menzingen une école pour les filles, organisée selon les plans et les directives du Père Théodose.

En mars 1845, la jeune Lucernoise Catherine Scherer, de Meggen, s'adjoint au groupe d'institutrices. Elle a 20 ans. (Cette jeune fille n'est autre que la future Mère Marie-Thérèse Scherer, première Supérieure générale des Sœurs d'Ingenbohl, présentée ci-après.) En 1852, le Père Théodose l'appelle à Coire pour diriger l'hôpital qu'il a fondé deux ans plus tôt. La séparation avec Menzingen se dessine. A Coire, les futures Sœurs d'Ingenbohl sont appelées Sœurs de la Miséricorde. Des difficultés avec les autorités civiles incitent le Père Théodose à trouver un endroit où pourrait s'installer la jeune communauté.

En 1855, il achète le domaine de Nigg, situé à Ingenbohl, dans le canton de Schwyz, au bord du lac des Quatre-Cantons. Une ruine, qui sera très promptement relevée ! En 1856, c'est la séparation reconnue par document épiscopal entre les Sœurs enseignantes (Menzingen) et les Sœurs de la charité pour les écoles et les soins aux pauvres et aux malades (Ingenbohl). Ces dernières ont tenu à rester attachées au Père Florentini et à ses œuvres caritatives. La vie débordante de ce dernier n'a été qu'esquissée. Ponctuée par la création inlassable d'écoles, d'hôpitaux, de maisons de relèvement, par l'achat ou la fondation de fabriques (même en Bohême !) et par la prédication, cette vie d'exception est restée un modèle pour tous ceux qui tentent d'améliorer la condition humaine. En 1965, un timbre a été consacré « au grand philanthrope suisse, le père Théodose Florentini, à l'occasion du centenaire de sa mort ».

### ***Mère Marie-Thérèse Scherer***

En 1865, à la mort du fondateur, Mère Marie-Thérèse Scherer accepte un héritage lourd d'obligations. La Supérieure est bien consciente du poids des dettes imputables à l'échec du projet « fabriques », projet cher au Père Théodose. Car celui-ci, en avance sur son temps, était victime de la méfiance des « décideurs ». Avec l'aide de ses Sœurs et grâce à son esprit entreprenant, Mère Marie-Thérèse réussira pourtant à éteindre le passif au bout de quelques années. Douée d'étonnantes qualités de chef, elle a su répandre autour d'elle la confiance qui motive. Sa Congrégation connaît ainsi une extraordinaire vitalité. A son décès survenu le 16 juin 1888, 1596 Sœurs s'activent dans 397 maisons, en Suisse et dans les provinces de Bohême, de Haute-Autriche, de Slavonie, de Styrie et de Moravie. Bientôt les Sœurs seront appelées au Tyrol, en Hongrie, en Slovaquie, en Italie, au Bade-Würtemberg. Au cours des années, elles s'établiront dans d'autres régions du monde, en Inde, aux USA, en Chine, au Brésil, au Burundi, en Ouganda, et même en Russie en 2002. Les religieuses qui ont dû quitter la Bohême ont fondé une province en Bavière. Et celles qui se dévouaient en Chine s'en sont allées à Formose.

### **La fondation de l'Institut du Sacré-Cœur**

En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, la Communauté des Sœurs d'Ingenbohl souhaite élargir encore son rayonnement. Le vœu d'établir en Suisse romande une institution destinée à la formation d'institutrices et à l'initiation de jeunes Alémaniques à la langue française va être exaucé. Et les jeunes filles d'Estavayer et de la région trouveront dans le nouvel établissement des possibilités de formation inexistantes jusqu'alors.

### ***En attendant le bâtiment définitif***

Le 26 avril 1902, Mère Anicète Regli, Vicairine générale des Sœurs d'Ingenbohl - qui a enseigné durant vingt ans à la Gouglera et qui connaît bien le canton de Fribourg - accompagnée de Sœur Bienvenue Fasel de Vuissens, est reçue par les autorités d'Estavayer. Celles-ci leur présentent deux endroits : la villa des Acacias située à l'entrée de la ville, non loin de la porte des Dominicaines, puis le château de La Corbière. En pénétrant dans la chapelle proche du château, Mère Anicète remarque l'inscription qui figure au-dessus du maître-autel : chapelle dédiée au Cœur de Jésus. La décision est prise. L'institution projetée portera le nom de Sacré-Cœur.

En attendant la construction définitive, le pensionnat s'installera donc au château de la Corbière, qui comprend quinze pièces. En outre, le parc abrite la petite chapelle dont il vient d'être question, et une dépendance avec deux chambres, une buanderie, un bûcher et une écurie.

En décembre 1902, après d'indispensables aménagements, les cours peuvent commencer. Les Sœurs et leurs élèves resteront à La Corbière pendant trois ans. Les premiers temps, les études sont réservées à quelques pensionnaires et à une dizaine de postulantes qui se destinent à l'enseignement. Les cours sont supervisés par l'abbé Jules Dessibourg, directeur de l'Ecole normale d'Hauterive. En juillet 1903, trois aspirantes se présentent aux examens en vue d'obtenir le brevet pour l'enseignement primaire.

Un reçu signé Georges de Boccard, établi le 19 octobre 1904 précise les conditions de la location : reçu des Rdes Sœurs théodosiennes d'Ingenbohl à La Corbière le montant de fr. 1100 - onze cents francs - pour semestre de location du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> novembre 1904.

### **L'emplacement définitif est choisi : on peut construire !**

Pendant que les études des premières pensionnaires se déroulent sereinement à la Corbière, la recherche d'un terrain définitif se poursuit. Le 23 mars 1903, Mère Anicète et l'architecte qui l'accompagnent examinent les emplacements que leur propose la commune d'Estavayer. L'un est situé près du château et l'autre entre la gare et le couvent des Dominicaines. Une chronique figurant aux archives de l'Institut du Sacré-Cœur fait état d'une anecdote. Sur ce dernier emplacement, Mère Anicète plante son parapluie et s'exclame : « C'est ici que se bâtira l'Institut du Sacré-Cœur ! »

A partir de ce jour, les choses vont bon train. De 150 à 200 ouvriers mènent à bien l'imposante construction. Non sans difficultés pour les maîtres de l'ouvrage. La ville ne pouvait fournir ni eau, ni électricité. (En ce commencement du XX<sup>e</sup> siècle, les installations électriques n'en sont qu'à leur début.) L'eau est captée à Châtillon et on bâtit une petite usine électrique destinée à l'Institut. De nouvelles routes sont tracées en direction de la gare et de la ville.

### **L'inauguration**

Les bâtiments sont inaugurés le vendredi 6 octobre 1905. De nombreux notables sont présents, avec à leur tête le directeur de l'Instruction publique, le conseiller d'Etat Georges Python. Le curé-doyen d'Estavayer, l'abbé Joseph Dévaud, représente l'évêque Mgr Déruaz et c'est lui qui bénit les nouveaux locaux. Le style néogothique flamboyant de la chapelle - très prisé dans les années 1900 - retient tout spécialement l'attention. Comme l'architecte, le Père Stürmle, est maître de dessin et de peinture, il réalise lui-même *L'Annonciation* du maître-autel.

La messe qui suit la bénédiction des lieux est célébrée par Mgr Esseiva, Prévôt de St-Nicolas, assisté de l'abbé Jules Dessibourg, directeur de l'Ecole normale d'Hauterive et de l'abbé Braillard, curé de Léchelles. Durant le repas, divers orateurs s'expriment : l'abbé Marty, aumônier d'Ingenbohl, Mgr le Prévôt de St-Nicolas, Mgr Colomban, Abbé d'Einsiedeln, le curé d'Estavayer, le conseiller d'Etat Georges Python, le conseiller communal Porcelet au nom de l'Exécutif d'Estavayer.

La cloche de la chapelle n'a pu être « baptisée » que le 2 février 1905. Un retard dû à divers accidents de fonte survenus à la fonderie de Charles Arnoux située à quelques pas du Sacré-Cœur. (C'est dans cette fonderie qu'ont été coulées de très nombreuses cloches de nos églises.) Mgr Esseiva, Prévôt de St-Nicolas, assumait le rôle de parrain et Mme de Gottrau de Watteville celui de marraine. Cette cloche a été en partie fondue lors de l'incendie du 5 novembre 1911. En 1912, elle fut remplacée par deux « cousines » nées elles aussi à la fonderie Arnoux.

### **Jalons jusqu'au 25<sup>e</sup> anniversaire**

Les archives du Sacré-Cœur recèlent trois volumineux manuscrits dont les mille pages présentent la vie de l'institution de ses origines à 1980. Les notes qui suivent se limitent à présenter quelques faits et moments jugés importants.

#### ***Effectif de la Maison et organisation des études***

Durant la première année scolaire, le nouvel Institut compte 19 Sœurs, 15 postulantes, 55 élèves pensionnaires, trois volontaires, deux servantes et deux domestiques. Les élèves se répartissent dans les classes suivantes : 1) école normale 2) classes préparatoires destinées aux élèves de langue étrangère 3) cours secondaire ouvert aux jeunes filles francophones et à celles de langue étrangère ayant une connaissance suffisante du français ; les études de ce cours préparent au diplôme d'enseignement du français 4) cours de ménage

Les externes d'Estavayer et des environs fréquentent l'école normale ou se préparent au diplôme de langue. Le directeur de l'Ecole normale d'Hauterive, conseiller pédagogique de l'Institut, effectue de fréquentes visites. En octobre 1907 s'ouvre le premier cours de commerce.

A la clôture des cours, à la fin de l'année scolaire 1905-1906, le rapport annuel fait état d'un effectif de 103 élèves : 79 viennent de Suisse, 17 d'Allemagne, 4 d'Autriche, une de France, une de Serbie, une de Russie.

L'Institut, au cours des années qui suivent, ne cesse de se développer. Comme dans toute nouvelle institution, il a fallu trouver des solutions à divers problèmes de logistique. Le principal ennui pour la direction est imputable au chauffage central - une nouveauté au début du XX<sup>e</sup> siècle - dont l'installateur, un conseiller national zurichois, multiplia les soucis des Sœurs de 1904 à 1906.

Durant l'année scolaire 1910-1911, les différents cours ont totalisé un effectif de 251 élèves, largement ouvert sur divers pays européens. De nouveaux locaux ont dû être aménagés. La Supérieure arrivée le 26 septembre 1911 est Sœur Amida Gendre, de Surpierre. Sœur Bienvenue Fasel, de Vuissens, assume la fonction de directrice.

### **Le 25<sup>e</sup> anniversaire**

Pour célébrer le 25<sup>e</sup> anniversaire, la direction du Sacré-Cœur s'est référée à la date de l'installation provisoire au château de La Corbière, le 5 décembre 1902. La fête eut donc lieu en 1927, le jour de la clôture de l'année scolaire, le 14 juillet. Deux faits marquants de cette journée : des élèves ont fait des démonstrations de rythmique de

Jaques-Dalcroze (déjà !) et, l'après-midi, les nombreux invités ont applaudi l'interprétation de l'oratorio *La Création*, de Haydn. Une performance !

Les Sœurs ont saisi l'occasion de cet anniversaire pour dresser un bilan de ces 25 années : durant ce quart de siècle, l'Institut a ouvert ses portes à 2396 jeunes filles. Tous les pays d'Europe ont été représentés, à l'exception du Portugal et des Pays scandinaves. En 25 ans, ont été délivrés aux étudiantes du Sacré-Cœur :

- 130 diplômes de la section commerciale
- 166 diplômes d'enseignement du français
- 225 certificats d'études ménagères
- 104 brevets d'enseignement primaire.

Durant l'année scolaire 1926-1927, l'Institut a été fréquenté par 233 élèves, dont 205 Suissesses et 28 étrangères.

### **1928-1960 : rappel de quelques événements**

- 28 octobre 1928. Les élèves chantent pour la première fois l'hymne au Sacré-Cœur que leur a dédié l'abbé Bovet.
- 29 mars 1930. Visite du président de la Confédération, le Fribourgeois Jean-Marie Musy
- 26-27 mars 1931. Pour la première fois, une classe primaire de la ville vient au Sacré-Cœur pour les leçons d'épreuve des normaliennes.
- 4 avril 1932. La construction d'une annexe est projetée. Mais la crise économique oblige à se contenter de diverses améliorations : l'utilisation du charbon est abandonnée à la cuisine qui bénéficiera d'une cuisinière électrique avec la batterie adaptée ; la soute à charbon de la cuisine devient une installation frigorifique ; un ascenseur va faciliter les déplacements intérieurs.
- 3 avril 1933. Le jeune abbé Léon Barbey professeur à Hauterive depuis 1931, devient inspecteur des cours secondaires et de langue.
- 24 au 28 juillet 1934. Le chanoine Eugène Dévaud, professeur de pédagogie à l'Université et ancien directeur de l'Ecole normale d'Hauterive, donne un cours de méthodologie du français destiné aux Sœurs enseignantes du Sacré-Cœur, du canton et même d'institutions alémaniques. Les causeries ont lieu de 10 h à midi et de 16 h à 18 h. Le début de l'après-midi est occupé par un cours de dessin selon la méthode du professeur Bouvier de Neuchâtel, cours donné par Sr Marie- Etienne Sartoretti.
- 18 juillet 1935. Le cours de vacances compte 45 inscriptions, dont 18 de l'étranger.
- 2 octobre 1935. A la rentrée, une jeune sportive institutrice à Fribourg, Lydia Garreau, remplace le professeur de gymnastique Séraphin Wicht, atteint dans sa santé.
- Septembre 1936. Pléthore dans le corps enseignant primaire ! L'Ecole normale d'Hauterive accepte de nouveaux élèves pour la dernière fois et la volée suivante entrera non pas à Hauterive, mais à la rue de Morat à Fribourg, en 1943. Le DIP demande aux institutions qui forment des institutrices d'occuper les jeunes filles sorties de leurs écoles normales. Celles d'Estavayer sont placées dans divers pensionnats.
- 1937. En raison de la situation internationale, premiers exercices d'obscurcissement pour parer aux attaques aériennes.

- Mars 1937. Local de repassage et buanderie bénéficient d'installations électriques : machine à laver, essoreuse, fers à repasser...
- 13 juin 1937. Lors de la Fête des costumes, des groupes viennent chanter au Sacré-Cœur. Sous la direction de Carlo Boller, les prestations sont remarquables.
- 1938. Presque chaque année, le Sacré-Cœur héberge des cours d'été à la demande du DIP. En 1938, le cours est destiné aux maîtresses ménagères du canton. Le Valais demande aussi l'hospitalité pour de tels cours.
- 25 juin 1939. Décès de Mère Anicète Regli, fondatrice du pensionnat du Sacré-Cœur.
- 15 juillet 1939. Lors de la clôture de l'année scolaire, le Sacré-Cœur compte 225 élèves, dont 15 étrangères. A la rentrée de 1940, il n'y aura plus d'étrangères à cause de la guerre.
- 1939. La guerre. A la fin du mois d'août, les élèves d'Allemagne rentrent précipitamment dans leur pays. Le 1<sup>er</sup> septembre, la guerre est déclarée. Dès la rentrée, les élèves commencent à coudre et à tricoter pour les soldats. En novembre 1939, c'est l'entrée en vigueur du rationnement. En décembre, la halle de gymnastique est réquisitionnée pour 50 soldats.
- 1940. Une chaudière électrique est installée à cause des difficultés de s'approvisionner en coke.
- 3 octobre 1940. Le général Guisan, qui rend visite aux spahis, est accueilli à Estavayer par les jeunes filles du Sacré-Cœur.
- 1941. Durant les deux premières années de guerre, le Sacré-Cœur a accueilli une dizaine de réfugiées, enfants ou adultes.
- 1942. Le rationnement se durcit. Achat d'un motoculteur pour intensifier la culture des légumes... et appliquer le plan Wahlen.
- 1943. Les bons de charbon sont épuisés. Il faut acheter des troncs d'arbre pour chauffer la maison.
- Pâques 1943. L'abbé Richoz, aumônier depuis le 18 septembre 1935, s'en va en raison d'ennuis de santé ; il avait succédé à l'abbé Henri Rey, aumônier du Sacré-Cœur pendant 20 ans. L'abbé Georges Barras succède à l'abbé Richoz. Il sera remplacé en 1949 par le Père Jenny, de l'Institut d'Immensee.
- Noël 1943. Le Sacré-Cœur organise une belle fête de Noël pour les internés grecs arrivés le 28 octobre. Ceux-ci s'en iront le 22 mai 1944.
- Mars 1944. L'Institut abandonne son usine électrique et se raccorde au réseau de la ville. Dès 1946, le local abritera des porcs et... un entreposage de fleurs.
- 7 mai 1945. C'est l'armistice ! La fin de la guerre est marquée par un cortège en ville et un pique-nique au bord du lac.
- 1947. Le DIP se plaint de la pénurie d'institutrices.
- 25 avril 1949. Décès de M. Firmin Barbey, Chef de service retraité du DIP, ancien inspecteur des écoles de la Broye, puis des écoles secondaires du canton. M. Barbey a exercé la fonction d'examineur des classes normales du Sacré-Cœur pendant 45 ans.
- 22 juin 1949. Visite du conseiller fédéral Philippe Etter.
- 1950. L'abbé Naviskas, un Lituanien, est nommé aumônier.
- 1951. Comme chaque année, la vie culturelle est au premier plan. Des conférenciers réputés sont invités. En cette année 1950, ce sont notamment le philosophe Gustave Thibon, le professeur abbé Emile Marmy, frère de Sœur Bernadette qui enseigne au Sacré-Cœur, le Père Pascal Rywalski, futur Général des capucins à Rome.
- Été 1951. Inauguration du « chalet de bains » au bord du lac, construction nécessitée par les leçons de natation que doivent suivre les normaliennes. Le « chalet » sera

vendu le 9 octobre 1967. Dès lors, les élèves paieront l'entrée à la plage d'Estavayer.

- 18 août 1952. Le cardinal Micara, protecteur de la Congrégation, vice-doyen du Sacré-Collège, Préfet de la Congrégation des rites, passe quelques jours au Sacré-Cœur. Il est accompagné de son secrétaire Mgr Fioretti.
- 15 octobre 1952. Visite du Nonce apostolique à Berne, Mgr Bernardini.
- Octobre 1953. Arrivée du nouvel aumônier, l'abbé Schafer.
- Avril 1954. La halle de gymnastique est démolie. L'annexe est mise en chantier.
- 15 et 16 mai 1954. Les élèves du Sacré-Cœur assistent au Congrès des catholiques suisses à Fribourg et font impression par leur tenue exemplaire lors du cortège.
- 5 juillet 1955. Le nouveau bâtiment est inauguré en même temps qu'est fêté le 50<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut.
- 9 septembre 1959. Ouverture de l'école secondaire officielle des filles de la Broye dont la direction est confiée à Sœur Félicité Carrard. Auparavant, le Sacré-Cœur a assumé bénévolement l'organisation d'un « cours secondaire ». Depuis un siècle exactement, il n'existait d'école secondaire officielle que celle des garçons. La salle de la maison des Œuvres sera utilisée en attendant une solution définitive.

## **Pages d'histoire**

### ***L'incendie du 5 novembre 1911***

Un événement d'une exceptionnelle gravité est survenu, vers 15 h 30, le 5 novembre 1911. Le feu s'est déclaré dans le clocher, puis a couru à toute allure dans les combles. Le curé-doyen d'Estavayer Joseph Dévaud, le préfet Théodore Corboud, le syndic Henri Butty sont arrivés aussitôt, accompagnés d'une foule de curieux, pour la plupart désireux d'emporter dans le parc ce qu'il était possible de sauver.

Les pompiers d'Estavayer, secondés bientôt par ceux des villages voisins, ne sont équipés ni d'échelles suffisamment hautes ni de pompes assez puissantes. Il faut se contenter de soustraire aux flammes une partie de la literie et le trousseau des pensionnaires. Mais, le désarroi que génère tout incendie occasionne quelques démesures dans les sauvetages. Malgré l'avis des Sœurs pressentant que les étages inférieurs seraient épargnés, les « sauveteurs » entassent à l'extérieur et dans un désordre complet le mobilier des classes du premier et du deuxième étage, toutes les provisions, les ustensiles de cuisine, le contenu du local de repassage et de la buanderie... Bien que Sœur Bienvenue ait emporté la clé de la bibliothèque, la porte de celle-ci est enfoncée et les rayons sont vidés. Entre 19 et 20 heures, l'incendie est à son comble. La pluie se met à tomber. Des chars tirés par des chevaux arrivent bientôt car il s'agit de préserver tout le matériel amoncelé dans le parc. Les chars emportent leurs chargements hétéroclites au château, à la cure, au couvent des Dominicaines, à la Grenette, au casino-théâtre...

Vers 23 h, l'incendie est maîtrisé. Les pensionnaires, des Sœurs et des postulantes du Sacré-Cœur sont accueillies par les familles de la ville. Quelques religieuses passent la nuit sur les lieux du sinistre à évacuer l'eau de la clôture, à rentrer quelques meubles et ustensiles au sous-sol, à chauffer du vin et du thé pour les quarante pompiers restés sur place pour une nécessaire surveillance.

Le lendemain, 6 novembre, quelque 150 personnes d'Estavayer et de la région ont entrepris l'évacuation des débris. Le déblaiement a duré deux jours. Les Frères de l'orphelinat Marini de Montet ont prêté leur concours avec trente garçons.

L'enquête menée au sujet des causes de l'incendie a pu établir que des étincelles en provenance de la cheminée de la cuisine avaient bouté le feu à une couche de suie accumulée sur le toit.

On devine la vie perturbée de l'Institut durant les semaines qui suivirent, d'autant plus qu'une pluie ininterrompue occasionna les pires ennuis dans le grand bâtiment privé de son toit.

### ***Le général Guisan***

*Dans la chronique du Sacré-Cœur, un passage est consacré à la visite que le général Guisan a rendue aux spahis le 3 octobre 1940 :*



Depuis plusieurs semaines, un régiment composé de spahis français et algériens internés en Suisse séjourne dans les localités échelonnées sur la rive de notre lac. Il y en a de deux à trois cents à Estavayer. Nous leur avons prêté sommiers, matelas, duvets, etc., afin qu'ils souffrent moins du froid.

Soudain, le 2 octobre, nous apprenons que le général Guisan a l'intention de les honorer de sa visite. Quelle belle occasion pour nous toutes de présenter nos hommages au chef de l'armée suisse, un chef si populaire et si sympathique !

Nous nous procurons en toute hâte un gerbe d'œillets aux couleurs fédérales et, avec une joyeuse impatience, nous attendons l'heure de son arrivée. A 10 h, les maîtresses et les élèves, rangées aux abords de la Fleur de Lys voient arriver l'auto du général. Nous sommes les premières à l'acclamer !

Une élève de chacun des cantons de Vaud, Lucerne, Tessin, Grisons lui souhaite une chaleureuse bienvenue dans nos quatre langues nationales. Visiblement ému, le général remercie et dit : « Comme vous représentez la Suisse entière, je vous embrasse ! » L'accolade et le jour de congé accordé aux élèves redoublent notre enthousiasme.

Puis, le général passe entre deux haies de spectateurs qui l'acclament. Il salue cordialement le colonel commandant des spahis et sa suite. Il passe ensuite devant les spahis qui, à leur tour, saluent en se dressant sur les étriers de leurs chevaux fringants, chamarrés de rubans aux couleurs éclatantes.

Ensuite, c'est le défilé au galop devant le général. Les cavaliers sont beaux à voir ; coiffés de la chéchia ou du turban, drapés dans leurs amples burnous écarlates, ils évoquent quelque cité du Maroc, de l'Algérie et même de la Palestine. Le général suit les cavaliers dans la direction d'Yvonand.

Le 1<sup>er</sup> novembre, le général Guisan a écrit une lettre très aimable aux élèves du Sacré-Cœur pour les remercier de leur sympathique accueil.

### ***L'Institut s'agrandit***

Le projet de construction d'une annexe a failli être réalisé dans les années 30, puis dans les années 40. On s'est heurté au mur de la conjoncture, puis aux obstacles liés au conflit mondial. Le projet établi pendant la guerre par l'architecte Fernand Dumas, de Romont, était ambitieux et trop coûteux. Il prévoyait notamment que des salles de classe remplaceraient les dortoirs transférés dans l'annexe ; que le cours ménager - avec cuisine, salle à manger et salle de repassage - trouverait place dans le nouveau bâtiment, permettant l'agrandissement de la cuisine principale...

### ***Construire, une nécessité***

En 1953, une construction s'avère indispensable. L'effectif des élèves peut se comparer à celui des années les plus florissantes. Le nombre d'externes est passé d'une dizaine à cinquante. Il faut de nouvelles salles de classe. Et la halle de gymnastique, vétuste et rudimentaire, ne permet pas une pratique normale de l'éducation physique, pas plus que les studios de musique ne correspondent aux besoins. En septembre 1953, les architectes Matthey et Rosset présentent les plans de la nouvelle bâtisse. A la fin de l'hiver 1953-1954, ceux-ci sont approuvés.

Au début d'avril 1954, c'est l'ouverture du chantier avec la démolition de l'ancienne halle et l'abattage de plusieurs arbres à cause des dimensions du nouveau bâtiment.

Celui-ci comprendra une nouvelle halle de sports, des salles de classe et de musique, des chambres particulières, des cellules pour les Sœurs, des caves et des abris.

A la mi-septembre, la charpente s'orne du traditionnel sapin fleuri. Tous ceux qui ont collaboré à la construction partagent le repas offert par l'Institut. Et les travaux dits de finition peuvent se poursuivre, avec les habituels retards...

### ***La fête du 5 juillet 1955***

La chronique affirme que la manifestation destinée à marquer autant l'inauguration de la nouvelle construction que le 50<sup>e</sup> anniversaire de l'Institut - le jubilé dans le vrai sens du terme - a été longuement préparée. Le 5 juillet, la Maison est abondamment fleurie et pavoisée

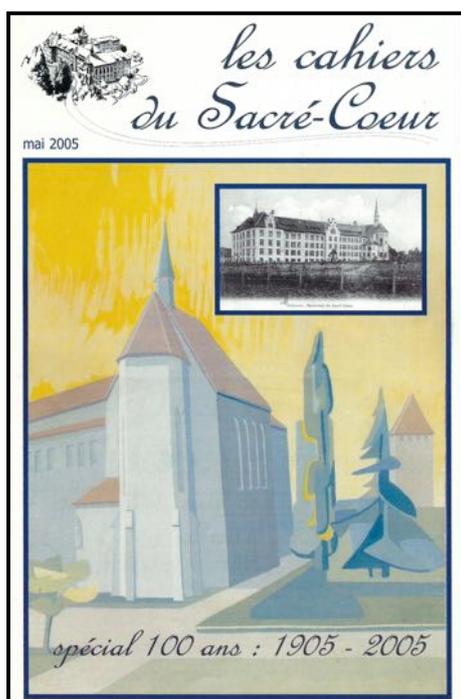
Parmi tous les invités, on note la présence de trois anciennes Sœurs ou postulantes témoins des premières heures du Sacré-Cœur, soit à la Corbière, soit à Estavayer. Mgr François Charrière bénit les locaux, puis célèbre l'Office pontifical accompagné de plusieurs concélébrants. La chorale du Sacré-Cœur interprète le plain-chant et une messe polyphonique. Le curé d'Estavayer, le chanoine Louis Brodard, prononce une homélie illustrée d'évocations imagées qui rappellent les épisodes caractéristiques d'un demi-siècle d'existence. Se déroule ensuite la visite du nouveau bâtiment et des salles où sont exposés les travaux des élèves. Pendant que ces dernières prennent le repas de midi en plein air, les quelque cent invités sont réunis au grand réfectoire. L'évêque du diocèse, le directeur de l'Instruction publique M. José Python, le préfet Léonce Duruz, le président du tribunal de la Broye Marcel Reichlen et le syndic d'Estavayer le Dr Henri Devevey, ont pris place à la table d'honneur avec divers autres représentants du clergé et des autorités civiles. Le chanoine Henri Marmier, natif d'Estavayer, remercie au nom des Sœurs tous les collaborateurs dont le travail a permis une réalisation de qualité.

Un jeu scénique composé par les Sœurs permet enfin aux invités de suivre à la salle de théâtre le cursus vécu par l'Institut, raconté par coryphées et actrices. Les décors sont l'œuvre de Sœur Etienne Sartoretti. Une suite de scènes alterne avec des chants du Père jésuite Joseph Gélineau, à l'avant-garde en cette époque où s'esquisse un renouveau du chant liturgique. Le chœur final est signé du compositeur et musicologue Henri Perriard, curé de Vallorbe, puis de Vulruz, décédé en 1942. L'une de ses œuvres majeures avait figuré au répertoire de la chorale du Sacré-Cœur. Sœur Félicité Gendre et Sœur Tereswida Gallati sont les deux musiciennes qui ont préparé et dirigé les nombreuses prestations musicales de cette journée.

### **Changements dans les études**

- 1944. Création d'un cours pour maîtresses d'école enfantine.
- 1965. Le cours ménager est supprimé.
- 1973. Suppression de la première classe secondaire.
- 1974. Suppression de la deuxième classe secondaire. L'école secondaire, officialisée, a été rendue obligatoire pour tous et la Broye s'est dotée de nouveaux bâtiments.

- 1978. En automne, le Sacré-Cœur compte pour la première fois une cinquième année d'Ecole normale, la formation du corps enseignant primaire ayant été prolongée d'une année.
- 1980. Ouverture d'une classe de culture générale.
- 1980. Collaboration avec l'Ecole normale de Ste-Agnès à Fribourg. Fin des admissions de normaliennes au Sacré-Cœur.
- 1982. Fin de l'Ecole normale du Sacré-Cœur. Planification par l'Etat de la fermeture des autres écoles normales privées de Ste-Agnès à Fribourg et de Ste-Croix à Bulle. La formation du corps enseignant primaire masculin et féminin sera centralisée à l'Ecole normale cantonale de Fribourg.
- 1982. Un nouveau cours de commerce est créé pour les francophones.
- 1987. Le Sacré-Cœur n'est plus exclusivement réservé aux jeunes filles. Arrivée du premier élément masculin.
- 1990. Le diplôme fédéral de commerce est reconnu par l'Etat. Le droit à des subventions est acquis.



- 1990. Les effectifs du cours de langue ont diminué de moitié. On songe à une restructuration.
- 1993. Le Sacré-Cœur a une nouvelle structure : M. Pichonnaz dirigera les classes de commerce, Sœur Claudia les divers secteurs de l'enseignement, Sœur Bernadette les cours de langue et les cours à option pour les personnes de la ville.
- 1995. Sœur Louise-Henri et M. Santini prennent la responsabilité de la marche de l'institut.
- 1996. Ouverture du gymnase intensif.

*Photo : brochure éditée à l'occasion du 100<sup>e</sup> anniversaire ;  
auteur de l'historique : JMB*

Cette histoire, relue en 2016, doit être complétée en ajoutant que l'Institut du Sacré-Cœur a été acheté par la commune d'Estavayer qui y loge des classes d'école primaire.

#### **Sources :**

- Archives du Sacré-Cœur ;
- Archives de l'évêché ;
- Archives de l'Etat ;
- Un manuscrit inédit de Henri Michaud sur La Corbière ;
- Une étude de Mme Véronique Marmy Brasey sur le même sujet ;
- Père Daubigny *Le Monastère d'Estavayer*, Imprimerie Butty 1911 ;
- *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* de 1909 ;
- *Le Républicain* du 11 octobre 1984 ;
- *Journal d'Estavayer* du 6 juillet 1993 ;
- *La Semaine catholique* du 13 août 1936.

## Bombardement de Praratoud, 13 juillet 1943

*La Liberté*, 14 juillet 1943

Entre minuit et quart et minuit et demie, des avions survolent le village à cinq ou six reprises, dans un fracas de moteurs assourdissant, comme si les équipages cherchaient à repérer le lieu où ils se trouvaient ou un terrain d'atterrissage. Les bombardiers anglais se dirigeaient vers l'Italie.

Cinquante à cent bombes éclairantes furent lancées. Elles entourèrent le village d'un cercle de feu. Une forte détonation se produisit. Les vitres des fermes volèrent en éclat, les portes éclatèrent, après quoi tout rentra dans le silence. Une bombe de gros calibre



*Inauguration du monument rappelant le bombardement*

était tombée à l'entrée du village ; les éclats détériorèrent plus ou moins gravement une quinzaine de maisons. Les cultures, dans un large rayon alentour du point de chute, furent anéanties et les arbres brûlés.

Police et détachement de l'armée ont procédé à une vision locale et ont découvert sept bombes non explosées. La population de

Praratoud a été momentanément évacuée. Se sont rendus sur les lieux : Bernard de Weck, président du gouvernement, Jules Bovet, conseiller d'Etat, Léonce Duruz, préfet de la Broye, Augustin Meuwly, préfet de la Singine, Louis Gauthier, chef de la police.

Rappel d'événements de 1943 lors de la guerre en Italie :

10 juillet : débarquement anglo-américain en Sicile

25 juillet : chute de Mussolini

septembre : capitulation de l'Italie

### Le Dr Louis Vorlet

Né à Villeneuve (enclave de Surpierre) en 1851, Louis Vorlet était fils de notaire. On trouve pour la première fois son nom dans le *Catalogue* des élèves d'Hauterive dans la classe inférieure, à la fin de l'année scolaire 1869-1870. Il partage le 4<sup>e</sup> rang - sur 28 élèves - avec Adrien Michaud, le futur directeur de l'Ecole normale. L'année suivante, il est le 2<sup>e</sup> de la classe moyenne qui compte 17 élèves, le premier étant Adrien Michaud. A la fin de l'année scolaire 1871-1872, son nom ne figure pas au palmarès de la classe supérieure. Une note indique que *Joseph Cochard, Joseph Collaud et Louis Vorlet ont été appelés comme instituteurs hors de l'établissement dans le courant de l'année. L'Etat nominatif des instituteurs et institutrices du canton de Fribourg, 1868-1923*, consulté aux archives cantonales, nous apprend que Louis Vorlet a fait l'objet d'une désignation provisoire à l'école de Courtion, en 1872.

La biographie parue le 3 septembre 1921 dans *La Liberté* lors du décès de Louis Vorlet nous montre que son parcours pédagogique a été bref. Attiré par la médecine, il entreprend des études à Genève, qu'il couronne en 1880 par l'obtention du diplôme fédéral de médecine. Il obtient son titre de docteur aux hôpitaux de Marseille, où il est assistant interne. Il s'établit tout d'abord à Villeneuve de 1880 à 1883, puis à Payerne, où sa pratique est appréciée jusqu'à son décès à l'âge de 70 ans, en 1921. Dans son *Histoire des médecins fribourgeois (1850-1900)*, Alain Bosson nous apporte encore quelques précisions. Louis Vorlet fut un ardent défenseur de l'hygiénisme et des soins de base des nourrissons. Il fut un formateur des sages-femmes dans la Broye. Il rédigea deux ouvrages remarquables, et utilisés par les autorités fribourgeoises dans la lutte contre la mortalité infantile. Ces ouvrages sont intitulés *Conseils aux mères de famille pour les soins à donner à la première enfance*, Payerne, Itten, 1900, et *Hygiène de la grossesse et de la suite des couches*, Fribourg, Fragnière, 1900.

Louis Vorlet avait acquis des notions musicales à Hauterive. A Payerne, qui n'avait pas encore son église catholique, il dirigea le chant d'église et tint l'harmonium dans un lieu de culte provisoire. Il fut un membre très actif de la communauté catholique, notamment au temps où le prêtre desservant était l'abbé Constant Brenier, de Labergement-Sainte-Marie (Doubs), chanoine de Dom Gréat et l'un des animateurs de l'école cléricale de Mannens. (Cf. mon ouvrage sur Prez-vers-Noréaz, texte sur Joseph Gumy).

Le Dr Vorlet est décédé le 2 septembre 1921 au château de la Brameire, situé sur le territoire de Montagny-la-Ville, dans la campagne à proximité de Léchelles. Il a été inhumé à Payerne le 5 septembre. Jean-Marie Pidoud, de Montagny-la-Ville - ancien recteur du collège de Gambach - nous apprend que des membres de sa famille se souviennent du Dr Vorlet qui soignait des malades dans la région de Montagny. Il se déplaçait en calèche. Ses deux sœurs dirigeaient au château de la Brameire un institut où de jeunes gens alémaniques venaient apprendre le français.

**Sources :**

- *La Liberté* du 3 septembre 1921;
- *Catalogue* d'Hauterive 1859-1895;
- Alain Bosson, *Histoire des médecins fribourgeois (1850-1900)*, Université de Fribourg, mémoire de licence

---

Légende de la première page :

**Une procession à Estavayer**

**Tout à gauche, Hilaire Plancherel, qui fut tour à tour instituteur à Surpierre, professeur à l'école secondaire d'Estavayer, inspecteur des écoles de la Broye et directeur de l'école secondaire ; Arthur Francey, typographe à l'Imprimerie Butty ; Clément Périsset, boulanger, fondateur de la « boulangerie Périsset » et... papa de dix enfants dont mon épouse Colette.**